

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

L'ALTERITE DANS LE CHAMP LACANIEN

THESE

présentée et publiquement soutenue devant la
Faculté de Médecine de Montpellier

par

Jack BOULET

né le 11 Décembre 1946 à Remoulins (Gard)

pour l'obtention du grade de Docteur en Médecine

JURY :

MM. MACABIES	Professeur	Président
MAGNAN DE BORNIER	Professeur	Assesseur
POUGET	Maître de Conférence Agrégé	Assesseur
MENARD	Docteur en Médecine	Assesseur

Mai 1977

FACULTE DE MEDECINE

=====

PERSONNEL ENSEIGNANT DE LA FACULTE

Professeurs honoraires

MM. PECH - LAPEYRE - GRANEL - BOULET - HEDON - TURCHINI, Doyen honoraire - A. PUECH -
MOURGUE - MOLINES - M. LAPEYRIE - VIALLEFONT - M. JANBON - TRUC - Joseph VIDAL -
HARANT - A. BALMES - FRANCHEBOIS - BONAFOS - BERT - LAFON - RIMBAUD.

Professeurs titulaires

Disciplines cliniques

Clinique médicale A.....	MM. L. BERTRAND
Clinique médicale B.....	VALLAT
Clinique propédeutique médicale.....	DAUVERCHAIN
Pathologie médicale et physiopathologie clinique.....	BARJON
Thérapeutique et clinique des maladies infectieuses A.....	A. BERTRAND
Clinique des maladies infectieuses B et épidémiologie.....	BRUNEL
Electro-radiologie.....	BETOULIERES
Clinique pneumo-phtisiologique.....	F. MICHEL
Clinique cardiologique et cardiologie expérimentale.....	LATOURE
Cardiologie expérimentale et maladies vasculaires.....	P. PUECH
Clinique des maladies métaboliques et endocriniennes.....	MIROUZE, Doyen
Clinique rhumatologique.....	H. SERRE
Clinique des maladies de l'appareil digestif.....	H. MICHEL
Clinique de dermatologie et syphiligraphie.....	MEYNADIER
Clinique neurologique.....	LABAUGE
Clinique des maladies des enfants, hygiène du 1er âge.....	JEAN
Clinique Chirurgicale A.....	JOYEUX
Clinique Chirurgicale B.....	CARABALONA
Pathologie et clinique propédeutique chirurgicales.....	BORIES-AZEAU
Technique opératoire et chirurgie expérimentale.....	MARCHAL
Clinique urologique.....	GRASSET
Clinique de chir. orthopédique et réparatrice et chr. infantile....	J. VIDAL

Clinique chirurgicale thorac. et cardio-vasculaire.... MM. NEGRE
 Clinique neuro-chirurgicale..... GROS
 Clinique obstétricale..... CADERAS de KERLEAU
 Obstétrique théorique..... DURAND
 Clinique ophtalmologique..... BOUDET
 Stomatologie..... SOUYRIS
 Clinique d'oto-rhino-laryngologie et chr. maxillo-fac..... GUERRIER

Disciplines biologiques

Histologie et embryologie..... SENTAIN
 Physique médicale..... BENEZECH, Doyen honoraire
 Biochimie médicale A..... CRASTES de PAULET
 Biochimie médicale B..... MAGNAN de BORNIER
 Physiologie I..... MACABIES
 Physiologie II..... CHARDON
 Pharmacologie et pharmacodynamie..... LOUBATIERES
 Microbiologie et virologie..... ROUX
 Histoire nat. méd. parasitologie et méd. exotique..... RIOUX

Disciplines mixtes

Anatomie pathologique..... PAGES
 Anesthésiologie..... DU CAILLAR
 Médecine légale et médecine sociale..... J. FOURCADE
 Médecine préventive (nutrition)..... LEVY
 Hématologie..... CAZAL
 Clinique carcinologique..... ROMIEU
 Pathologie expérimentale..... PASSOUANT
 Pathologie et thérapeutique générales..... CADILHAC
 Anatomie..... RABISCHONG

Professeurs titulaires à titre personnel

Endocrinologie, métabolisme, nutrition..... JAFFIOL
 Rhumatologie..... SIMON
 Pédiatrie, génétique médicale..... BONNET
 Chirurgie générale..... VERNHET
 Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire..... THEVENET
 Oto-rhino-laryngologie..... DEJEAN
 Histologie, embryologie, cytogénétique..... CATAYEE
 Biophysique..... LLORY

Biophysique.....	MM. SUQUET
Biochimie.....	DEMAILLE
Pharmacologie.....	Mme LOUBATIERES
Médecine préventive et santé publique, hygiène.....	MM. BAYLET
Hématologie, maladie du sang (option clinique).....	IZARN
Cancérologie (chirurgie).....	PUJOL
Anatomie et organogénèse (option biologie).....	BOSSY

Professeurs sans chaire

Thérapeutique.....	MM. S. FABRE
Radiologie (option thérapeutique).....	H. POURQUIER
Radiologie (option diagnostic).....	LAMARQUE
Cardiologie.....	HERTAULT
Néphrologie.....	C. MION
Chirurgie générale.....	PRIOTON
Chirurgie générale.....	COLIN
Chirurgie générale.....	BAUMEL
Chirurgie générale.....	DOSSA
Neuro-chirurgie.....	VLAHOVITCH
Gynécologie et obstétrique.....	VIALA
Histologie, embryologie, cytogénétique.....	SENELAR
Physiologie.....	BIANCHI
Physiologie.....	ORSETTI
Bactériologie, virologie.....	Mme MANDIN
Anesthésiologie.....	MM. L. SERRE
Hématologie, maladies du sang (option biologique).....	EMBERGER
Anatomie et organogénèse (option biologique).....	PALEIRAC

Maîtres de conférences agrégés

Médecine interne.....	MM. MANDIN
Médecine interne.....	CIURANA
Médecine interne.....	P. BALMES
Médecine interne.....	C. JANBON
Médecine interne.....	Jacques FOURCADE
Médecine interne.....	M. BRUNEL
Médecine interne.....	OTHONIEL
Maladies infectieuses.....	F. JANBON
Maladies infectieuses.....	ASTRUC
Radiologie (option diagnostic).....	CASTAN
Radiologie (option diagnostic).....	DUMAZER
Cardiologie.....	GROLLEAU-RAOUX

Cardiologie.....	MM. N...
Rhumatologie.....	J. SANY
Hépatologie, gastro-entérologie.....	J. L. BALMES
Dermato-vénérologie.....	GUILHOU
Neurologie.....	PEGURET
Psychiatrie d'adultes.....	POUGET
Pédo-psychiatrie.....	VISIER
Pédiatrie, génétique médicale.....	DUMAS
Pédiatrie, génétique médicale.....	RIEU
Pédiatrie, génétique médicale.....	BOSC
Chirurgie générale.....	M. BALMES
Chirurgie générale.....	H. LAPEYRIE
Chirurgie générale.....	DAYAN
Orthopédie, traumatologie, chir. plastique et reconstruc..	ALLIEU
Urologie.....	NAVRATIL
Chirurgie infantile.....	POUS
Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire.....	CHAPTAL
Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire.....	H. MARY
Neurochirurgie.....	FREREBEAU
Ophtalmologie.....	ARNAUD
Oto-rhino-laryngologie.....	L. FABRE
Biophysique.....	MATHIEU-DAUDE
Biophysique.....	CALLIS
Biophysique.....	MIRO
Biochimie.....	DESCOMPS
Biochimie.....	ROCHEFORT
Biochimie.....	H. MION
Biochimie.....	Mme BANSARD
Physiologie.....	MM. BOURGEOIS
Pharmacologie.....	ALRIC
Bactériologie, virologie.....	RAMUZ
Parasitologie.....	JARRY
Anatomie pathologique.....	BALDET
Anesthésiologie.....	ROQUEFEUIL
Anesthésiologie.....	Mme d'ATHIS
Médecine légale et toxicologie.....	MM. AYRAL
Hématologie, maladies du sang (option clinique).....	NAVARRO

Immunologie..... Mme SERRE
Cancérologie (option clinique)..... MM. SOLASSOL
Médecine expérimentale (option biologique)..... BALDY-MOULINIER
Anatomie et organogénèse (option clinique)..... BONNEL
Anatomie et organogénèse (option clinique)..... GODLEWSKI

o 0 o

A Hélène, ma femme

A la mémoire de ma grand-mère Julienne

A mon Père

A ma Mère

A ma grand-mère Noémie

A tous les miens

A mes beaux-parents

A mon Père

A ma Mère

A ma grand-mère Noémie

A tous les miens

A mes beaux-parents

A mon ami, Bernard Ibal
Professeur de Philosophie

Témoignage de mon indéfectible
amitié et de ma sincère admiration.

Ce travail est le fruit de nos
discussions exaltantes.

A Monsieur ROCHE Aléxis, Instituteur

Témoignage de notre profonde reconnaissance

A mes Maîtres du Lycée Alphonse Daudet de Nîmes

Monsieur SVAGELSKI Jean, Professeur de Philosophie

Le souvenir impérissable de grandes leçons.
Nous lui devons notre premier prix au Concours
Général de Philosophie.

Monsieur VILLENEUVE Félix, Professeur Agrégé de
Sciences Naturelles

Nous lui devons notre premier accessit au
Concours Général de Sciences Naturelles.

Monsieur HUGUES Pierre, Censeur des Etudes

Témoignage de notre profond respect.

A nos Maîtres de la Faculté de Médecine de Montpellier

A Monsieur le Professeur BENEZECH, Doyen Honoraire de
la Faculté de Médecine de Montpellier

Témoignage de notre profonde admiration.

A MON MAITRE MONSIEUR LE PROFESSEUR MACABIES

dont l'autorité intellectuelle, tant appréciée
durant mes études, s'est penchée sur cette thèse
jusqu'à en accepter la présidence du Jury.

Qu'il soit ici respectueusement remercié de sa bien-
veillance et de son enseignement qui restera pour moi
l'exemple scientifique et moral.

A MON MAITRE MONSIEUR LE PROFESSEUR MAGNAN DE BORNIER

ce qu'il peut y avoir d'esprit de rigueur dans ce travail procède pour beaucoup de l'enseignement qu'il m'a prodigué.

Je me réjouis de voir cet éminent pédagogue participer à ce Jury, et ne peux l'en remercier qu'en lui témoignant mon profond respect.

A MON MAITRE MONSIEUR LE PROFESSEUR POUGET

celui que, malgré tout le respect que j'éprouve spontanément, j'ose ici appeler mon cher patron. Comment parler de ce Maître qui a su confier des responsabilités et accorder sa confiance à de jeunes médecins qui n'ont pour eux que la bonne volonté, et surtout la richesse de son exemple. Comment parler de celui qui sait être à la fois ce psychiatre averti et le remarquable administrateur de son service, sinon en disant qu'il donne à l'Université de Montpellier une certaine idée de la psychiatrie. C'est cette idée de sérieux et d'ardeur que j'aspire à retrouver dans mon travail.

Qu'il me pardonne de vouloir prétendre être ici, ne serait-ce que dans l'ordre de la curiosité scientifique et de la probité intellectuelle, son respectueux disciple.

A MONSIEUR LE DOCTEUR MENARD

son appartenance au cercle si restreint de la
recherche analytique sérieuse m'oblige à ne compter
que sur sa bienveillance pour juger de cette étude.

C'est avec l'appréhension du néophyte que j'adresse
à cet analyste expérimenté mes très déferents remer-
ciements pour s'être penché sur cette thèse.

Aux Equipes Soignantes du Service de Psychiatrie d'Adultes
de Montpellier

"La psychanalyse, expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se montrer parente de toute une gamme d'aliénation, elle les éclaire."

LACAN

PREFACE

X Cette thèse est un travail théorique, elle s'est constituée comme un savoir, peut-être hors la vérité. Il n'y figure pas de façon immédiate une praxis que viendrait colorer quelques observations recueillies au cours de notre pratique quotidienne, recevant l'appoint de quelques autres, récoltées dans la littérature psychiatrique. Nous irons ici d'une confiance pour dire qu'en l'état d'avancement de notre propre entreprise analytique nous ne nous sentons pas la compétence de rapporter un travail clinique authentique.

L'entrée dans la spécialité psychiatrique bouleverse le champ médical acquis ou tout du moins l'élargit en un champ de connaissance plus vaste où s'entremêlent la psychologie, l'ethnologie, la sociologie, la linguistique et d'autres — logies ou — tiques. Mais au sein de la spécialité il est une approche de la réalité humaine que moins que tout autre le psychiatre ne peut négliger, c'est la psychanalyse. Freud depuis longtemps a dénoncé à son endroit une résistance, en ce qu'elle vient troubler le projet initial de l'individu qui est celui de sa méconnaissance pour s'assurer d'une illusoire quiétude. La révolution freudienne fut scandaleuse, pestiférante selon ses propres dires, à tel point que le mouvement analytique lui-même a fini par élaborer sa propre défense dans un affadissement qui trouva son couronnement dérisoire dans "l'Egopsychologie".

C'est incontestablement le mérite de Lacan que d'avoir ressourcé la psychanalyse en opérant un véritable retour à l'essence même de l'oeuvre de Freud. Il n'est plus possible de se confronter à la psychanalyse sans du même coup devoir se repérer par rapport à l'oeuvre de Lacan, fût-ce pour certains

aux fins de la rejeter au terme d'une étude critique. Cependant à le faire sérieusement il faut s'employer et ne pas se contenter de quelques formules toutes faites. /

L'objet de cette thèse a été l'occasion pour nous d'une première confrontation à l'oeuvre de Lacan. Pour progresser dans ce travail et lui conférer un caractère personnel nous nous sommes donné comme projet de lire Lacan dans une perspective déterminée en y repérant la place qu'y tient l'Altérité. Nous nous sommes efforcés dans notre travail de suivre au plus près le texte lacanien que nous rapportons dans de fréquentes citations ce qui donne parfois à notre propos le tour du commentaire.

L'exégèse d'un tel texte n'est pas en effet facile. Le premier ecueil de cette oeuvre est le style lacanien qui souvent déconcerte et exaspère. Il s'agit d'un style ésotérique au possible, mais d'une incomparable richesse où se pratique sans cesse le projet lacanien qui est celui de "régénérer le signifiant". On gagne à entendre les Ecrits du prophète du retour à Freud comme une parabole. X

A l'occasion de cette préface nous poserons quelques jalons biographiques concernant Jacques Lacan et son oeuvre.

Jacques LACAN est né à Paris le 13 avril 1901, dans une famille dit-on de la grande bourgeoisie. Il fit ses études secondaires au collège religieux Stanislas, puis entreprend des études médicales et se spécialise en psychiatrie sous la direction, en particulier de de Clérambault.

En 1932, Lacan présente sa thèse de médecine : "La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité". A la même époque il fréquente le milieu surréaliste. Il entre à la Société Psychanalytique de Paris, fondée en 1926.

En 1936, au Congrès de Marienbad il présente une communication : "Le stade du miroir" qui connaîtra les déboires que nous dirons dans notre premier chapitre.

En 1953, au Congrès des Psychanalystes de Langue française tenu à Rome, Lacan est chargé de présenter le rapport de la Société Psychanalytique de Paris. Des divergences apparaissent à propos des conceptions de la formation de l'analyste. Lacan est contraint de prononcer son rapport "Fonction et champ de la parole et du langage" devant l'Institut de Psychologie de l'Université de Rome. Une rupture orageuse se produit au sein de la Société aboutissant à la création d'une nouvelle société : la Société Française de Psychanalyse. Les travaux étaient en grande partie inspirés par Lacan.

Une seconde discorde va apparaître alors dans la Société Française sous l'influence de la Société Internationale qui s'acharne à mettre en doute l'expérience psychanalytique de Lacan. Cette discorde aboutira à une nouvelle rupture dans laquelle éclatera la Société Française. D'un côté se forme l'Association Française de Psychanalyse affiliée à l'Internationale, tandis qu'est créée, en 1963, par Lacan, l'Ecole Freudienne de Paris. Dès lors les séminaires de Lacan, chargé de cours à l'Ecole des Hautes Etudes, attireront un nombreux public à l'amphithéâtre de l'Ecole Normale Supérieure. La plupart de ses travaux paraissent dans les "Cahiers pour l'Analyse".

En 1966, sont édités les "Ecrits" qui ouvrent la pensée lacanienne à un vaste public.

En 1968 est fondée la revue "Scilicet". Si pendant longtemps l'enseignement lacanien a été restreint au mouvement psychanalytique, à partir de 1966, par les "Ecrits", il gagne l'intelligensia parisienne et se trouve récupéré par le mouvement structuraliste que l'on peut dire né sur les bords de la Seine entre 1960 et 1966 dans le Ve et le VIe arrondissement. La linguistique structurale fondée par Ferdinand de Saussure, l'ethnographie structurale avec Lévi-Strauss, la psychanalyse "structurale" avec Lacan, les travaux de Foucault, ceux de Louis Althusser, en constituent les axes essentiels. Hors la psychanalyse,

la linguistique contemporaine et l'anthropologie sont les références essentielles de Lacan, auxquelles il faut adjoindre sa vaste culture littéraire et philosophique, en particulier hégélienne.

*
* * *

INTRODUCTION

La réalité psychique s'est longtemps vu assigner un lieu, celui de la CONSCIENCE. Toute une tradition humaniste, philosophique ou psychologique en témoigne. Ce lieu a été celui où s'est affirmée la subjectivité. Lieu du "se sentir exister" ou de la certitude d'être telle que la pose le COGITO. A ce lieu a été dévolu une fonction de maîtrise quant à la destinée du sujet.

Dans ce champ de la conscience, un moi souverain a longtemps régné. Il lui appartenait cette fonction de reconnaissance d'où se posent l'identité, l'ipséité, la moitié du sujet. Cette instance qui se confondait avec ce qu'il y a d'être dans l'homme posait ce dernier comme un, unique, même, qui se distinguait de l'autre, autrui ou monde. Ainsi s'élaborait une perspective dualiste de soi et du monde.

Ce qui était dévolu à la conscience devra, après Freud, être entièrement repensé dans le cadre de sa théorie selon laquelle un INCONSCIENT, méconnu du sujet de la conscience, exerce sur la pensée, les jugements, les comportements de l'homme, un effet décisif. Descartes affirmait dans les "PASSIONS DE L'AME" qu'il n'était pas possible de vouloir quelque chose sans le savoir et qu'ainsi nous sommes responsables de nos volontés et de nos pensées. L'oeuvre de Freud nous révèle que notre vouloir se construit à notre insu. Ni du désir, ni de sa discipline le sujet n'a de commandement. Ce que reprend Lacan et qu'annonce Freud c'est cette révolution que lui-même réfèrera quant à ces effets à une véritable révolution copernicienne dans son article "Une difficulté de la psychanalyse" : il y a un centre, un lieu dans l'homme qui exerce sur l'homme, à son insu son pouvoir, ce lieu, cet "autre scène" c'est l'INCONSCIENT. Vacille alors

l'unité arrogante du cogito, ce que Lacan traduit par cette formulation caricaturale : "je pense ou je ne suis pas, donc je suis ou je ne pense pas".

Le véritable sujet c'est celui de l'inconscient. C'est d'abord cette "altération" du sujet classique que Lacan réactualise dans son retour à Freud. "L'autre scène" est pour le "sujet" conscient, altérité, autre ; cet Autre, cette Altérité au coeur même de l'homme c'est l'Inconscient freudien.

L'homme est jeté au monde en proie à une passion : celle d'être. Il tente de la résoudre dans sa quête d'identité ; ce manque-à-être qui le spécifie il s'évertue sans cesse d'y mettre un terme.

Au moment de l'imaginaire un leurre y pourvoit pour un temps au prix d'une aliénation mortifère, c'est la fascination narcissique. L'altérité ici c'est l'autre de cette image à laquelle s'identifie le sujet.

L'accès au symbolique vient l'arracher à cette fascination. Cette échappatoire n'est pas salvatrice car le sujet se perd à nouveau dans une nouvelle illusion. L'articulation au symbolique opère dans l'être une véritable scission, une fente, une Spaltung décisive qui constitue dans son acte l'inconscient. Le véritable sujet se trouve excentré et nous le verrons, la chose exclue, tandis que persiste l'illusion d'être le "je" des discours conscients ; ainsi aliéné dans l'ordre du signifiant le sujet y articule définitivement son manque et se condamne à être Désir. Le symbolique, qu'il s'agisse de l'ordre de la loi ou de l'ordre du langage, se donne à l'être comme altérité. Il s'agit en effet, comme le démontrera Lacan d'un ordre "EXTERIEUR" et "AUTONOME" par rapport au sujet. Ce dernier en rien ne constitue l'ordre symbolique, mais au contraire c'est cet ordre symbolique qui pour le sujet est constituant. Le sujet n'advient que par et dans le symbolique dont il n'est pas à l'arché. Cet ordre symbolique médiatise les rapports du sujet et du réel.

L'inconscient apparaîtra comme une STRUCTURE, un ensemble organisé ou chaque unité se pose d'être différente des autres et dépendante de l'ensemble. Cette structure Lacan l'affirme être une STRUCTURE analogue à celle du LANGAGE.

Le procès d'identification, par lequel le sujet se donne de résoudre sa question d'être, recèle en son mouvement une ALTERATION. Le processus qui détermine mon ipséité se fonde paradoxalement sur une ALIENATION : "je me trouve en devenant autre".

Se proposer l'étude de l'ALTERITE dans le champ lacanien consistera à repérer cette problématique essentielle. C'est la fonction et la place que tient dans ce champ ce que Lacan désigne du vocable Autre, soit à lire Autre avec un grand "A" ou Grand-
Autre.

*
* *

I

L'ALTERITE CARACTERISTIQUE DE L'IDENTIFICATION ALIENANTE

C'est aux contempteurs du corps que j'ai mon mot à dire. Ils ont, non pas à oublier ce qu'ils savent ou à enseigner autrement, mais à dire adieu à leur corps et ainsi à devenir muet.

"Je suis corps et âme", dit l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants ?

Mais celui qui est éveillé, celui qui sait dit :

"Je suis un corps absolument, et rien d'autre ; et âme n'est qu'un mot pour désigner une qualité du corps".

Le corps est une grande raison, une multiplicité douée d'un sens unique, une guerre et une paix, un troupeau et un berger...

"Moi", dis-tu, et tu es fier de ce mot. Mais ce qu'il y a de plus grand — et à quoi tu ne veux pas croire — c'est ton corps et sa grande raison : elle ne dit pas "Moi", mais fait le Moi...

Ton Soi se moque de ton Moi et de ses bonds orgueilleux.

NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra

"C'est au Congrès de Marienbad (31 juillet 1936) que prit place ce premier pivot de notre intervention dans la théorie psychanalytique".

L'entrée en scène de Lacan dans le mouvement psychanalytique sera inattendue et bruyante. La publication du "Stade du miroir" en 1936 est interrompue, comme le rapporte l'auteur lui-même (p. 184 des Ecrits) par le président du Congrès, Ernest Jones. Du coup Lacan néglige d'en livrer le texte et ce n'est qu'en 1938, dans son article de l'Encyclopédie Française qu'il en reprend la thèse.

Une nouvelle publication modifiée sera entreprise en juillet 1949 au (XVI) Congrès International de Psychanalyse à Zürich, le titre en est : LE STADE DU MIROIR COMME FORMATEUR DE LA FONCTION DU JE. Lacan y ajoute comme pour en bien souligner le fondement, "telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique".

Cette publication bousculée et contestée de celui qui se posera plus tard comme le prophète du retour à Freud, a fait scandale à l'époque dans une école pourtant déjà scandaleuse parce qu'elle ne se situe pas alors dans les lignes de pensées du mouvement analytique.

La thèse lacanienne y apparaît comme parapsychanalytique. La référence à la psychologie de la forme telle que l'a élaborée Köhler fait figure de provocation. Lacan, d'ailleurs le marque sans ambiguïté en citant le nom de l'auteur et en usant du concept de Gestalt.

"La Gestalt-théorie et la phénoménologie ont aussi leur part au dossier de cette image". (Ecrits, p. 186, Propos sur la causalité psychique).

Le stade du miroir, pour qui veut l'entendre, se présente au départ comme un mouvement structurant de l'individu qui le partagerait en importance avec le sacro-saint oedipe. C'était là le sacrilège, c'est pourquoi en 1936 l'excommunication ne se fit pas attendre.

La découverte du stade du miroir n'a pas été une brusque illumination, elle paraît plutôt être l'aboutissement d'une recherche qui débute au moins dans la thèse de médecine de Lacan :

"LA PSYCHOSE PARANOÏAQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LA PERSONNALITE".

Ses interrogations sur la genèse de la psychose conduisirent Lacan dans une problématique pré-oedipienne en quête d'un moment particulier d'identification. C'est la phase du miroir qui donnera la réponse.

"Ce que j'ai appelé l'assomption triomphante de l'image... m'a paru manifester un de ces faits de captation identificatrice que je cherchais à isoler... (Cela) se rapportait de la façon la plus directe à cette image de l'être humain que j'avais déjà rencontrée dans l'organisation la plus archaïque de la connaissance humaine. (Connaissance paranoïaque)". (Ecrits, p. 185, Propos sur la causalité psychique).

Dans sa présentation, la thèse du stade du miroir se base sur l'observation du comportement de l'enfant face à un miroir :

"Le petit d'homme à un âge où il est pour un temps court, mais encore pour un temps, dépassé en intelligence instrumentale par le chimpanzé, reconnaît déjà son image dans le miroir comme telle... cet acte... loin de s'épuiser comme chez le singe, dans le contrôle une fois acquis de l'inanité de l'image, rebondit aussitôt chez l'enfant en une série de gestes où il éprouve ludiquement la relation des mouvements assumés de l'image à son environnement reflété... Cet événement peut se produire, on le sait depuis Baldwin, depuis l'âge de six mois, et sa répétition a souvent arrêté notre méditation". (Ecrits, p. 93, Stade du miroir).

La rencontre par l'enfant de son image au miroir, la perception de cette forme humaine, de cette gestalt, comme en témoigne le comportement de l'enfant, associant des signes de jubilation et un ludisme de repérage, démontre un phénomène de reconnaissance. Le fait est simple au départ, chacun peut en prendre acte, l'enfant de six mois se reconnaît joyeusement dans le miroir.

Quelle valeur a cette reconnaissance, de quoi témoigne ce comportement ?

"Cette activité conserve pour nous... le sens que nous lui donnons et qui n'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal (Lacan fait ici allusion au narcissisme, nous y reviendrons) que d'une STRUCTURE ONTOLOGIQUE DU MONDE HUMAIN. (souligné par nous)" (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

Il poursuit par cette phrase clé :

"Il suffit de comprendre le stade du miroir comme une IDENTIFICATION, au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image".

Il faut convenir que les données de l'expérience sont minces : comportement joyeux et ludique de l'enfant devant un miroir. La théorisation paraît hâtive lorsqu'elle y repère un phénomène d'identification fondamental puisqu'à la base d'une "structure ontologique du monde humain".

Cela dit pour faire remarquer que le comportement de l'enfant au miroir n'est qu'un des aspects qui sous-tendent la conception du stade dit du miroir. Il correspond à une situation référentielle qui permet de mieux situer le phénomène complexe qui s'y joue. Soit il est pédagogique lorsqu'il est pris comme base d'expérience des concepts qui en découlent.

Nous venons de le citer, la rencontre de l'enfant et de son image spéculaire a un effet d'IDENTIFICATION, mais de quelle identification s'agit-il ?

"Le sujet s'identifie primordialement à la Gestalt visuelle de son propre corps : elle est par rapport à l'incoordination encore très profonde de sa propre motricité, unité idéale, imago salutaire. Elle est valorisée de toute la détresse originelle liée à la discordance intra-organique et relationnelle du petit d'homme, durant les six premiers mois où il porte les signes neurologiques et humoraux d'une prématuration natale physiologique" (Ecrits, p. 113, L'agressivité en psychanalyse)

Outre le constat de cette identification du sujet à l'image de son corps, Lacan situe le phénomène par rapport à l'état de prématuration de l'infans humain.

"A la vérité j'ai poussé un peu plus loin ma conception du sens existentiel du phénomène en le comprenant dans son rapport avec la prématuration de la naissance de l'homme". (Ecrits, p. 186, Propos sur la causalité psychique).

L'enfant, en effet, naît dans un état d'incomplétude et de dépendance, le développement du névraxe lui-même est historiquement inachevé. Le développement relatif de la fonction visuelle rend compte du surinvestissement de cette fonction et de sa place dans l'appréhension de soi et du monde.

"C'est en fonction de ce retard du développement que la maturation précoce de la perception visuelle prend sa valeur d'anticipation fonctionnelle" (Ecrits, p. 186, Propos sur la causalité psychique).

C'est dans une dimension de manque-à-être que s'entendent la prématuration et la détresse qui est son corollaire. Le monde de la prématuration est celui de la rupture, du chaos, du déchirement, de l'absence d'unité, l'être de l'enfant n'a aucun support et vacille, aussi la reconnaissance de l'image de son corps, apparaissant comme totalité va induire une identification du sujet à cette forme, forme salvatrice qui donne unité à l'enfant par le biais d'un corps unifié, dans une image, anticipant ainsi ce que sera ultérieurement ce corps totalisé que donnera la cénesthésie auquel un système nerveux encore incomplet ne lui permet pas d'accéder sinon que dans une représentation spéculaire.

Nous allons revenir sur cette fonction de la phase du miroir qui pourvoit l'individu d'une unité, celle de son corps, que l'on conviendra d'appeler la matrice de l'image du corps propre. Nous y verrons que ce fait apparemment innocent est lourd de conséquence quant à notre problématique.

Nous insisterons cependant avant sur les caractéristiques particulières de la GESTALT et de l'IMAGO. L'identification doit être référée à l'imago.

L'identification : "à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image, dont la prédestination à cet effet de phase est suffisamment indiquée par l'usage, dans la théorie du terme antique d'IMAGO". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

Lacan confère à l'Imago une fonction capitale dans la compréhension psychologique, allant jusqu'à écrire :

"Nous croyons pouvoir désigner dans l'Imago l'objet propre de la psychologie, exactement dans la même mesure où la notion galiléenne du point matériel inerte a fondé la physique". (Ecrits, p. 188, Propos sur la causalité psychique).

Cette fonction essentielle l'Imago la doit à ce qu'elle est le support de la mécanique identificatoire. L'identification étant le phénomène basal de la genèse du sujet.

Ainsi dans ces considérations sur la causalité psychique Lacan écrit :

"Une forme de causalité la fonde qui est la causalité psychique même : l'IDENTIFICATION, laquelle est un phénomène irréductible et l'IMAGO est cette forme définissable dans le complexe spatio-temporel imaginaire qui a pour fonction de réaliser l'identification résolutive d'une phase psychique, autrement dit une métamorphose des relations de l'individu à son semblable". (Ecrits, p. 188, Propos sur la causalité psychique).

Moi/Autre L'Imago, au stade du miroir, c'est l'image du corps en tant que celle-ci "implique comme primitive une certaine reconnaissance" qui engage un phénomène d'identification. L'Imago devant être entendu ici comme la représentation de ce à quoi le sujet s'identifie.

L'IMAGO dont il est question dans la phase du miroir c'est la GESTALT VISUELLE du corps.

Sans développer toute la théorie de la psychologie de la forme, retenons une caractéristique de cette gestalt.

Elle peut être illustrée par un exemple emprunté à la physiologie animale que Lacan lui-même rapporte dans ses Ecrits. La maturation de la gonade chez la pigeonne a pour condition la vue d'un congénère. L'effet peut être obtenu par un miroir ou par la forme découpée dans un carton, du pigeon. Cela pour dire que la captation par l'enfant de son Imago, comme gestalt visuelle de son corps ne va pas se réduire à sa propre image, l'image de son corps propre, mais déborde par un phénomène de

gestalt sur l'IMAGE DU CORPS DE SON SEMBLABLE, en tant effectivement que le corps de ce semblable a les mêmes caractéristiques que l'image de son propre corps.

Nous verrons que ce phénomène de reconnaissance élargie ne sera pas sans conséquence quant à une certaine confusion de soi et des autres, comme en témoigne le transitivisme.

Ces considérations sur l'IMAGO ayant été établies, revenons à notre propos pour préciser le sens et la fonction de l'identification au moment du miroir.

La naissance inaugure une inadaptation radicale, elle introduit une rupture existentielle majeure par laquelle le sujet INFANS bascule dans un état de déséquilibre entre son organisme et le milieu qui l'entoure.

L'union intra-utérine du fœtus au corps maternel réalise la symbiose la plus totale, l'union sacrée, une sorte d'harmonie parfaite, source d'une détente permanente ayant pour conséquence un repos sans fin qui s'apparente à la mort. C'est le nirvana de la période intra-utérine où les corps s'imbriquent si bien qu'ils se confondent en une absorbante unité où disparaît ce qu'il pourrait y avoir d'identité ou d'être chez le fœtus. Pas de trace d'une différence. Le fœtus ne peut advenir en tant qu'être, cela ne pouvant se réaliser que par et dans un acte de séparation permettant, par la distance qui se crée, à chacun de marquer sa place et de se reconnaître. Tout vécu de soi est exclu. L'expérience du manque est à faire.

Cependant cet être existe déjà, mais ailleurs qu'en lui-même, il existe comme représentation, comme image infiltrée de désir. Cette représentation, cette image, c'est la mère qui la porte, anticipant ainsi l'identification du sujet qui par ce fait prend corps bien avant sa naissance, voire en-deçà de sa conception. Au-delà de sa réalité biologique qu'il ignore alors, il ne tient son existence que d'autrui.

Ce nirvana intra-utérin, équivalent d'une mort de l'être, la naissance y met fin, introduisant cette rupture, cette déhiscence originelle, cette lézarde primordiale, cette discorde

que le premier cri de l'enfant rapporte comme une détresse. Cette déchirure introduit une rupture dans cette leurrante unité, marque un partage. Une perte a lieu pour le sujet car cet autre partie dont il se sépare (le placenta, la mère) n'avait pas de raison d'être autre que lui-même. Ici, dans un ténébreux vécu s'origine le manque que l'on verra à la base de la dynamique structurale de l'être.

Qui plus est, nous l'avons vu, l'enfant déchiré, jeté au monde, l'est dans des conditions de prématuration qui redoublent la détresse et commandent une relation de dépendance totale à autrui. Cette immaturité serait responsable de ce que le sujet se trouve livré dans son existence sans que et avant qu'il puisse s'éprouver comme unité. Il est dit qu'à ce stade du développement on gagne à représenter l'enfant comme système bouche-sein. Rien ne donnant la ligne de partage qui fera reconnaître sa bouche par l'enfant comme sienne et le sein comme partie du corps d'une autre, la mère.

Le corps, comme en témoignent les fantasmes archaïques sur lesquels nous reviendrons, est donné comme en morceaux, chaque partie étant un objet que le sujet ne reconnaît pas comme sien, il n'en vit pas l'ensemble comme organisé en une unité. Le sujet est sans corps, sans moi. *ni loi*

"Avant d'être un corps morcelé, l'enfant est un corps fait de morceaux, car ce n'est qu'ainsi fragmenté qu'il peut rester le témoin de la loi maternelle". (Aulaguier, Spairani).

Dans cette inexpérience de son corps comme totalité unifiée l'enfant va aborder la phase dite du miroir.

L'une des conséquences premières de la phase du miroir est de pourvoir le sujet d'une unité corporelle. L'identification de ce moment a, entre autre, cette fonction. L'identification à l'image du corps propre assurant une spatialisation du sujet, le situant dans un territoire délimité, un corps, ou plutôt sa gestalt qui joue le rôle d'image référentielle.

Dans ce même mouvement se met en place une instance de la personnalité, le MOI. Dans l'identification à l'image du corps le sujet trouve une identité illusoire.

"Cette image spéculaire promeut la forme primordiale exemplaire où le moi se précipite avant de l'objectiver dans la dialectique de l'identification à l'autre, avant que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

Nous reviendrons sur les caractéristiques de ce moi qui s'éloigne de son appréhension dans le cadre du système perception-conscience.

"A ce propos toute notre expérience s'oppose pour autant qu'elle nous détourne de concevoir le moi comme centré sur le système perception-conscience, comme organisé par le principe de réalité..." (Ecrits, p. 99, Stade du miroir).

Dans cette perspective s'entend cette phrase de Freud :

"le moi est avant tout un moi corporel. Il n'est pas seulement un moi de surface mais il est en lui-même la projection de cette surface".

L'acquisition d'une identité primordiale paraît jusqu'ici se faire avec sérénité, comme une étape banale dans la psychogenèse de l'individu. Ce dernier y trouve un corps, y situe l'instance qu'est le moi, fondant en cette première identification son sentiment d'être et d'exister :

"Je l'indique déjà, au miroir, en ce sens que le sujet s'identifie dans son sentiment de soi à l'image de l'autre". (Ecrits, p. 181, Propos sur causalité psychique).

L'enfant hier en morceaux épars confondus avec les objets qui l'entourent, sans unité, sans identité, sans moi, passant devant le miroir ou croisant l'autre qui lui reflète son image corporelle, se reconnaît dans cette gestalt spéculaire et par cette identification gagne un corps unifié, conquiert une identité primaire.

En-deça de cette apparente sérénité se joue l'une des

dramatiques de l'existence. Rien ne l'annonce mieux que de dire, avec quelques relents métaphysiques, que c'est en se perdant que l'être se trouve. Etrange paradoxe.

Mais considérons de plus près l'identification spéculaire au travers des citations suivantes de Lacan :

"Mais le point important est que cette forme (l'image du corps) situe l'instance du moi, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction à jamais irréductible pour le seul individu". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

Dans une ligne de fiction à jamais irréductible, c'est-à-dire en un lieu imaginaire que l'individu ne pourra jamais ramener à sa véritable dimension.

Ce mouvement de perte a valeur d'une ALIENATION, entendu comme action de devenir autre au sens de l'extranéation hegelienne, du devenir étranger à soi.

"Ainsi point essentiel, le premier effet qui apparaisse de l'IMAGO de l'être humain est un effet d'ALIENATION du sujet. C'est dans l'autre (l'altérité) que le sujet s'identifie et s'éprouve tout d'abord". (Ecrits, p. 181, Propos sur la causalité psychique).

"Au départ de ce développement voici donc lié le moi primordial comme essentiellement aliéné... (d'où) la discordance primordiale entre le moi et l'être". (Ecrits, p. 187, Propos sur la causalité psychique).

"Ainsi le moi n'est toujours que la moitié du sujet encore est-ce celle qu'il perd en la trouvant". (Ecrits, p. 346, Variantes de la cure type).

La satisfaction propre, tenant à l'intégration du désarroi organique originel, se double par le caractère extranéisant du mouvement d'identification d'un effet d'aliénation. D'où la notion d'ALIENATION CONSTITUANTE ou d'IDENTITE ALIENANTE.

L'aliénation dont il est question tient au fait que l'identification primordiale se fait par l'entremise d'un leurre visuel, par la reconnaissance d'une forme particulière, une gestalt, image spéculaire ou image de l'autre.

Que cette identification primordiale se fasse dans cette dimension imaginaire n'est pas sans conséquence : en effet, ce à quoi s'identifie le sujet, ce qui lui confère une première identité est une représentation, une image de lui qui ne l'épuise pas dans ce qu'il est, une image, donc autre chose que lui, tout à la fois participant de lui et n'étant pas lui. Le sujet s'identifie à quelque chose qui n'est pas réellement lui-même, mais une représentation de lui-même. Cette identification se fait donc à autre chose que lui-même.

Cet autre est à saisir dans le champ de l'altérité. C'est là le moment capital de cette aliénation car ce à quoi s'identifie le sujet pour trouver son ipséité est une altérité qui se présente là devant lui. Discordance primordiale entre le moi et l'être où retentit déjà la parole du poète "Je est un autre".

L'histoire du morcellement n'est pas terminée que commence déjà l'histoire de l'aliénation.

"Ici s'inscrit l'ambiguïté d'un méconnaître essentiel au me connaître". (Ecrits, p. 808, Subversion du sujet et dialectique du désir).

L'identification par l'unification spéculaire que réalise la phase du miroir passe paradoxalement par la médiation de l'autre. Cette identification anticipatoire s'effectue au prix d'une aliénation. L'unification spéculaire intrasubjective de l'enfant implique une aliénation intersubjective.

C'est sur ce modèle que s'effectueront ultérieurement les successifs processus d'identification. L'excellente formule d'identité aliénante est pleinement justifiée en ce qu'elle traduit le paradoxe de l'identification : me trouver en me perdant.

Nous avons marqué précédemment que l'une des conséquences premières de la phase du miroir est de situer une instance de la personnalité, le moi élaboré dans la dimension de l'imaginaire.

La caractéristique aliénante du mouvement d'identification spéculaire va entraîner une fonction particulière du moi

à savoir la méconnaissance, la dénégation primordiale qui renvoie à la verneinung de Freud.

Lacan insiste sur l'inadéquation essentielle entre le moi et l'être, il se refuse tout au long de son oeuvre à lui attribuer une réalité de l'ordre de l'être.

"Sans donc nous attarder à ceux qui, même dans la science, confondent tranquillement le Moi avec l'être du sujet, on peut voir où nous nous séparons de la conception la plus commune, qui identifie le Moi à la synthèse des fonctions de relation de l'organisme, conception qu'il faut bien dire bâtarde en ce qu'une synthèse subjective s'y définit en termes objectifs". (Ecrits, p. 178, Propos sur la causalité psychique).

Ailleurs il reprend :

"Ainsi cette discordance primordiale entre le Moi et l'être serait la note fondamentale qui irait retentir sur toute une gamme harmonique à travers les phases de l'histoire psychique dont la fonction serait de la résoudre en la développant". (Ecrits, p. 187, Propos sur la causalité psychique).

Cette discordance entre le Moi et l'être tient à la mécanique même du procès d'identification spéculaire qui induit un effet d'aliénation. Le sujet pris dans le piège du miroir ne trouve d'issue salvatrice, eu égard à sa phase de prématuration, qu'en se précipitant dans l'image qu'il reconnaît comme étant lui et qui pourtant est autre puisque seulement représentation du corps.

On sait que dans ses premières conceptions Freud assimile le moi au système perception-conscience. Il lui dévolue une fonction qui est celle d'organiser les rapports du désir et de la réalité selon précisément " le principe de réalité".

"On sait en effet que Freud identifie le Moi au système perception-conscience, qui constitue la somme des appareils par quoi l'organisme est adapté au principe de réalité". (Ecrits, p. 178, Propos sur la causalité psychique).

Cependant Lacan précisera plus tard dans sa publication sur "Les variantes de la cure type" :

"la théorie du Moi dans l'analyse reste marquée d'une méconnaissance foncière, à négliger la période de son élaboration dans l'oeuvre de Freud qui va de 1910 à 1920 et où elle apparaît comme s'inscrivant entièrement dans la structure de la relation narcissique". (Ecrits, p. 344, Variantes de la cure type).

Le déplacement du système perception-conscience vers la relation narcissique justifie en quelque sorte la théorie lacanienne du Moi en marquant que le maître s'était interrogé quant aux rapports du narcissisme et de la structure du moi. Dans cette optique ce qui caractérise essentiellement l'instance du Moi est la MECONNAISSANCE qu'il introduit dans l'appréhension de l'être par le fait même de sa constitution et qu'il reproduit ensuite.

Cette fonction de méconnaissance Lacan l'inscrit dans sa publication sur le Stade du miroir :

"A ce propos toute notre expérience... (nous indique)... de partir de la fonction de méconnaissance qui le (le moi) caractérise...". (Ecrits, p. 99, Stade du miroir).

Il reprend cette notion dans "Propos sur la causalité psychique" :

"A savoir tout ce que le sujet comprend sous ce terme (le moi) et qui n'est pas précisément synthétique, ni seulement exempt de contradiction, comme on le sait depuis Montaigne, mais bien plus encore, depuis que l'expérience freudienne y désigne le lieu de la VERNEINUNG, c'est-à-dire du phénomène par quoi le sujet révèle un de ses mouvements par la dénégation même qu'il en apporte et au moment même où il apporte". (Ecrits, p. 179, Propos sur la causalité psychique).

De même on peut lire dans l'article des Ecrits "Position de l'inconscient" :

"La seule fonction homogène de la conscience est dans la capture imaginaire du moi par son reflet spéculaire et dans la fonction de méconnaissance qui lui en reste attachée". (Ecrits, p. 832, Position de l'inconscient).

Cette dimension de la méconnaissance du moi sera à reprendre lorsque le sujet, ayant accédé au symbolique, la formulera dans la négation.

Cette fonction de méconnaissance du moi tient à sa structure même telle qu'il l'acquiert dans le procès spéculaire de l'identification aliénante. Ici en effet, s'inscrit l'ambiguïté d'un méconnaître essentiel au me-connaître. C'est en quelque sorte par une négation de lui-même que le sujet s'identifie à l'image spéculaire de son corps.

Ce paradoxe qui résout dans un premier temps, et pour un temps seulement, la quête de l'identité, Lacan l'exprime ainsi :

"Ainsi le Moi n'est toujours que la moitié du sujet ; encore est-ce celle qu'il perd en la trouvant". (Ecrits, p. 346, Variantes de la cure type).

La définition du Moi que pose Lacan s'éclaire de ses considérations précédentes.

"Nous désignons dans le Moi ce noyau donné à la conscience, mais opaque à la réflexion, marqué de toutes les ambiguïtés qui, de la complaisance à la mauvaise foi, structurent dans le sujet humain le vécu passionnel ; ce "Je" qui, pour avouer sa facticité à la critique existentielle, oppose son irréductible inertie de prétentions et de méconnaissance à la problématique concrète de la réalisation du sujet". (Ecrits, p. 109, L'agressivité en psychanalyse).

Le moi y apparaît comme le donné conscient dont nous disposons sur nous-mêmes, mais ce donné offre une résistance à toutes tentatives d'analyse critique visant la recherche de son fondement passionnel.

La complaisance, la mauvaise foi, la "bonne conscience", seront entre autres, ces moyens de résistance. L'archétype de ces moyens étant cette méconnaissance essentielle dans le mouvement d'identification qui le pose.

"Le moi est dès lors fonction de maîtrise, jeu de prestance, rivalité constituée. Dans la capture qu'il subit de sa nature imaginaire, il masque sa duplicité, à savoir que la conscience où il s'assure d'une existence incontestable ne lui est nullement immanente, mais bien transcendante puisqu'elle se supporte

du trait unaire de l'idéal du moi (ce que le cogito cartésien ne méconnaît pas). Par quoi l'ego transcendantal lui-même se retrouve relativé, impliqué qu'il est dans la méconnaissance où s'inaugurent les identifications du moi". (Ecrits, p. 809, Subversion du sujet et dialectique du désir).

Refusant sa vérité le sujet se veut de résoudre sa question de l'identité par une, des, identifications imaginaires. Le moi est le lieu de ces identifications.

"Le moi dont nous parlons est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse, comme dans son statut, dans sa fonction, comme dans son actualité, par un autre et pour un autre". (Ecrits, p. 374, Introduction au commentaire de Jean Hyppolite).

Ce que reprend de façon plus concise un disciple de Lacan, Serge Leclaire :

"Le moi est le lieu des identifications imaginaires du sujet". (Psychothérapie des psychoses. Evolution psychiatrique. Année 1958, fascicule 2, p. 399).

Cette forme d'être corrélative d'une aliénation c'est celle que le sujet présente dans sa relation à autrui. C'est le moi tel qu'il opère notamment dans l'expérience analytique. Lacan qui n'est pas en manque de culture philosophique le réfère à la phénoménologie de Hegel en ces termes :

"(Il faut) comprendre le moi de bout en bout dans le mouvement d'aliénation progressive, où se constitue la conscience de soi dans la phénoménologie de Hegel". (Ecrits, p. 374, Introduction au commentaire de Jean Hyppolite).

L'étude de la relation spéculaire comme moment structurant premier du sujet par le truchement d'une identification aliénante enrichit la conception du NARCISSISME en l'approfondissant.

Ainsi Lacan déclare :

"L'identification à cette forme... va constituer dans l'homme ce noeud imaginaire absolument essentiel, qu'obscurément et à travers des contradictions doctrinales inextricables, la psychanalyse a pourtant admirablement

désigné sous le nom de narcissisme". (Ecrits, p. 186, Propos sur la causalité psychique).

Lacan reconnaît les insuffisances de la théorie du narcissisme notant :

"le terme de narcissisme par quoi la doctrine désigne l'investissement libidinal propre à ce moment révèle chez ses inventeurs, au jour de notre conception le plus profond sentiment des latences sémantiques". (Ecrits, p. 98, Stade du miroir).

Jusqu'à l'élaboration de la catégorie de l'imaginaire c'est en terme énergétique que se conceptualise le narcissisme. Cette dimension libidinale n'est d'ailleurs pas absente dans la description par Lacan de la phase du miroir.

Au plan du comportement, la "jubilation" qui accompagne l'assomption spéculaire marque bien l'investissement libidinal dont l'image du sujet est l'objet.

"Cette activité (le comportement de l'enfant au miroir) conserve pour nous le sens que nous lui donnons qui n'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal resté problématique jusqu'alors...". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

La relation spéculaire dans et par laquelle s'origine le moi est à confondre avec la relation narcissique.

"C'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la fixation sexuelle au congénère, dans la parade où se déclenche l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble chez l'homme être entièrement détournée vers la relation narcissique où le moi se fonde". (Ecrits, p. 342, Variantes de la cure type).

La référence spéculaire est présente dans le mythe grec : Narcisse se perd dans la contemplation amoureuse de sa propre et insaisissable image dans le miroir de l'eau, dédaignant l'appel de la Nymphé Echo, trouvant ainsi la mort.

Dans le propos lacanien ce moment mythique de Narcisse se mirant dans l'onde est à repérer comme une conquête de l'identité. S'identifiant à son image, certes Narcisse s'aliène dans

un ailleurs que lui-même, mais dans le même moment se précipite dans un espace, se donne une matrice fixe, celle de l'image du corps qui lui confère une sécurité d'être, d'être unifié.

Le narcissisme c'est la conquête de l'un et du même par une utopie unitaire, une totalisation idéale. Cette aliénation, Ovide la saisit dans le mythe lorsqu'il écrit :

"Il (Narcisse) se passionne pour une illusion sans corps, il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau... crédule enfant, pourquoi t'obstines-tu vainement à saisir une image vaine?... Ce que tu cherches n'existe pas... le fantasma que tu aperçois n'est que le reflet de ta forme"... (Méta. III, 417 - 435).

Ce mouvement vers l'altérité que fonde l'aliénation spéculaire se retrouve chez Proclus cité (d'après les Fragments Orphiques) par Delatte.

"Le miroir a été traité par les théologiens comme un emblème de l'aptitude à l'achèvement spirituel de l'univers. C'est pourquoi Hephaïstos, disent-ils, fabrique pour Dionisos un miroir : le Dieu y ayant contemplé son image sortit (de lui-même) et se répandit dans toute la création divisible".

Merleau Ponty dans son ouvrage "Le visible et l'invisible" écrit "avoir un corps c'est être regardé, c'est se regarder... L'homme ne peut arriver à se connaître qu'en sortant de soi-même, c'est-à-dire en se projetant hors de soi... Mais pour se voir, l'homme a besoin de médiateurs, ceux-ci opèrent comme des miroirs où il essaie de se retrouver".

L'identification aliénante n'épuise pas les phénomènes qui s'inscrivent dans le cours de cette phase, y apparaît un point essentiel à savoir la charge agressive de la relation spéculaire.

Lacan l'introduit ainsi :

"L'agressivité est la tendance corrélative d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi"... "Il y a là une sorte de carrefour structural où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme". (Ecrits, p. 110 - 113, l'agressivité en psychanalyse).

Comment s'articulent le mode d'identification spéculaire et sa charge agressive correlative ?

La phrase clé de Lacan qui donne lumière à cette question est la suivante :

"La notion d'agressivité répond... au déchirement du sujet contre lui-même, déchirement dont il a connu le moment primordial à voir l'image de l'autre appréhendée en la totalité de sa gestalt, anticiper sur le sentiment de sa discordance motrice qu'elle structure rétroactivement en image de morcellement". (Ecrits, p. 344, Variantes de la cure type).

Nous reviendrons sur les imagos archaïques de morcellement, ce qui nous intéresse ici est de considérer l'agressivité comme réponse à un déchirement du sujet. Il est nécessaire pour entendre quelque chose à ce déchirement de revenir à la dynamique spéculaire.

Dans cette phase l'image spéculaire est promue au plan de l'identité à être l'image idéale de soi (à entendre comme étant ce qu'il me faut devenir pour être).

"Cette forme (la gestalt du corps propre) serait plutôt du reste à désigner comme Je-idéal". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

C'est l'impossibilité radicale de rejoindre cette image de soi, le maintien d'une béance entre soi et l'image, qui pourrait déclencher à l'endroit de cette image l'intention agressive du sujet qui prend corps dans la tension qui s'éprouve de la difficulté à être. C'est-à-dire de coïncider parfaitement avec l'image, de ne pouvoir abolir la discordance de l'être et du moi.

Cette agressivité se redouble dans le ressentiment de l'aliénation que commande cette identification. Il y aura ainsi toujours une alternative, une sorte de duel sous-jacent à la relation duelle du sujet et de sa représentation, une guerre gît dans ce couple où l'un de l'identité ne peut admettre le multiple du double.

C'est l'un ou l'autre, c'est moi ou lui. S'il est je ne suis pas car il me faut être lui pour être.

C'est le paradoxe de cette identification qui confère au sujet, et dans un même temps, une identité, une sécurité d'être, un sentiment d'existence et lui marque aussi sa place de non-étant puisque pour être il lui faut reconnaître une ombre de lui-même qui est de l'ordre de l'altérité.

Le concept qui traduit le mieux cette problématique est celui de l'EXASPERATION. Exaspération que le sujet rencontre dans le paradoxe de ne pas être pour être, dans la nécessité qu'il y a de se perdre pour se trouver.

Lacan illustre cette première interprétation par un fait de psychophysiologie animale emprunté à une expérience de conditionnement.

"... chacune de ces identifications développe une agressivité... qui exprime la discordance qui se produit dans la réalisation aliénante : phénomène dont on peut exemplifier la notion par la forme grimaçante qu'en donne l'expérience sur l'animal dans l'ambiguïté croissante (telle d'une ellipse à un cercle) de signaux conditionnés à l'opposé...". (Ecrits, p. 141).

Dans l'expérience le conditionnement s'étaye sur un besoin de nourriture, par analogie le besoin, sinon le désir, dont il s'agit face au miroir est un "besoin d'identité". L'ambiguïté de l'image, support de l'identification à la fois reconnue comme moi et non-moi, cercle et ellipse, induit l'exaspération où s'origine l'agressivité.

"La signification décisive pour nous de l'aliénation constituante de l'urbild du moi, apparaît dans la relation d'exclusion qui structure dès lors dans le sujet la relation double de moi à moi. Car si la coaptation imaginaire de l'un à l'autre devait faire que les rôles se répartissent de façon complémentaire, l'identification précipitée du moi à l'autre dans le sujet a pour effet que cette répartition ne constitue jamais une harmonie, même cinétique, mais s'institue sur le "toi ou moi" permanent d'une guerre où il y va de l'existence de l'un ou de l'autre...". (Ecrits, p. 428 - 429, La chose freudienne).

Il est à remarquer que l'origine de l'agressivité se situe

moins dans une imbrication somato-psychique (pulsionnelle) que dans la catégorie de l'imaginaire où s'exaspère l'identification impossible. L'agressivité vient comme réaction de refus à la dissemblance de l'image, passée la jubilation première.

Lacan a conscience ici "d'apporter" quelque chose de plus à la théorie narcissique de Freud tout en niant qu'il y ait véritablement apport, ainsi nous trouvons cette phrase dans le texte de 1949 :

"le terme de narcissisme primaire par quoi la doctrine désigne l'investissement libidinal propre à ce moment, révèle chez ses inventeurs, au jour de notre conception, le plus profond sentiment des latences de la sémantique. Mais elle éclaire aussi l'opposition dynamique qu'ils ont cherché à définir, de cette libido à la libido sexuelle, quand ils ont invoqué des instincts de destruction, voire de mort, pour expliquer la relation évidente de la libido narcissique (identification) à la fonction aliénante du "je" (médiation de l'imaginaire), à l'agressivité qui s'en dégage dans toute relation à l'autre, fût-ce celle de l'aide la plus samaritaine. (Exemple : l'agressivité dans la pitié). (Ecrits, p. 98, Stade du miroir).

Il se profile dans cette quête imaginaire de l'identification toute la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave : l'autre doit être ce en quoi je me reconnais, le miroir de mon identité. (Il se crée dans la phase du miroir une tension entre l'être et sa représentation, aux deux pôles de cette relation se trouve la mort).

Cette explication de l'agressivité corrélative de l'identification spéculaire doit être confrontée au problème de "l'instinct de mort". Quelle est la place de l'instinct de mort dans la phase spéculaire, dans la catégorie de l'imaginaire ?

"C'est dans ce noeud que gît en effet le rapport de l'image à la tendance suicide que le mythe de Narcisse exprime essentiellement. Cette tendance suicide qui représente à notre avis ce que Freud a cherché à situer dans sa métapsychologie sous le nom d'instinct de mort ou encore de masochisme primordial". (Ecrits, p. 186, Propos sur la causalité psychique).

L'instinct de mort est à repérer dans l'intention agressive. Corrélatif de l'identification, quelque chose se profile qui est de l'ordre de la mort. A la façon de Narcisse qui dans sa quête d'identité se fige dans son image, s'y abîme et disparaît dans l'onde.

Le sacrifice auquel est convié le sujet à l'autel de l'imaginaire à son extrême devient suicide.

La conjuration de la détresse originelle par l'anticipation spéculaire du corps propre, soit le narcissisme lui-même, devient une invite à la mort. Par l'image qui est lui sans être lui, le moi narcissique est constitué comme un autre, contraint de ne pouvoir se saisir que dans et par un autre, le moi nous l'avons vu est spécifié dans son avènement à lui-même par une aliénation irréductible ; tel est le lien imaginaire du rapport de l'image spéculaire à la mort : le sujet est né dans l'instant de son identification, d'où la présence pulsionnelle de la mort.

Au terme de ce mouvement d'identification le sujet serait devenu autre, dispersé dans l'altérité. Noyade spéculaire telle est bien la fin du chemin de l'imaginaire, car la mort se profile à l'horizon du miroir et le sacrifice total est suicidaire.

Cette double dimension d'un moi aliéné et suicidaire Lacan la déclare clairement :

" au départ du développement, voici donc le moi primordial, comme essentiellement aliéné et le sacrifice primitif comme essentiellement suicidaire". (Ecrits, p. 187, Propos sur la causalité psychique).

Cette mort c'est le point omega de la relation imaginaire, point où le sujet s'abîme et disparaît dans son image. Il faudra une parole, un appel, à la façon de la nymphe Echo pour sauver le sujet de ce naufrage. Au moment où le sujet allait s'écraser sur le miroir, le symbolique l'invite ailleurs : soit à devenir tel qu'il est : à savoir comme manque.

L'agressivité comme tendance corrélatrice du mode d'identification spéculaire va avoir pour conséquence un phénomène dit

"d'APRES-COUP"--"NACHTRAGLICH". Le concept d'après-coup élaboré par Freud est défini par Laplanche et Pontalis comme ce qui fait que

"des expériences, des impressions, des traces mnésiques sont remaniées ultérieurement en fonction d'expériences nouvelles, de l'accès à un autre degré de développement".

Ce remaniement après-coup va avoir pour effet d'organiser la figuration de la phase pré-spéculaire. On se rappelle qu'en cette phase le corps du sujet s'y trouve dispersé, ses parties confondues avec les objets du monde environnant.

La conséquence rétrospective de l'identification spéculaire aboutira aux fantasmes de morcellement. Reprenons cette citation de Lacan :

"La notion d'agressivité répond au contraire au déchirement du sujet contre lui-même, déchirement dont il a connu le moment primordial à voir l'image de l'autre, appréhendée en la totalité de sa gestalt, anticiper sur le sentiment de sa discordance motrice, qu'elle STRUCTURE RETROACTIVEMENT en image de morcellement". (Ecrits, p. 344 - 345, Variantes de la cure type).

De façon explicite est notée la structuration rétrospective, après-coup, en image de morcellement, structuration correspondant à une reprise de la phase de prématuration, reprise possible par l'expérience de déchirement du sujet dans le moment spéculaire, à savoir l'agressivité qui s'y déploie.

De quelle image s'agit-il ?

A propos des imagos Lacan note :

"entre ces dernières, il en est qui représentent les vecteurs électifs des intentions agressives, qu'elles pourvoient d'une efficacité qu'on peut dire magique. Ce sont les images de castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps, bref, des imagos que personnellement j'ai groupées sous la rubrique d'IMAGOS DU CORPS MORCELE. Il y a là un rapport spécifique de l'homme à son propre corps." (Ecrits, p. 104, L'agressivité en psychanalyse).

Lacan en relève l'insistance dans les pratiques sociales comme les rites de circoncision ou de tatouage, dans les jeux d'enfants qui vont de la poupée démantelée aux menaces imaginaires d'arracher la tête, de creuser les yeux et autre ; dans les arts, ainsi qu'en témoigne par exemple l'oeuvre de Jérôme Bosch, enfin dans la fantasmagorie des rêves.

Citons cette référence exemplaire de la publication du "Stade du miroir" :

"Ce corps morcelé... se montre régulièrement dans les rêves, quand la motion de l'analyse touche à un certain niveau de désintégration agressive de l'individu. Il apparaît alors sous la forme de membres disjoints et de ces organes figurés en exoscopie, qui s'ailent et s'arment pour les persécutions intestines, qu'à jamais a fixées par la peinture le visionnaire Jérôme Bosch. Mais cette forme se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes de schize ou de spasme, de l'hystérie." (Ecrits, p. 97, Stade du miroir).

Cette dernière référence à la pathologie mentale renvoie aussi à la décompensation psychotique dissociative qui a pour base ce morcellement du corps qui aboutit à un vécu de dépersonnalisation avec sa production de fantasmes de morcellement coexistant avec la perte d'identité primaire. Nous y reviendrons.

Ce qui se dépose comme trace mnésique, dans l'inconscient du sujet, de la phase de prématuration, phase préspéculaire, est donc une série d'IMAGOS ARCHAÏQUES D'UN CORPS MORCELE. Ces fantasmes sont les remaniements après-coup d'impressions diffuses pré-représentées du corps dispersé et confondu, auquel se substitue un corps déchiré et morcelé.

Le fait même d'un vécu de morcellement par le lien sous-jacent des parties, présuppose l'acquisition d'une unité. L'impact de ce que nous avons vu de l'instinct de mort, de l'agressivité, sur le corps propre a pour effet entre autre d'y faire une découpe angoissante dont le résultat est l'élaboration d'une fantasmagorie

faite d'images de morcellement. Ce phénomène est capital pour entendre quelque chose au procès schizophrénique repéré comme impossibilité, échec de l'identification primordiale. Quel sens, quelle fonction conférer à cette élaboration fantasmatique : il semble que tout se passe comme si l'angoisse du corps morcelé était telle, le traumatisme de ces fantasmes était tel, qu'ils deviennent ainsi, pour suspendre la tension de déplaisir, tendance à la mort, représentation de la mort, proposition de suicide dans une sorte d'exaspération active et conjuratoire de ces images. Telle est peut-être la valeur économique du remaniement. Rétro-activement donc le corps est morcelé par l'intention agressive.

L'en-deçà spéculaire, c'est le remaniement "après-coup" de la phase de prématuration, l'au-delà spéculaire, nous l'avons vu, c'est une structuration de la subjectivité en devenir : une identification dont nous avons marqué la dimension aliénante.

Cette identification à l'ego-spéculaire, qui est en quelque sorte un moi-autre que je fais moi, va aboutir à la constitution, par une sorte de captation de la situation spéculaire, d'un couple imaginaire, celui de l'être et de sa représentation (son image). Nous l'avons marqué, le sujet trouve son identité dans une image qui est en quelque façon son autre (l'image étant autre que lui et pouvant être à l'autre (comme autrui) aussi bien qu'à lui lorsqu'il s'agit en particulier de la gestalt du semblable).

Dans ce couple spéculaire, de ce fait, le même et l'autre sont sans cesse réciproquables et réversibles. Nous avons précisé la dimension narcissique de ce moment en notant l'investissement de cette image et la tendance suicidaire de cette identification. L'image fonctionnant comme étant ce que j'ai à être pour être. Cette identification déterminant l'instance du "moi", la matrice du moi.

Deux points méritent une attention particulière. L'un concerne l'organisation de l'intrasubjectivité du sujet, l'autre un mode d'organisation de l'inter-subjectivité réduite à sa

dimension imaginaire, cette inter-subjectivité est ma relation à autrui, mon semblable.

L'identification spéculaire a pour conséquence au niveau de l'organisation intrasubjective de mettre en place la matrice ou le substrat du moi idéal.

"Du seul fait qu'il est mon image, le moi est moi-idéal". (Les écrits techniques de Freud, p. 311).

C'est je pense, la façon dont il faut entendre cette phrase de Lacan produite dans la publication du miroir :

"cette forme serait plutôt au reste à désigner comme je-idéal (Idéal Ich)". (Ecrits, p. 94, Stade du miroir).

Sans entrer dans la distinction difficile du moi-idéal et de l'idéal du moi, notons que le moi-idéal appartient au registre de l'imaginaire, il est une formation essentiellement narcissique trouvant son origine dans le stade du miroir.

Les prolongements de cette structure sont perçus dans ce que Lagache décrit sous le nom d'identification héroïque :

"le moi-idéal est encore révélé par des admirations passionnées pour de grands personnages de l'histoire ou de la vie contemporaine, que caractérisent leur indépendance, leur orgueil, leur ascendant." (Lagache, La psychanalyse et la structure de la personnalité, 1958).

Les répercussions sur le mode d'organisation de l'inter-subjectivité peuvent être introduites par cette citation :

"Démystifiant le sens de ce que la théorie appelle "identifications primaires", disons que le sujet impose toujours à l'autre, dans la diversité radicale de modes de relation, qui vont de l'invocation de la parole à la sympathie la plus immédiate, une forme imaginaire, qui y porte le sceau, voire les sceaux surimposés, des expériences d'impuissance où cette forme s'est modelée dans le sujet : et cette forme n'est autre que le Moi." (Ecrits, p. 346, Variantes de la cure type).

L'identification aliénante de la phase spéculaire va avoir aussi comme effet un mode de relation particulier à mon semblable, relation de type imaginaire qui tient à ce que cette

identification se fait à la gestalt du corps. Cette gestalt est commune à l'image de mon corps dans le miroir et à l'image de mon semblable tel que visuellement je l'appréhende.

"C'est cette captation de l'imago par la forme humaine... qui entre six mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable". (Ecrits, p. 113, L'agressivité en psychiatrie).

L'une des caractéristiques de ce comportement sera le TRANSITIVISME. Ce comportement est une preuve à verser au dossier de la théorie de l'identification spéculaire.

"Charlotte Bülher... observant le comportement de l'enfant avec son compagnon de jeu, a reconnu ce transitivisme sous la forme saisissante d'une véritable captation par l'image de l'autre. Ainsi il peut participer dans une entière transe à la chute de son compagnon ou lui imputer aussi bien, sans qu'il s'agisse de mensonge, d'en recevoir le coup qu'il lui porte. Je passe sur la série de ces phénomènes qui vont de l'identification spectaculaire à la suggestion mimétique et à la séduction de prestance". (Ecrits, p. 180 - 181, Propos sur la causalité psychique).

Ainsi l'enfant qui donne un coup déclare le recevoir, celui qui voit tomber pleure...

"C'est dans une identification à l'autre qu'il vit toute la gamme des réactions de prestance et de parade, dont ses conduites révèlent avec évidence l'ambivalence structurale, esclave identifié au despote, acteur au spectateur, séduit au séducteur". (Ecrits, p. 113, L'agressivité en psychanalyse)

Si l'on veut saisir ce phénomène qu'est le transitivisme dans le comportement de l'enfant il faut y voir le type de constitution du mode de relation imaginaire spéculaire. Une confusion s'y fait entre le sujet et l'autre, la forme de passage, le dénominateur commun étant une gestalt du corps, support de l'identification. A cette dernière le sujet s'est identifié, mais cette dernière est aussi l'image du corps de mon semblable. Ainsi le couple imaginaire créé par la relation spéculaire se redouble dans la relation au semblable et la ligne de partage entre le

sujet et l'autre demeure-t-elle un temps fictive et variable. L'aliénation, la fonction leurrante de la phase du miroir prend ici tout son effet et se donne comme démonstration.

Dans la relation à autrui, mon semblable sur le mode imaginaire, tout devient réversible et réciproquable, le partage de cet espace n'étant pas opéré. Dans ce sens la relation duelle est une relation fusionnelle ou plutôt confusionnelle. Il y a un corps même, un corps unique, il n'y a pas des corps multiples, divers, différents, et pour ce temps de l'identification chaque image d'un corps, fût-ce la mienne, fût-ce celle de l'autre devient image de ce corps où je me reconnais et par là où je méconnais autrui.

Il arrive d'ailleurs dans la pathologie que la relation au semblable se fasse sur le mode spéculaire, imaginaire, cette reduplication spéculaire est le fait de la paranoïa qui procède de cet ordre. Ce qui revient à moi, ce qui est à autrui ne se distingue pas. C'est le fait de la projection délirante. Mais il n'est pas besoin d'avoir recours à la pathologie mentale car l'homme n'élimine jamais totalement cette façon d'être :

"Cette réaction (le transitivity) en effet pour ne s'éliminer jamais totalement du monde de l'homme, dans ses formes les plus idéalisées (dans les relations de rivalité par exemple), se manifeste d'abord comme la matrice de l'urbild du Moi". (Ecrits, p. 180, Propos sur la causalité psychique).

De plus cette relation au semblable, tout comme la relation à l'image spéculaire se charge de toute l'intention agressive que nous avons antérieurement étudiée.

"Quoi que couvre l'image pourtant, elle ne centre qu'un pouvoir trompeur de dériver l'aliénation... vers la rivalité qui prévaut, totalitaire, de ce que le semblable lui impose d'une fascination duelle : ce l'un ou l'autre ... c'est la figure du meurtre hégélien". (Ecrits, p. 70, De nos antécédents).

"... quoi qu'il en soit, ce que le sujet trouve en cette image altérée de son corps, c'est le paradigme de toutes les formes de la ressemblance

qui vont porter sur le monde des objets une teinte d'hostilité en y projetant l'avatar de l'image narcissique qui... devient dans l'affrontement au semblable le déversoir de la plus intime agressivité". (Ecrits, p. 809, Subversion du sujet et dialectique du désir).

La référence hégélienne, chère à Lacan, se précise dans cette autre citation :

"... dans cette dialectique du maître et de l'esclave où nous pouvons reconnaître l'émergence symbolique de la lutte à mort imaginaire où nous avons tout à l'heure défini la structure essentielle du moi...". (Ecrits, p. 432, La chose freudienne).

Cette relation imaginaire s'institue sur le mode d'une exclusion, cette exclusion se reproduit dès lors que la relation au semblable se fait sur le mode spéculaire.

Dans la quête de l'identité primordiale il n'y a pas de place pour deux, c'est l'un ou l'autre.

"J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait...". (Ecrits, p. 114, Saint Augustin cité par Lacan dans L'agressivité en psychanalyse).

C'est lui ou c'est moi, suicide et meurtre s'équivalent. Un peu comme si la gestalt de l'un ou de l'autre se confondant, reconnaître l'autre comme autre, ou plutôt l'image de l'autre comme celle de l'autre, l'image de l'autre qui est le support de mon identification, serait précisément m'empêcher toute identification, identification qui implique que je reconnaisse comme moi et non autre précisément cette image.

De même que reconnaître mienne cette autre image c'est anéantir du même coup l'autre. Dans cette dialectique paradoxale de l'identification j'ai à ravir l'image qui à mon insu me ravit, j'ai à faire la conquête de cet espace où je demeure prisonnier.

Voici le redoublement sans fin auquel me condamne le miroir. Ce jeu de glaces il appartient aux mots d'y mettre fin.

En fait, nous le verrons le duel à partir duquel s'ins-
titue la primordiale identité se complique de quelques évènements
encore passés sous silence, à savoir le besoin que j'ai dans
ma quête de l'identité que cette dernière me soit reconnue par
l'autre. Qu'advierait-il de cette reconnaissance si l'agres-
sivité que je déploie dans ma relation à l'autre en arrivait à
son exclusion radicale à la façon du meurtre ?

"Car il faut bien en fin de compte que le vaincu ne périsse pas
pour qu'il fasse un esclave". (Ecrits, p. 810, Subversion du sujet et dia-
lectique du désir).

C'est pourquoi au-delà de la mort ce duel a pour horizon
de faire l'autre mon esclave et de me faire reconnaître ainsi
comme le tout puissant maître. Mais pour l'instant retenons com-
bien l'étude de la relation imaginaire du semblable nous apprend
comment la haine et l'amour se distribuent au départ de façon
peu banale.

Ce qui s'origine en moi, le malheur du miroir veut que
je puisse le croire comme venant d'autrui. Cela éclaire le con-
cept de projection :

"... aussi bien les deux moments se confondent-ils où le sujet se
nie lui-même et où il charge l'autre, et l'on y découvre cette structure
paranoïaque du moi..." (Ecrits, p. 114, L'agressivité en psychanalyse).

parce que :

"c'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout
d'abord". (Ecrits, p. 181, Propos sur la causalité psychique).

Parce que c'est dans l'autre que le sujet s'identifie,
parce que c'est dans l'autre que le sujet s'éprouve d'abord,
mon désir va se trouver lui-même aliéné au champ de l'autre.
Cela se remarque dans le comportement de l'enfant comblé qui
réclame pourtant avec prédilection l'objet détenu et désiré
par autrui. Cette aliénation imaginaire du désir se fonde comme
le reste dans le procès de l'identification spéculaire. Ce que

le sujet désire, ce qu'il fait doit se voir dans l'autre, l'autre ne peut avoir d'autres désirs, d'autres comportements que ceux dans lesquels je reconnais mon image. De même l'objet du désir de l'autre devient l'objet de mon propre désir.

"Cette passion apporte à toute relation avec cette image, constamment représentée par mon semblable, une signification qui m'intéresse tellement, c'est-à-dire qui me fait être dans une telle dépendance de cette image, qu'elle vient à lier au désir de l'autre tous les objets de mes désirs". (Ecrits, p. 427, La chose freudienne).

On retrouve encore cette affirmation dans cette citation :

"Cette forme (le moi) se cristallisera dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre". (Ecrits, p. 113, L'agressivité en psychanalyse).

Cette aliénation à l'objet du désir de l'autre n'est que la conséquence de l'identification aliénante où mon être bascule dans une forme où il se reconnaît et cette forme n'est que l'enveloppe de l'autre.

Nous n'entrerons pas ici dans la dialectique du désir telle que nous l'envisagerons ultérieurement, nous marquons simplement un effet supplémentaire de l'aliénation spéculaire.

Il nous paraît nécessaire, avant de clore ce chapitre concernant l'imaginaire d'introduire les schémas proposés par Lacan comme figuration de sa topique.

C'est une méditation sur l'optique qui le conduira à un développement nouveau de sa topique de l'imaginaire. On en trouvera l'origine dans le Séminaire I (1953-1954) : les Ecrits Techniques de Freud, l'essentiel sera repris dans les Ecrits à l'article Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, "Psychanalyse et structure de la personnalité" dont la rédaction définitive date de 1960.

Lacan se donne comme référence théorique, l'optique,

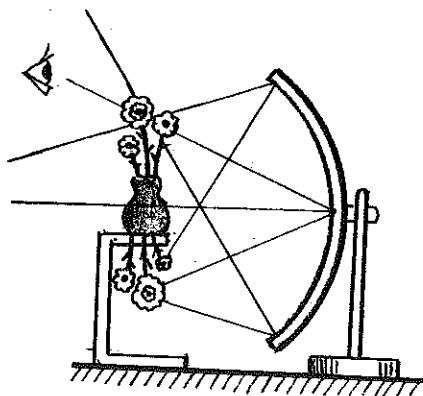
pour définir sur le mode analogique les structures intrasubjectives.

"Le stade du miroir, je l'ai souvent souligné, n'est pas simplement un moment du développement. Il a aussi une fonction exemplaire, parce qu'il révèle certaines des relations du sujet à son image en tant qu'Urbild du moi. Or, ce stade du miroir, impossible à dénier, a une présentation optique... Je ne saurais trop vous recommander la médiation sur l'optique. Chose curieuse, on a fondé un système entier de métaphysique sur la géométrie et la mécanique, en y cherchant des modèles de compréhension, mais il ne semble pas qu'on ait jusqu'à présent tiré tout le parti que l'on peut de l'optique. Elle devrait pourtant prêter à quelques rêves, cette drôle de science..." (Les écrits techniques de Freud, p. 88 - 90, La topique de l'imaginaire).

C'est à partir de l'expérience du bouquet renversé, rapportée dans l'ouvrage de Bouasse : L'optique et photométrie dites géométriques, que Lacan élabore une figuration de l'imaginaire.

Rappelons que cette expérience d'optique, en donnant, à partir d'un miroir semi-sphérique, des fleurs une image réelle à l'endroit de l'encolure du vase, produit l'illusion, pour un sujet bien placé et accommodant au lieu du vase, d'un vase garni de fleurs. Le "réel" et "l'imaginaire" en cette construction se confondent.

Schéma 1



L'expérience
du bouquet renversé

Il faut interpréter dans la perspective lacanienne les éléments de l'expérience comme tels : la boîte correspond au corps dans sa totale réalité. Le bouquet : "c'est instincts et désirs, les objets du désir qui se promènent". Quand au miroir sphérique, pourquoi pas le cortex ? Reste l'oeil qu'il faut poser comme étant le symbole du sujet.

Si l'on renverse, comme le propose le schéma 2, les places respectives des fleurs et du vase, dès lors le vase apparaît comme l'image du corps élaborée par le "sujet" à partir de "la boîte" qu'il méconnaît.

"Eh bien, disons que l'image du corps, si on la situe dans notre schéma, est comme le vase imaginaire qui contient le bouquet de fleurs réel. Voilà comment nous pouvons nous représenter le sujet d'avant la naissance du moi, et le surgissement de celui-ci." (Les écrits techniques de Freud, p. 94, La topique de l'imaginaire).

Cette première expérience optique se complète d'une nouvelle par la proposition que fait Lacan d'introduire dans le système un miroir plan. A supposer que miroir et sujet se trouvent en bonne place, le miroir plan va donner de l'ensemble $i(a) + a$ (bouquet réel et image réelle du vase) une image virtuelle $i'(a) + a'$, celle qu'aperçoit le sujet à défaut de voir $i(a)$ qu'il méconnaît.

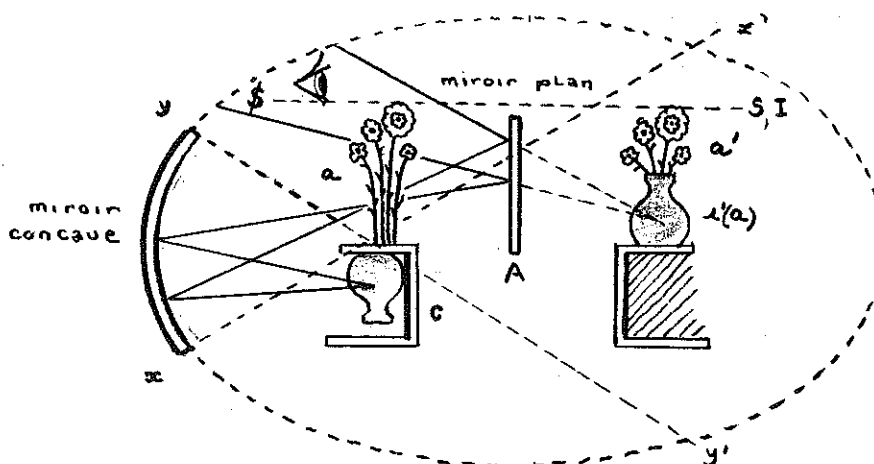


Schéma 2 : Schéma aux deux miroirs

Il faut à cet endroit repérer ceci : la première production i (a) correspond à l'élaboration subjective d'une image du corps ayant une fonction de GESTALT. Elle est cette reconnaissance primitive à laquelle, nous référant à Lacan, nous avons fait allusion à la page 15 de notre présent chapitre. Il s'agit en quelque sorte d'un narcissisme premier qui confère à l'être sa forme particulière, celle de "l'homme".

"Il y a d'abord, en effet, un narcissisme qui se rapporte à l'image corporelle. Cette image est identique pour l'ensemble des mécanismes du sujet et donne sa forme à son Umwelt, en tant qu'il est homme et non pas cheval... Ce premier narcissisme se situe, si vous voulez, au niveau de l'image réelle de mon schéma, pour autant qu'elle permet d'organiser l'ensemble de la réalité dans un certain nombre de cadres préformés, (ce qui est bien la fonction d'une gestalt)." (Les écrits techniques de Freud, p. 144, La topique de l'image).

La comparaison qui fait suite entre la structure de l'imaginaire chez l'animal et celle de l'homme permet de mieux repérer chez ce dernier sa fondamentale originalité.

Chez l'animal en effet, existent des correspondances préétablies entre sa structure imaginaire et ce qui l'intéresse dans son Umwelt, notamment en ce qui concerne la sexualité (à titre d'exemple, confère le comportement de l'épinoche mâle et de l'épinoche femelle, rapporté à la page 157 des Ecrits techniques).

Ce qui est particulier à l'espèce humaine dans la dimension de l'imaginaire étant que :

"la réflexion dans le miroir manifeste une possibilité noétique originale, et introduit un second narcissisme. Son pattern fondamental est tout de suite la relation à l'autre. L'autre a pour l'homme VALEUR CAPTIVANTE de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir, soit dans toute réalité du semblable". (Les écrits techniques de Freud, p. 144, La topique de l'imaginaire).

i (a') exerce un effet de capture à la base du procès d'aliénation et de ses conséquences que nous avons précédemment développées. En particulier cet "alter-ego" se confond avec l'ICH-IDEAL, le moi-idéal.

"Le sujet voit son être dans une réflexion par rapport à l'autre, c'est-à-dire par rapport à l'Ich-Idéal. Vous voyez là qu'il faut distinguer entre les fonctions du moi — d'une part, elles jouent pour l'homme comme pour tous les autres êtres vivants un rôle fondamental dans la structuration de la réalité — d'autre part, elles doivent chez l'homme passer par cette aliénation fondamentale que constitue l'image réfléchie de soi-même, qui est l'Ur-Ich, la forme originelle de l'Ich-Idéal aussi bien que du rapport avec l'autre. (Les écrits techniques de Freud, p. 145, Les deux narcissismes).

Ces quelques considérations sont loin d'épuiser toutes les possibilités d'exploitation qu'offre cette figuration optique de l'imaginaire. Nous remarquerons dès à présent que la place du sujet, que symbolise sur le schéma l'oeil, n'est pas donnée au hasard mais située par l'accès au symbolique.

"Cela veut dire que dans le rapport de l'imaginaire et du réel, et dans la constitution du monde telle qu'elle en résulte, tout dépend de la situation du sujet. Et la situation du sujet est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique". (Ecrits techniques de Freud, p. 95, La topique de l'imaginaire.)

Une dernière remarque s'impose avant de conclure : il ne faut pas réduire prématurément le stade du miroir à la relation du sujet à son image comme support de son identification primordiale, faut-il encore noter le jeu de regards qui s'échangent entre l'enfant et l'autre qui l'accompagne (la mère ou son équivalent).

Au moment de l'assomption jubilatoire l'enfant se tourne vers cette dernière comme pour recevoir confirmation de cette reconnaissance de l'image, ce que Lacan rapporte en ces termes :

"Ce qui se manipule dans le triomphe de l'assomption de l'image du corps au miroir, c'est cet objet le plus évanouissant à n'y apparaître qu'en

marge : l'échange des regards, manifeste à ce que l'enfant se retourne vers celui qui de quelque façon l'assiste, fût-ce seulement de ce qu'il assiste à son jeu." (Ecrits, p. 70, De nos antécédents).

L'introduction d'un tiers à ce moment de relation du sujet à son image amène deux commentaires.

D'abord s'y profile ce mouvement par lequel l'être est condamné à se saisir par et dans l'autre, aliénant son désir au champ de l'autre. En l'occurrence ici le désir d'identité ne s'éprouve que confirmé par la présence de l'autre au miroir. C'est cette demande que vecte le regard, comme attente d'une reconnaissance de l'authenticité de cette identité. Il me faut me voir aux yeux de l'autre.

Ensuite s'y profile la relation de la mère à l'enfant qui opère en parallèle à la relation de ce dernier à son image, sur un même mode. Cette situation triangulaire n'est en fait, de ce point de vue que potentielle. Ce potentiel de triangulation qu'elle recèle ne se réalisera que par l'accès à la dimension symbolique. Nous envisagerons au chapitre 2 de notre travail le style de cette relation imaginaire de l'enfant à la mère. Ce dernier s'identifie au manque-à-être de la mère sur le même mode qu'il tente de résoudre sa détresse originelle en parant son manque par et dans une image. La mère opère en quelque sorte comme un miroir réfléchissant à l'enfant son image qui, pour un temps lui apparaît sous la forme de l'objet qui viendrait combler le manque de la mère. Cette relation imaginaire à la mère est de type fusionnel, in-distincte. L'accès au symbolique entendu comme l'ordre de la loi et du langage viendra dégager le sujet de cette emprise créant la distance nécessaire vis-à-vis de l'autre qui lui permet de se poser comme sujet distinct.

"Car l'Autre où le discours se place, toujours latent à la triangulation qui consacre cette distance, ne l'est pas tant qu'il ne s'étale jusque dans la relation spéculaire en son plus pur moment : dans le geste par quoi

l'enfant au miroir, se retournant vers celui qui le porte, en appelle du regard au témoin qui décante, de la vérifier, la reconnaissance de l'image, de l'assomption jubilante, où certes elle était déjà." (Ecrits, p. 678, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache).

* * *

La naissance induit une rupture inaugurale, l'être se trouve "jeté au monde" en situation de prématuration. Au niveau ontologique ce qui spécifie cet état est un manque-à-être originel. L'identité du sujet n'est pas une donnée immédiate, ni même une acquisition progressive due au processus de maturation ; son identité primordiale l'être l'acquiert par une image, celle d'un corps unifié qui anticipe sa détresse première, c'est sur cette surface que se projette et se spatialise le capital pulsionnel.

Cette image, reconnue comme ipséité, sera la matrice, la forme originaire du moi.

Ce procès d'identification recèle dans son mouvement un effet d'ALIENATION, d'ALTERATION : c'est en devenant autre que le sujet se pose comme étant, voilà le paradoxe de l'identification spéculaire. L'acquisition de l'ipséité, de la moitié, à son fondement même, procède de l'altérité qui en est le détour obligé. Cette aliénation constituante est le prototype des identifications imaginaires ultérieures. Il s'y exerce un effet de capture par la gestalt du corps humain. Le narcissisme doit être référé à cette identification aliénante, c'est la fascination de la capture imaginaire, le point oméga de cette relation serait la perte de l'être qui irait se fondre totalement dans cette image sans que rien ne vienne l'en dessaisir, maintenant définitive cette emprise mortifère, consommant l'illusion.

De par cette identification s'instaure une rupture, une discordance entre le moi et l'être, ce hiatus origine la fonction

de méconnaissance propre à cette instance ; en dernier lieu, la question de l'identité se résout par une image qui la soutient, au-delà se dissout, s'évanouit ce qu'il y a de sentiment d'être dans l'être, dislocation angoissante dont témoigne le syndrome de dépersonnalisation psychotique.

"L'homme est bien plus que son corps, écrit Lacan, tout en ne pouvant rien savoir de plus de son être... quand l'homme, cherchant le vide de sa pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire, en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien".

Le manque originel, induit une dynamique qui tend à sa résolution, cette dynamique est une quête d'identité. C'est parce qu'elle pare à ce manque pour un temps qu'une image vient supporter tout le poids du désir. L'illusion de la forme passée, la matrice du moi acquise, le manque se redouble dans cette image qui n'épuise pas le sujet car elle est, en quelque sorte la métonymie de l'être. Ce manque de l'image relance la dynamique des identifications jusqu'au point où c'est le verbe qui exerce son effet de capture, le sujet se précipite dans le signifiant, réactualise son manque, appelle un deuxième signifiant, ainsi l'être se prend dans le défilé des signifiants qui ne connaît que son ordre propre. C'est l'accès du symbolique qui décentre la relation imaginaire faisant surgir ce nouveau champ de l'altérité qu'est l'Autre lacanien : le symbolique.

Commence alors l'aventure du verbe qui emporte le sujet au gré de son commandement.

*
* *

II

L'ALTERITE COMME L'ORDRE SYMBOLIQUE DE LA LOI

Mais aujourd'hui quelle détresse est à la tienne comparable ?
Jamais calamités ni épreuves plus rudes
n'auront changé la face d'une vie !
Hélas ! illustre Œdipe , se peut-il
que, pour l'amour, le même havre
ait abrité le fils après l'époux ?
Ah ! comment le sillon que féconda ton père,
misérable, a-t-il jamais pu,
a-t-il pu sans crier te subir si longtemps ?

Le temps voit tout ; le temps malgré toi te découvre,
dénonçant le passé, le couple impur, l'enfant
s'accouplant à qui l'enfanta !

SOPHOCLE

Œdipe roi

La question du désir est au centre de la problématique analytique. Le besoin est l'ordre de l'animalité, de la nature, le désir est l'ordre de l'humanité, de la culture.

Il n'y a pas d'homme sans désir.

La fin du désir est la mort de ce qu'il y a d'homme dans l'homme. Dans la perspective lacanienne c'est dans son rapport au manque que se répère le désir.

"Le vrai de cette apparence est que le désir est la métonymie du manque-à-être". (Ecrits, p. 623, Direction de la cure).

Pour introduire la question du désir et de son articulation au manque nous nous réfèrerons à la conception freudienne liant le désir à ce qu'il nomme "l'expérience de satisfaction". L'expérience de satisfaction, concept au demeurant peu usité dans la théorie, Freud l'élabore au début de sa réflexion. On la retrouve dans ses oeuvres initiales : "Projet de psychologie scientifique, 1895 - Die Traumdeutung 1900 - Chapitre VII" :

"Le premier désiré semble avoir été un investissement hallucinatoire du souvenir de la satisfaction". (Die Traumdeutung 1900).

Nous emprunterons la démonstration à J. LAPLANCHE et J. B. PONTALIS dans leur article concernant notre sujet de leur Dictionnaire de Psychanalyse :

"L'expérience de satisfaction originaire postulée par Freud consiste en l'apaisement du nourrisson grâce à une intervention extérieure, d'une tension interne créée par le besoin. L'image de l'objet satisfaisant prend alors une valeur élective dans la constitution du désir du sujet. Elle pourra être réinvestie en l'absence de l'objet réel. (Satisfaction hallucinatoire du désir). Elle ne cessera de guider la recherche ultérieure de l'objet satisfaisant". (Laplanche et Pontalis, Vocabulaire de psychanalyse).

Est-il besoin de dire qu'à cet endroit de la satisfaction, qui se joue ici au lieu de l'oralité, la pulsion érotique est

impliquée par mécanisme d'étayage.

Cela dit afin de ne pas réduire le problème à sa dimension nourricière et ne pas voir dans la faim l'origine du désir. Entendons la satisfaction à la façon dont Lacan la rapporte :

"Quand même vous gaveriez la bouche, cette bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion, ce n'est pas de la nourriture qu'elle se satisfait, c'est comme on dit du plaisir de bouche". (Les quatre concepts, p. 153).

Rappelons à ce moment où nous en sommes l'état de détresse originaire de l'infans humain. Le nourrisson est incapable de supprimer lui-même les tensions endogènes qui le mettent en état de déplaisir. De par sa prématuration caractéristique de son espèce, il ne peut subvenir à son besoin. Cela implique, remarquons-le, que l'expérience de satisfaction au départ est liée à la présence, à l'aide d'autrui, de l'autre.

"L'homme n'a pas d'objet qui se constitue pour son désir sans quelque médiation, ce qui apparaît dans ses besoins les plus primitifs, en ceci par exemple que sa nourriture doit être préparée". (Ecrits, p. 181, Propos sur la causalité psychique).

Dés l'origine l'autre entre de plein pied dans l'histoire du désir, si bien que cette histoire du désir, sera, nous le verrons l'histoire de l'aliénation du sujet, car son désir sera dérivé au champ de l'autre. Cette parenthèse de l'implication de l'autre close, soulignons que dans l'expérience de satisfaction le désir se constitue comme tel, d'abord dans la catégorie de l'imaginaire.

"Le désir trouve en effet son origine dans une recherche de la satisfaction réelle, mais se constitue sur le modèle de l'hallucination primitive". (Laplanche et Pontalis, Vocabulaire de psychanalyse).

Telle est la première différenciation du besoin et du désir que Lacan fera rebondir dans l'accès au symbolique. L'expérience originaire de satisfaction (ici l'allaitement au sein) lie l'état de tension pulsionnel, état de manque, à la perception d'un objet. Lorsque réapparaîtra l'état de tension

il se produira quelque chose d'analogue à la perception, c'est-à-dire une hallucination

"Cette réaction, j'en suis persuadé fournit tout d'abord quelque chose d'analogue à une perception". (Naissance de la psychanalyse, Freud PUF, p. 338)

comme en quelque sorte un rêve :

"les rêves sont des réalisations du désir... et cette même raison m'incite à croire que les investissements par désirs primaires ont eux aussi un caractère hallucinatoire". (Naissance de la psychanalyse, Freud, PUF, p. 356).

Ce qui produira ce fantasme, cette re-présentation, cette présence d'absence, c'est précisément le désir. Si le besoin s'assouvit dans la satisfaction réelle, de l'objet réel et adéquat, le désir lui advient corrélatif de la production d'un manque. Ce manque est à entendre ici sous deux aspects.

D'abord la satisfaction du besoin n'épuise pas le désir.

"Dans la mesure où le sein réel vient calmer les excitations endogènes il frustrer le sein où pour ainsi dire, il peut vraiment se reposer... C'est parce que le désir commence là où le besoin est satisfait, que l'enfant repu s'en remet à rêver". (Moustafa Safouan, Le structuralisme en psychanalyse, p. 43).

L'objet de la satisfaction du désir est en effet autre que l'objet de la satisfaction du besoin sur lequel il y a eu étayage. Ce choix d'objet par étayage introduit un manque dans l'objet, car cet objet n'est qu'un substitut, qu'un re-présentant de l'objet du désir, (objet du désir, ici quête d'une unité, recherche d'une fusionnelle retrouvaille). Le manque est déjà inscrit en ce que l'opération de soustraction de l'objet réel à l'objet du désir laisse pour compte un reste irréductible.

Le deuxième aspect est que dans la tentative de satisfaction par la production de l'image, soit d'une représentation de la représentation de l'objet du désir (le sein par exemple),

le sujet redouble en quelque sorte dans cette re-création le manque, dans le mouvement même de l'hallucination de l'objet se connote le manque à l'origine de cette production.

"Dans le contexte où (Freud) introduit l'expérience de satisfaction l'idée de l'hallucination semble bien désigner l'opération grâce à laquelle la présence se compose avec l'absence de ce qui est ailleurs". (Moustafa Safouan, Le structuralisme en psychanalyse, p. 38).

Une dynamique s'installe qui condamne le sujet à reconduire sans cesse l'image en une vaine quête de satisfaction. On le voit, le désir est à la fois constitué par le manque et constituant du manque. Le sujet ici tente de reproduire la relation à l'objet perdu, soit de retrouver l'unité antérieure à la rupture de la naissance pour le dire sous le mode du fantasme.

L'étymologie latine du mot désir (désidérium) traduit bien cette valeur du désir. Le désir est nostalgie, attente du retour. Dans l'activité imaginaire qui conduit à l'hallucination de l'objet le désir produit la présence de l'absence, le manque. Ce manque s'articulera bientôt dans le symbolique, le Fort-Da est ce moment. Cette capacité du désir à se figurer nous la retrouverons dans le rêve, mais nous verrons que la figuration s'est ordonnée selon une structure de langage.

Ce détour par l'expérience de satisfaction où Freud a cru devoir situer l'origine du désir nous a paru nécessaire pour mettre en place cette conception fondamentale du désir, constitué et constituant d'un manque. Toutefois, au stade imaginaire le désir comme manque peut se voir obturé dans et par la relation narcissique, soit la fixation à une image. Cette image vient là, dans un mouvement de projection, combler de façon illusoire le manque, figeant l'être, pétrifiant le sujet.

Voilà le piège de ce registre de mort, en-deçà de la simple espérance qu'il y a à ce stade d'un remplissement adéquat.

"Pour garder le désir d'une perpétuelle précipitation dans la représentation où il ne ferait que s'écraser, ... pour lier son être -lequel étant

un manque-à-être ne saurait être homogénéisé à quelque objet que ce soit, malgré l'ardeur de tous nos élans narcissiques- un renoncement lui est-il imposé... la Mère est interdite". (Moustafa Safouan, Le structuralisme en psychanalyse, p. 45). (Remarque : nous empruntons à cet auteur en tant que disciple de Lacan. Il annonce au début de son ouvrage que ses développements reprennent des thèmes de séminaires de ce dernier à l'Hôpital Saint-Anne de 1958 à 1963).

C'est lors de la crise oedipienne, par la castration symbolique, que le désir comme manque définitif constituera le sujet.

Nous allons envisager dans ce chapitre l'accès du sujet à l'ordre symbolique de façon partielle, pour y situer le rôle qu'y a l'oedipe. Ultérieurement nous envisagerons cette articulation au symbolique en référence à l'ordre du langage soit l'ordre du signifiant.

L'essentiel de ce dont il va être question ici se trouve dans un texte, non assimilé aux "Ecrits" de Lacan : "Les formations de l'inconscient, Séminaires de l'année 1956-1957", paru dans le "Bulletin de Psychologie" de la même année.

Il s'agit en quelque sorte de "régénérer" l'oedipe freudien en considérant ce dernier à la façon que Levi-Strauss le propose, à savoir comme un mythe, et d'essayer à travers cette production de repérer les éléments pertinents et structuraux.

Ainsi l'Oedipe qui tournait à une affaire de famille comme il y en a tant d'autres, trouve un nouvel essor.

Nous introduirons cette démarche par cette citation des Ecrits :

"C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à celle de la loi". (Ecrits, p. 278, Fonction et champ de la parole et du langage).

En se référant au nom-du-père Lacan spécifie bien qu'il

ne s'agit pas du père réel de tel homme, mais de ce que celui-ci symbolise depuis l'origine des temps. Il s'agit plutôt de ce père dont il est question dans la construction mythique de Freud "Totem et tabou", celui de la horde primitive.

Pour le dire d'une autre façon : il n'est pas question ici du signifié père, mais du signifiant père en tant que ce signifiant signifie, à travers le signifié père, un autre signifiant : la Loi. Telle est bien en effet la définition du symbole : ce qui renvoie à un signifié qui à son tour est pris comme signifiant d'un deuxième signifié.

Pour sacrifier à la mode nous entendrons dans ce nom-du-père cette musique des phonèmes qui nous le donne comme non-du-père, où se marque l'interdit, pour rebondir aussitôt en non-du-pair où vient se briser la capture imaginaire.

La présence du père dans le triangle oedipien est l'interdit de la mère,

"mais Freud nous révèle que c'est grâce au nom-du-père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère". (Ecrits, p. 852, Du "Trieb" de Freud).

C'est ce que signifie le procès symbolique de la castration. Le nom-du-père comme interdit ordonne :

"Toi et ta mère vous ne ferez pas un seul corps, tu ne réintégreras pas ta mère, ou encore connoté de la dimension sexuelle propre à l'oedipe, tu ne coucheras pas avec ta mère".

L'interdit c'est la prohibition de l'inceste chez l'enfant qui se redouble chez la mère par la même fonction du nom-du-père d'un :

"Mère tu ne réintégreras pas ton produit".

Pour bien saisir l'effet de castration symbolique induit par la Loi il faut situer l'enfant dans une vision fantasmatique, au moment de la période pré-oedipienne.

Au stade de l'imaginaire la mère est "tout pour l'enfant". Elle soutient l'image de l'identification de l'enfant en tant que le projet de cette identification est d'être le désir, ou plutôt l'objet du désir de la mère, soit de s'identifier au manque-à-être la mère, devenir, pour le dire dans une perspective psychologisante, le complément de son manque ; l'enfant n'a d'autre désir que le désir de la mère, il s'identifie à l'objet de ce désir que nous dirons pour un temps être le phallus :

"Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire". (Ecrits, p. 693, La signification du phallus).

Se faisant il s'aliène dans le désir de l'autre, s'y perd comme sujet et le désir n'est en lui que le désir de la mère. C'est une forme de l'identification primaire par effet de capture narcissique. L'intrusion dans ce rapport imaginaire, duel, fusionnel, du père introduit l'ordre de la Loi, soit la prohibition de l'inceste. Cette insertion se fait, nous l'avons dit, par la fonction du nom-du-père.

L'objet du désir de la mère, soit la relation à son manque, se révèle en effet à l'enfant se jouer ailleurs, être AUTRE que lui. C'est précisément le nom-du-père qui vient en lieu et place de ce manque chez la mère.

Pour que fonctionne la structuration de la subjectivité au moment de l'oedipe il faut que l'objet du désir de la mère soit autre que l'enfant, en tant que pour elle il peut représenter le phallus. C'est-à-dire qu'il dépend du propre accès de la mère à sa castration symbolique. Soit en quelque sorte la place de la loi, du nom-du-père chez la mère.

C'est cela qui conduit l'enfant à s'identifier au nom-du-père et par là à introjecter l'interdit, soit la loi comme constituant le manque.

"Le père n'est présent que par sa loi qui est parole et ce n'est que dans la mesure où sa parole est reconnue par la mère qu'elle prend valeur de loi. Si la position du père est mise en question l'enfant demeure assujetti

à sa mère". (Lacan, Formation de l'inconscient - Séminaires 1956-1957).

Le père, ainsi par la mère reconnu, l'enfant aura accès à la métaphore paternelle, soit l'avènement de la loi au champ de l'Autre, en tant que l'Autre est le lieu de l'inconscient, le lieu de l'ordre symbolique. La loi signifie au sujet qu'il n'est pas le phallus, signifiant du désir de la mère. C'est ici, dans notre approche volontairement réduite à l'avènement de la loi, la castration symbolique.

Du mythe oedipien Lacan extrait ou plutôt retient le "complexe de castration". Cette référence à la castration devient une référence princeps.

"Mais ce qui n'est pas un mythe (comme c'est le cas du complexe d'oedipe) et que Freud a formulé pourtant aussi tôt que l'oedipe, c'est le complexe de castration". (Ecrits, p. 820, La subversion du sujet).

Le phallus, sur lequel nous reviendrons, comme le nom-du-père, est un symbole nucléaire, un signifiant clé. Disons dès à présent, ce qui est devenu une banalité, qu'il n'est pas l'organe mâle. Le phallus, emprunté à l'antiquité grecque est un symbole.

"Le phallus... s'éclaire de sa fonction freudienne, il n'est pas le fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais etc...) pour autant que ce terme tend à apprécier la réalité intéressée dans une relation. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise. Et ce n'est pas sans raison que Freud en a pris la référence au simulacre qu'il était pour les Anciens. Car le phallus est un signifiant". (Ecrits, p. 690, La signification du phallus).

L'avènement du nom-du-père signifie à l'enfant qu'il n'est pas le phallus. (registre de l'être). C'est la castration symbolique. Il n'est pas l'objet du désir de la mère. Comme le dit Lacan, l'enfant "s'apercevant" qu'il n'est pas le phallus et que par l'interdit absolu de la loi symbolique il ne le sera jamais ne pourra prétendre qu'à l'avoir (registre de l'avoir), ce qu'il sera amené à faire plus tard, soit en le donnant (homme), soit en le recevant

(femme). C'est précisément cela à quoi n'accède pas le névrosé.

"Le signifiant sans ^{pair} pair : ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas". (Ecrits, p. 642, La direction de la cure).

Le nom-du-père pose le manque absolu, d'où le désir. Le désir répétons-le, se constitue dans le manque ; ce manque procède de la castration symbolique ; il est le manque-à-être le phallus, le manque-à-être fondamental. L'objet de satisfaction étant à jamais interdit, le sujet s'identifie au manque lui-même, c'est-à-dire est désir d'être désir, ou encore désir d'être manque. Cette dimension du désir est bien traduite par Moustafa Safouan :

"... ce que l'homme demande, ce qu'il ne peut faire que demander s'il est laissé à lui-même, c'est en fin de compte d'être privé de quelque chose de réel... l'amour courtois en témoigne... ; la mère est interdite... ou bien le sujet consent à ce renoncement et, à partir du manque qui s'enracine ainsi, le désir sera en mesure de rejoindre la demande... ou bien il s'y refuse et le sujet sera constamment exposé à l'angoisse que le "manque ne lui manque". La nostalgie du sein maternel n'a rien d'angoissant mais, c'est au contraire son imminence...". (Moustafa Safouan, Le structuralisme en psychanalyse, p. 48-49).

Lacan l'avait préalablement signifié en ces termes :

"la loi est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste... C'est donc plutôt l'assomption de la castration qui crée le manque dont s'institue le désir. Le désir est désir de désir, désir ^{de l'Autre ?} de l'Autre, soit soumis à la Loi... c'est le phallus par défaut qui fait le montant de la dette symbolique... le désir reproduit la relation à l'objet perdu". (Ecrits, p. 852 - 853, Du "Trieb" de Freud).

Remarquons que l'interdit n'est pas un évènement social qui viendrait contraindre un désir naturel. La loi ne s'oppose pas au désir, sinon le paradoxe devient insurmontable, mais le désir

est la Loi. Dans la perspective freudienne du principe de plaisir et du principe de réalité, le désir n'est pas le principe de plaisir, mais son au-delà, mieux encore il est le principe de réalité en tant que ce dernier est à reconnaître comme la Loi. (Confère, Moustafa Safouan, Le structuralisme en psychanalyse p. 22). C'est l'interdit qui fonde le désir, ou plutôt l'interdit d'où se pose le désir.

La castration symbolique est dans le sujet l'avènement, le surgissement d'un manque : le sujet est coupé, brisé, divisé de l'identiquement identique de son identification imaginaire. A ce moment nous l'avons vu, le manque était un manque relatif et la mère un "possible", le comblement du manque s'entendait comme la réalisation de l'un, du même.

C'est de la béance de la coupure symbolique que s'institue le désir. Lacan écrit cette phrase sur laquelle nous reviendrons référant au manque-à-être le désir :

"le désir est la métonymie du manque-à-être". (Ecrits, p. 623, La direction de la cure).

L'interdit engendre une coupure, la castration symbolique. Cette coupure réalise une séparation, mais soulignons bien, en même temps une liaison par le même effet de coupure. Pour en dire une analogie un peu simpliste et psychologue : à la façon où quelque chose viendrait à séparer deux aimants (au sens de corps qui attirent le fer) créant l'intervalle liant et séparant à la fois, intervalle qui origine une tension dans l'espace du manque. Cette tension serait le sujet qui pour exister ne pourrait être que désir de la coupure, soit du manque d'où il s'origine. Assumer la castration est pour le sujet s'identifier au manque en s'ordonnant au respect de la loi. Mais ce manque n'a pas l'inertie d'un néant, il a la dynamique d'un manque-à-être l'objet définitivement perdu ; cependant il n'est pas, contrairement à l'apparence, désir d'être comblé par l'objet car l'interdit persiste au centre même de la dynamique du désir qui procède de

cet interdit. Le processus de l'identification est d'être désir à jamais maintenu comme tel, c'est-à-dire désir de désir. A la façon où chez Saint Paul (Epître au Romain) c'est la loi qui pose le péché, de même c'est pour Lacan la loi d'où se pose le désir.

Que l'on se reporte aux Ecrits de la page 765 à la page 790, on y trouvera une étonnante comparaison entre Kant et Sade dans laquelle s'illustre que c'est l'interdit qui rend possible le désir. L'impératif catégorique de Kant (l'interdit) fonde en quelque sorte la transgression libidinale de Sade au XVIIIe siècle. (En voilà une audace !).

La castration symbolique condamne le désir à sa répétition infinie puisque l'interdit est marqué du sceau de l'imprescriptible.

Le désir renvoie à l'absence radicale du manque et par là renvoie à la mort qui s'articule originairement dans l'agression oedipienne du meurtre du père. Lacan conserve de l'épisode sanglant de la horde primitive le concept de père-mort :

"la nécessité de sa réflexion a amené Freud à lier l'apparition du signifiant du Père, en tant qu'auteur de la loi, à la mort, voire au meurtre du Père, montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à la loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie la loi est bien le Père mort". (Ecrits, p. 556, Du traitement possible de la psychose).

"Qu'est-ce qu'un Père : c'est le Père mort répond Freud". (Ecrits, p. 812, La subversion du sujet).

La mort, présente au tréfonds de l'absence du manque, s'anticipe dans le père-mort, véritable ordre symbolique de la loi. C'est autour du signifiant phallique et du père-mort repris par Lacan sous le concept du nom-du-père, que se noue la Dette constitutive du manque d'où procède le désir.

"Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère

qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels." (Ecrits, p. 434, La chose freudienne).

L'articulation du désir, du manque et de la mort, Lacan l'illustre à partir de l'analyse du banquet de Platon (Séminaires de 1960/1961 - puis de 1964).

La mort est présente dans le manque du désir et elle s'annonce dans ce discours de Diotime de Mantinée sur l'amour, qui par gradation élève l'âme de l'amour des beaux corps à celle de la Beauté absolue.

Aucun objet ne remplit le manque absolu du désir, tous y sont marqués du manque, du périssable, de la mort. A travers chacun d'eux le désir est désir d'autre chose, désir d'un désir supérieur. Par chaque expérience où apparaît la mort comme échec, le désir apprend qu'il n'est pas désir de quelque chose, de fini, de mortel, mais puisque rien ne l'assouvit, désir absolu, désir d'immortalité. Ce qu'il voit dans chaque objet, ce qu'il veut entendre dans chaque être aimé, c'est la reconnaissance de l'absolu de son désir. Le désir se rencontre, souligne Lacan, dans la référence à la topique de l'entre-deux-morts : la mort organique et l'apparition sur elle fondée à s'y anéantir et s'y inscrire dans les termes de l'éternité.

Il y a ici une convertibilité de la mort : mort aux objets mortels qui assouvissent le besoin mais révèlent l'au-delà du désir dont le manque absolu ne peut être reconnu qu'à la dimension du par delà le mortel : le désir, par l'infinité de son manque recèle en lui-même la mort, mais la mort comme marque et gage de la propre immortalité du désir, "métonymie de ce manque". Lacan décèle ici la trace de la pulsion de mort dans son articulation au désir.

Ainsi la beauté n'est rien si elle n'est pas le manque du désir, c'est-à-dire encore le Rien, la séparation originaire

de l'objet perdu. Elle ne comble pas ce manque, ce serait la mort même de l'âme, c'est-à-dire du désir. Le Beau, dans le texte platonicien, est identique au manque lui-même.

Alcibiade désigne, comme possédé par Socrate l'objet de convoitise unique, l'agalma. Mais l'agalma, ce qu'il y a de beau et de désirable, est la marque de l'objet aimé en ce qu'il a de partiel. Il n'est, souligne Lacan, ni "ornement, ni parure", il est au-delà de la parure, ce sur quoi "pivote" le désir sans jamais l'épuiser dans l'automatisme toujours recommencé de répétitions d'objets partiels en objets partiels. Le désir s'oppose au besoin (Diotime remarque que l'on se passerait de boire et de manger), quant à la beauté, objet du désir, elle est le manque lui-même qui ne fait que s'annoncer dans l'agalma des objets partiels.

La contemplation de la beauté désincarnée, dé-mortalisée, hors des objets qui renvoyaient en des répétitions inépuisables, c'est la contemplation du manque, c'est-à-dire du désir lui-même.

"L'organe approprié" dont parle curieusement à plusieurs reprises Diotime de Mantinée désignant l'organe du commerce avec la beauté pure, n'est-il pas le phallus lacanien, c'est-à-dire le signifiant symbolique du manque constitutif du désir ?

Sur un autre registre mythique, Lacan parle du lambeau de chair qu'Isis ne parvient pas à restituer au corps d'Osiris : le phallus, le manque, signe de la mort et du désir.

"Ce moment de coupure est hanté par la forme d'un lambeau sanglant : la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé." (Ecrits, p. 630, La direction de la cure).

La mort est ambivalente : en tant qu'identique au manque constitutif du désir dans la castration, elle est la médiation nécessaire par laquelle le désir aspire à se contempler lui-même ; mais en tant que mort de la mort, c'est-à-dire remplissement

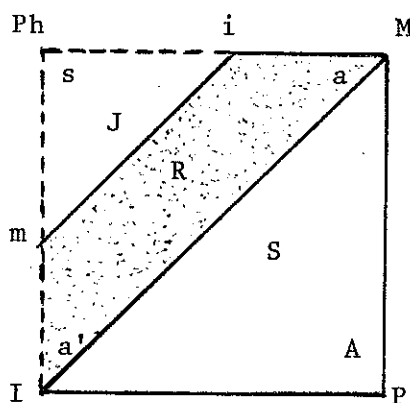
du manque-à-être, elle serait mort du désir, mort de l'âme. Le désir d'immortalité est donc désir de désir, désir de l'Autre. Le désir ne s'annonce que par delà la mort à l'horizon de l'altération radicale. La mort présente dans le manque du désir, peut être visée comme horizon garant de l'immortalité du désir dans cette mort même tel est le message de l'étrangère de Mantiné et telle est, pour Lacan, la leçon de l'apologie de Socrate :

"La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir". (Ecrits, p. 827, Subversion du sujet et dialectique du désir).

Pour résumer le propos de ce chapitre nous dirons qu'il faut entendre l'histoire de l'Oedipe comme étant celle d'une transcription ; primordialement l'enfant est en relation avec le désir de la mère, comme désir de désir. L'objet de ce désir apparaîtra comme étant le phallus. La satisfaction pour l'enfant de son désir est de venir en place de l'objet du désir de la mère. Etre le phallus de la mère tel est le projet de l'enfant. Au deuxième acte de l'Oedipe apparaît le père, vecté par le discours de la mère comme signifiant d'une loi : l'interdit de l'inceste. Cette loi induit la rupture de l'assujettissement de l'enfant à la mère, c'est la fonction du nom-du-père qui advient au lieu de l'Autre.

Au troisième acte, l'enfant réintègre le père en sa position de n'être, ni d'avoir le phallus, mais de n'être pas sans l'avoir. L'identification s'inscrit comme métaphore signifiante, et confère à l'Idéal du Moi sa dimension symbolisante. C'est dans ce procès que se structure la réalité psychique. Cette structure Lacan la figure en un schéma dit "Schéma R", (Ecrits, p. 553, Du traitement possible de la psychose). Le schéma R s'organise à partir du "Schéma L", (reproduit de façon simplifiée page 548 des Ecrits). Ce schéma illustre en particulier que la condition du sujet S dépend de ce qui se déroule dans l'Autre.

Le schéma R est fait de la réunion de deux triangles par l'intermédiaire du quadrangle reproduit en pointillé.



- J = triangle de l'Imaginaire (ternaire imaginaire)
- R = quadrangle du Réel
- S = triangle du symbolique (ternaire symbolique)
- Ph = phallus, objet imaginaire
- s = sujet (qui se présente sous l'espèce du phallus)
- P = position en A (l'Autre) du Nom-du-père
- m = moi
- I = Idéal du Moi (repérage du sujet dans le registre symbolique)
- M = signifiant de l'objet primordial (mère)
(extérieur premier du sujet)
- a = figure de l'autre imaginaire (objets)
segment iM : segment des figures de l'autre imaginaire
(système des désirs)
- a' = identification du moi sur le chemin de l'identification paternelle
à l'Idéal du Moi
segment mI : système des identifications

*

L'Autre dans l'un des sens lacaniens est d'abord à entendre comme l'ordre symbolique lui-même, et en ce qui concerne l'étude de ce chapitre comme l'ordre symbolique de la Loi. Cet Autre qui est la Loi tient son altérité d'abord en ce qu'il se pose comme "extérieur à l'homme", comme donnée qui le "précède".

L'homme est prédéterminé, préstructuré par l'ordre symbolique de la Loi. Le sujet est assujéti à un ordre "transindividuel". Cet ordre n'est pas constitué par le sujet, mais il est constituant du sujet. Il devient le sujet lui-même en tant que ce dernier n'advient que par et dans l'ordre symbolique. Le sujet n'est pas à "l'arché" de lui-même, n'est pas au commencement et au commandement de lui-même :

"Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient. Et Freud a constamment prouvé qu'il y tenait comme au principe même de son expérience." (Ecrits, p. 469, Situation de la psychanalyse en 1956).

"... Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbolique ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant." (Ecrits, p. 46, Le séminaire sur "la lettre volée").

"Une vérité se dégage de la pensée freudienne... à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant". (Ecrits, p. 12, Le séminaire sur "la lettre volée").

C'est en cet endroit en particulier que se fait sentir l'apport du structuralisme, notamment des travaux de Lévi-Strauss auxquels Lacan se réfère directement dans les Ecrits. (Au moins dans "Fonction et champ de la parole et du langage", pages 276 - 277 et dans "La science et la vérité", pages 861 - 862 ; sans compter les références aux publications dont la première est donnée dès le "Stade du miroir", page 95).

Dans l'introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss (Sociologie

et anthropologie - PUF 1950) Lévi-Strauss réfère la culture au symbolique en une phrase qui pourrait être lacanienne :

"Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion".

On sait que pour Lévi-Strauss tous ces systèmes obéissent à des lois comparables à celles du langage, (confère l'article "L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie 1945").

"Le système de parenté est un langage". (Anthropologie structurale, p. 58, Lévi-Strauss).

Nous ne parlerons que dans notre prochain chapitre de l'ordre symbolique comme ordre du langage, c'est-à-dire de l'ordre fondamentalement structurant des lois d'opération interne de l'ordre du signifiant.

Ce qui intéresse au premier chef Lacan c'est le système symbolique des règles matrimoniales en ce que son fondement est l'interdit de l'inceste, pivot entre la nature et la culture.

"La loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement. L'interdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénudé par la tendance moderne à réduire à la mère et à la soeur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au-delà". (Ecrits, p. 277, Fonction et champ de la parole et du langage).

Ainsi dans les premières pages de "Structures élémentaires de la parenté - PUF 1949" :

"Partout où la règle se manifeste nous savons avec certitude être à l'étage de la culture, symétriquement il est aisé de reconnaître dans l'universel le critère de la nature, la prohibition de l'inceste présente sans la moindre équivoque, et indissolublement réunis, les deux caractères où nous avons reconnu les attributs contradictoires de deux ordres exclusifs ; elle constitue une règle, qui seule entre toutes les règles sociales, possède en même temps un caractère d'universalité".

Ce texte est essentiel par l'éclairage qu'il donne de l'essence de l'ordre symbolique de la loi. Réfutée l'explication "naturelle", réfutée l'explication "culturelle", il reste que la loi de la prohibition de l'inceste relève, comme un fait de nature, de l'universalité. Cela tend à montrer que l'ordre symbolique n'a pas pour origine une histoire intersubjective. On conçoit mal comment une série de causes particulières pourrait rendre compte d'un phénomène universel.

"... elles (les causes particulières intersubjectives) prétendraient alors faire dériver une loi générale -la prohibition de l'inceste- de tel ou tel phénomène spécial, de caractère souvent anecdotique, propre sans doute à certaines sociétés, mais dont il n'est pas possible d'universaliser l'occurrence". (Structures élémentaires de la parenté, Lévi-Strauss, Editions Mouton 1967, p. 23).

L'homme est déterminé par l'ordre symbolique et il ne l'a jamais déterminé même intersubjectivement. Il n'a pas pour origine une histoire intersubjective. Il préexiste à toute entrée qu'y fait l'humain.

"L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme". (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

L'ordre symbolique tient son altérité de ce qu'il n'est pas une "invention", une création de l'activité humaine :

"... il faut savoir renoncer à l'exigence naïve qui voudrait en soumettre l'origine aux vicissitudes de l'organisation cérébrale qui la reflète à l'occasion". (Ecrits, p. 468, Situation de la psychanalyse en 1956).

Cette affirmation bien sûr s'oppose à la thèse freudienne telle qu'elle est développée dans "Totem et tabou". Dans l'hypothèse freudienne la prohibition de l'inceste, et l'ordre d'alliance et de parenté qui en découle, procède de l'histoire du meurtre primitif du père et du repentir des fils.

"Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes... un jour cependant les fils s'associèrent, triomphèrent du père, le tuèrent et le dévorèrent... sous l'influence de l'insuccès et

et du remords ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan des frères, de par la prescription du totémisme, destiné à empêcher le renouvellement d'un acte semblable et renoncèrent en bloc à la possession des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père. Ils en étaient maintenant réduits à des femmes étrangères..." (Freud, Ma vie et la psychanalyse, p. 105 - 106, Gallimard 1928).

Dans cette hypothèse l'homme aurait été historiquement le premier créateur du mythe qui depuis structure le psychisme. L'ordre symbolique n'apparaîtrait Autre, altérité que dans le présent, alors que dans le passé l'histoire de l'homme serait à "l'arché" de cet ordre. Il s'agit là d'une préoccupation diachronique qui ne peut être reçue par un structuraliste, à moins de la considérer elle-même comme un mythe.

A propos de cette hypothèse, Lévi-Strauss fait remarquer page 564 des "Structures élémentaires de la parenté" :

"gratuité de l'hypothèse de la horde des mâles et du meurtre primitif, cercle vicieux qui fait naître l'état social des démarches qui le supposent".

La dénonciation de ce cercle vicieux pose bien le primat de la synchronie, chère au structuraliste, sur la diachronie qui a besoin pour fixer une origine d'en rendre compte par une raison qui précède cette origine chronologique. D'où l'affirmation structuraliste de Lévi-Strauss :

"Il fallait voir que des phénomènes mettant en cause la structure la plus fondamentale de l'esprit humain n'ont pas pu apparaître une fois pour toutes ; ils se répètent tout entier au sein de chaque conscience ; et l'explication dont ils relèvent appartient à un ordre qui transcende à la fois les successions historiques et la corrélation du présent".

Lacan récuse l'hypothèse diachronique en ces termes :

"De cette hétéronomie du symbolique, nulle préhistoire ne nous permet d'effacer la coupure. Bien au contraire tout ce qu'elle nous livre ne fait que plus la creuser : outils dont la forme sérielle nous tourne plus vers le rituel de leur fabrication que vers les usages à quoi ils aient été adaptés,

-entassements qui ne montrent rien d'autre que le symbole anticipant de l'entrée du symbolique dans le monde,- sépultures qui, au-delà de toute motivation que nous puissions leur rêver, sont des édifices que ne connaît pas la nature." (Ecrits, p. 468, Situation de la psychanalyse en 1956).

C'est à partir de là qu'il faudra entendre Lacan lorsqu'il parlera du caractère transcendantal de l'Autre sur lequel nous reviendrons.

L'altérité de l'Autre, ordre symbolique, auquel s'assujettit le sujet s'atteste du caractère originaire, irréductible, et inaliénable de cet ordre symbolique.

" Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer "par l'os et par la chair", qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne". (Ecrits, p. 279, Fonction et champ de la parole et du langage).

Cette prégnance du symbolique, déjà entendu ici comme l'ordre du langage, Lacan la situe encore de façon plus radicale :

"Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre". (Ecrits, p. 495, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Dans l'acceptation lacanienne de l'Autre comme étant l'ordre symbolique, on saisit toute l'altérité de cet ordre en ce qu'il préexiste au sujet qui n'est tel qu'en venant s'y saisir.

"Un psychanalyste doit s'assurer dans cette évidence que l'homme est, dès avant sa naissance et au-delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire... c'est dans son être même qu'il est en effet pris comme un tout, mais à la façon d'un

pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises, pour autant qu'il finisse par les surprendre, cet ordre de priorités étant à entendre comme un ordre logique, c'est-à-dire toujours actuel". (Ecrits, p. 468, Situation de la psychanalyse en 1956).

"Car il convient de méditer que ce n'est pas seulement par une assumption symbolique que la parole constitue l'être du sujet, mais que par la loi de l'alliance où l'ordre humain se distingue de la nature, la parole détermine dès avant sa naissance, non seulement le statut du sujet, mais la venue au monde de son être biologique". (Ecrits, p. 334, Variantes de la cure type).

Nous emprunterons à Lévi-Strauss pour conclure :

"Comme le langage, le social EST une réalité autonome (la même d'ailleurs) ; les symboles sont plus réels que ce qu'ils symbolisent, le signifiant précède et détermine le signifié". (Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss).

La deuxième dimension de l'altérité dans le champ qui nous préoccupe actuellement, à savoir celui de l'ordre symbolique de la Loi, c'est l'INCONSCIENT en tant que l'inconscient sera le lieu de la Loi ; dans le discours lacanien l'inconscient apparaîtra comme la principale acceptation de l'Autre.

"Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs". (Ecrits, p. 575, Du traitement possible de la psychose).

Cette référence de l'altérité à l'inconscient exige ici que nous commençons à en cerner le concept. Nous savons que chez Freud l'inconscient est avant tout un système constitué de contenus refoulés. Ces contenus n'ont pas accès au système conscient par l'action du refoulement. (refoulement originaire et refoulement secondaire).

L'inconscient est avant tout un lieu (sens topique de l'inconscient) dont les contenus sont régis par les mécanismes

du processus primaire, en particulier la condensation et le déplacement.

Ce que l'inconscient n'est pas, c'est d'abord un réservoir d'instincts ou de pulsions, une sorte de poussée animale sous-jacente au champ de la conscience :

"Au temps propédeutique, on peut illustrer l'effet d'énonciation à demander à l'élève s'il imagine l'inconscient chez l'animal, à moins de quelque effet de langage, et du langage humain. S'il consent que ce soit bien la condition pour qu'il puisse seulement y penser, vous avez vérifié chez lui le clivage des notions d'inconscient et d'instinct." (Ecrits, p. 834, Position de l'inconscient).

L'inconscient ne se définit pas non plus dans un sens descriptif par rapport au champ de la conscience, Lacan y insiste à plusieurs reprises :

"Dans le champ freudien, malgré les mots, la conscience est trait aussi caduc à fonder l'inconscient sur sa négation (cet inconscient-là date de Saint Thomas) que l'affect est inapte à tenir le rôle du sujet protopathique, puisque c'est un service qui n'y a pas de titulaire." (Ecrits, p. 799, Subversion du sujet et dialectique du désir).

On retrouve la même insistance à démarquer l'inconscient freudien dans cette citation :

"L'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet. L'inconscient n'est pas une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience. Il peut y avoir des phénomènes qui relèvent de l'inconscient sous ces deux acceptations : elles n'en restent pas moins l'une à l'autre étrangères. Elles n'ont entre elles de rapport que d'homonymie... Nous voulons dire que l'inconscient d'avant Freud n'est pas purement et simplement. Ceci parce qu'il ne dénomme rien qui vaille plus comme objet, ni qui mérite qu'on lui donne plus d'existence, que ce qu'on définirait à le situer dans l'IN-NOIR. L'inconscient avant Freud n'est rien de plus consistant que cet in-noir." (Ecrits, p. 830, Position de l'inconscient).

L'inconscient, nous le verrons, est avant tout une structure qu'ordonnent des règles propres ; il n'est pas non plus un simple contenant de figurations, d'images.

"Il est capital de constater dans l'expérience de l'Autre inconscient où Freud nous guide, que la question ne trouve pas ses linéaments en de promorphes foisonnements de l'image". (Ecrits, p. 550, Du traitement possible de la psychose).

L'inconscient freudien dont Lacan marque l'altérité en le désignant comme l'Autre, se réfère à la terminologie freudienne elle-même :

"Freud a nommé le lieu de l'inconscient d'un autre terme : ein anderer Schauplatz, une autre scène ; il le reprend vingt fois dans ses oeuvres inaugurales." (Ecrits, p. 548, Du traitement possible de la psychose).

Cette autre scène est le lieu d'une structure, précisément la structure symbolique.

"L'Autre, distingué par un grand A, sous le nom de quoi nous désignons une place essentielle à la structure du symbolique. Cet Autre est exigé pour situer DANS LE VRAI la question de l'inconscient, c'est-à-dire pour lui donner le terme de structure". (Ecrits, p. 454, La psychanalyse et son enseignement).

Nous considérons ici l'inconscient en ce qu'il concerne la structure symbolique dans le sens de l'ordre symbolique de la Loi.

C'est dans le chapitre ultérieur que nous donnerons toute sa dimension à l'ordre symbolique comme ordre du langage.

Ainsi donc l'inconscient, l'Autre, est à entendre comme le lieu où est inscrit la Loi, loi introjectée, inconsciente, mais qui ordonne cependant le comportement humain.

"A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, IMPERATIVE EN SES FORMES, mais INCONSCIENTE EN SA STRUCTURE." (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

"C'est au coeur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient dont il nous dit avec insistance qu'il n'a rien à faire avec tout ce qui a été désigné sous ce nom jusqu'alors, il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la Traumdeutung le complexe d'Oedipe comme sa motivation centrale". (Ecrits, p. 432, La chose freudienne).

L'inconscient s'institue de la spaltung originelle du sujet dans son articulation à l'ordre du langage, la métaphore est le procès même du refoulement qui fonde l'inconscient, nous développerons cet aspect dans notre prochain chapitre. L'accès au symbolique est corrélatif du mécanisme du refoulement.

"Le symbolique est tenu pour solidaire du refoulement". (Ecrits, p. 713, Sur la théorie du symbolique d'Ernest Jones).

Le nom-du-père, comme signifiant de la loi, sera refoulé :

"C'est le signifiant qui est refoulé". (Ecrits, p. 714, Sur la théorie du symbolique d'Ernest Jones).

Le nom-du-père a opéré le refoulement du phallus par substitution métaphorique. Pour anticiper nous poserons la formule lacanienne de l'accès du sujet à la métaphore paternelle.

"Ceci (la formule de la métaphore sur laquelle nous reviendrons dans notre prochain chapitre) s'applique à la métaphore du nom-du-père, soit la métaphore qui substitue ce nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \longrightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\begin{array}{c} \text{A} \\ \text{Phallus} \end{array} \right) "$$

(Ecrits, p. 557, Du traitement possible de la psychose).

La substitution du nom-du-père comme signifiant, au signifiant désir de la mère, dont le "signifié au sujet" est l'inconnue induit le signifié \$ ici le phallus. "A" étant l'Autre, l'inconscient. Le phallus, objet véritable du désir, est refoulé dans l'inconscient.

Cette mécanique complexe de l'ordre du signifiant, dont nous serons amenés à reparler, a pour effet d'instituer dans le sujet un lieu, l'inconscient structuré, au moment de l'oedipe, selon la loi de la prohibition de l'inceste qui commande les règles d'alliance et de parenté.

Cette loi, nous l'avons vue, primordiale dans l'institution du désir, est inconsciente en sa structure. Cette division qui s'opère dans l'être ne va pas être sans conséquence quant à la subjectivité.

Le commandement et le commencement du sujet se trouvent ailleurs que dans le champ de la conscience, le cogito n'est plus qu'illusion, la subjectivité ne peut se réduire à l'éprouvé conscient.

"Le sujet va bien au-delà de ce que l'individu éprouve "subjectivement", aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre,...". (Ecrits, p. 265, Fonction et champ de la parole et du langage).

Ce n'est qu'une illusion, propre à la fonction de méconnaissance du moi, qui nous entretient dans l'idée de notre liberté de choix.

"Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons". (Ecrits, p. 277, Fonction et champ de la parole et du langage).

Quelque chose "habite mon être" qui est de l'ordre de l'altérité, qui s'impose et me commande, m'agit, organise ma motivation, origine mon désir ; ainsi le centre de gravité de mon être se déplace en un lieu qui m'échappe, la loi est hors le moi.

"L'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sans faire de tout ce qui s'y emploie une malhonnêteté foncière. (nous ajoutons, à la façon dont procède le moi). Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisque au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui

m'agite ? Sa présence ne peut être comprise qu'à un degré second de l'altérité, qui déjà le situe lui-même en position de médiation par rapport à mon propre dédoublement d'avec moi-même comme d'avec mon semblable. " (Ecrits, p. 524, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Dans cette perspective de l'inconscient, la découverte freudienne a le sens d'une révolution copernicienne en ce qu'elle déclare à l'homme qu'il n'est plus au centre de lui-même, c'est cette idée que reprend ici Lacan :

"Une révolution de la connaissance à la mesure du nom de Copernic : entendez, le lieu éternel de la découverte de Freud, si l'on peut dire que par elle le centre véritable de l'être humain n'est désormais plus au même endroit que lui assignait toute une tradition humaniste". (Ecrits, p. 401, La chose freudienne).

Non seulement le conscient procède dans ses structures de l'ordre symbolique dont il dénie son assujettissement en le rejetant dans ce qui demeurera efficace sans être conscient (l'inconscient), mais le conscient n'est conscient que dans, par et avec l'ordre symbolique de la loi, dans son essence et aussi dans son existence.

En effet, pour revenir à l'éthymologie du mot "conscient" et donner au préfixe "cum" ce qui implique le "Mit-sein" et non plus ce qui implique l'exigence de cohérence du discours, on s'aperçoit que le conscient est ce qui sait, décide, témoigne... AVEC l'autre.

De ces considérations procèdent ces définitions lacaniennes de l'inconscient :

"L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que TRANSINDIVIDUEL, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient. Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle". (Ecrits, p. 258, Fonction et champ de la parole et du langage).

"L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par

un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré". (Ecrits, p. 259, Fonction et champ de la parole et du langage).

* *

L'accès au symbolique sous l'espèce du Nom-du-père comme signifiant de la Loi prescrivant l'interdiction faite à l'enfant de s'identifier à l'objet du désir de la mère, nommément le phallus, opère la castration symbolique qui trace dans l'être la marque du manque et pose définitivement le désir. Ainsi advient le sujet.

Cet ordre symbolique se spécifie de son altérité radicale : il préexiste au sujet qu'il constitue. L'introjection de cet ordre définit le champ de l'Autre, soit celui de la réalité psychique telle que nous l'enseigne Freud, à savoir l'inconscient.

Le procès de l'aliénation spéculaire n'est pas épuisé qu'il se redouble d'une nouvelle aliénation : l'aliénation symbolique. Cette aliénation est aliénation structurante qui dégage le sujet de la fascination narcissique.

L'Altérité, sous le chef de l'Autre habite dès lors le sein de l'étant et y introduit cette négativité essentielle qui lui permet d'accéder au principe de la différence.

*
* *

III

L'ALTERITE COMME L'ORDRE DU SIGNIFIANT

"L'éternelle vérité du Verbe n'est pas comprise par les hommes, ni avant qu'ils l'aient entendue, ni lorsqu'ils l'entendent pour la première fois. Et bien que l'univers, dans son devenir, lui obéisse, les hommes ressemblent à des ignorants quand ils s'exercent à des paroles et à des actes pareils à ceux dont moi, distinctivement, je découpe et explique ici la nature contradictoire. Les autres eux, n'ont aucune conscience de leur conduite dans la veille, comme ils oublient tout ce qu'ils font dans leur sommeil."

HERACLITE

du dés-ordonné. Et plus encore cette rationalité de l'inconscient assujettit le sujet. Cette organisation de l'inconscient est celle des processus primaires de déplacement et de condensation.

Le centre de gravité de l'homme dans la découverte freudienne bascule en un lieu ailleurs que celui du champ de la conscience.

A la même époque, Ferdinand de Saussure réalise une autre révolution en reconsidérant la linguistique. Il annonce que :

"LA LANGUE EST UN SYSTEME QUI NE CONNAIT QUE SON ORDRE PROPRE".
(Cours de linguistique générale, p. 43).

La philosophie humaniste traditionnelle du sujet, à son apogée dans le cogito cartésien, se renverse. Au moment où Freud mettait en évidence une logique extérieure au cogito et assujettissant ce cogito, Saussure révèle la notion d'un logos n'obéissant qu'à ses propres lois d'opérations internes et assujettissant le sujet parlant et pensant. C'est l'ordre du signifiant.

L'un et l'autre ignoraient que l'ordre du signifiant puisse structurer la logique latente des rêves, soit la rationalité de l'inconscient. Aidé, il faut le rappeler, par l'oeuvre de Jakobson, Lacan développe que la logique de l'inconscient découverte par Freud est semblable à la structure du logos définie par Saussure : ils ont la même fonction d'assujettissement du cogito à l'insu même du cogito. La condensation est métaphore, le déplacement est métonymie.

La voie était d'ailleurs déjà tracée par les travaux ethnologiques de Lévi-Strauss qui réalisa le premier une synthèse des sciences humaines, en confrontant le sociologique et le linguistique. Nous en avons déjà établi l'approche dans notre précédent chapitre en considérant les lois d'alliance et de parenté.

"Le système de parenté est un langage". (Lévi-Strauss, Anthropologie structurale).

Ce débat, qui est celui du structuralisme, Lévi-Strauss le définit clairement dans "L'HOMME NU". Concernant l'étude des mythes il écrit :

"Si les mythes considérés en eux-mêmes apparaissent comme des récits absurdes, une logique secrète règle les rapports entre toutes ces absurdités...".

Nous dirons : à la façon du contenu latent des rêves, soit une logique analogue à celle du langage :

"Le mythe relève de l'ordre du langage, il en fait partie intégrante". (Lévi-Strauss, Anthropologie structurale).

Cette organisation sous-jacente il l'affirme ici :

"En changeant de niveau d'observation et en considérant, par deçà les faits empiriques, les relations qui les unissent, le structuralisme constate et vérifie que ces relations sont plus simples et mieux intelligibles que les choses entre lesquelles elles s'établissent et dont la nature dernière peut rester insondable sans que cette opacité provisoire ou définitive soit, comme auparavant, un obstacle à leur interprétation". (L'Homme nu, p. 614).

Cette voie structuraliste frayée par Lévi-Strauss, Lacan la fera sienne. Considérant la psychanalyse il écrit :

"La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurions y rester indifférent... A nous de nous appareiller pour y trouver nos incidences, comme fait déjà, d'être en une ligne parallèle, l'ethnographie en déchiffrant les mythes selon la synchronie des mythèmes. N'est-il pas sensible qu'un Lévi-Strauss en suggérant l'implication des structures du langage et de cette part des lois sociales qui règle l'alliance et la parenté conquiert déjà le terrain même où Freud assoit l'inconscient ?". (Ecrits, p. 284 - 285, Fonction et champ de la parole et du langage).

Dés lors, et tout au long de l'oeuvre de Lacan on découvrira cette invite à l'initiation linguistique, tout en dénonçant

ce qui s'éloigne de son objet :

"Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au coeur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec une remise en question de l'anthropologie." (Ecrits, p. 284, Fonction et champ de la parole et du langage).

"La science dont relève l'inconscient est certainement la linguistique. Il est fait comme un langage et se déploie dans les effets de langage... je dis qu'à l'être succède la lettre". (Interview de Lacan à R. T. B., le 14/12/1966).

"Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles... ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus plat niveau de la communication, pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique..." (Ecrits, p. 271, Fonction et champ de la parole et du langage).

L'ensemble des productions inconscientes va être entendu dans cette dimension qui vise à y mettre en évidence la structure de langage sous-jacente. Qu'il s'agisse des rêves, des lapsus, des mots d'esprit ou des symptômes.

"Ce qui s'y déroule (dans l'Autre) est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent." (Ecrits, p. 549, Du traitement possible de la psychose).

"Il est clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée". (Ecrits, p. 269, Fonction et champ de la parole et du langage).

"Qu'on reprenne donc l'oeuvre de Freud à la Traumdeutung pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous tenir à sa lettre, d'un rébus..." (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

"Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre oeuvre de Freud, il est clair que tout acte manqué est un discours réussi, ... "Le Mot d'esprit et l'Inconscient" reste l'oeuvre la plus incontestable parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré (comme structure de langage)". (Ecrits, p. 268 - 270, Fonction et champ de la parole et du langage).

Poser que l'inconscient est structuré comme un langage va être affirmer en son endroit la suprématie du signifiant. Anticipons pour dire que c'est la relation des signifiants entre eux qui recèle et articule le désir, comme ce qui manque précisément entre les signifiants.

De cette introduction retenons, que, de la confrontation de la découverte freudienne et de la linguistique structurale, Lacan pose l'inconscient comme structure analogue à celle du langage.

L'ordre des signifiants va être à entendre comme l'ordre symbolique. L'Autre va devenir le lieu de la chaîne signifiante qui impose sa primauté, son commandement au cogito.

"Seule la psychanalyse est en mesure d'imposer à la pensée cette primauté (celle du signifiant sur le signifié) en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet." (Ecrits, p. 467, Situation de la psychanalyse en 1956).

C'est précisément l'objet de ce qui va suivre, soit
L'ORDRE OU LA STRATEGIE DU SIGNIFIANT

*

*

Parce que l'activité onirique est le matériel privilégié de l'étude de l'inconscient :

"le rêve n'est pas l'inconscient, mais nous dit Freud, sa voie royale." (Ecrits, p. 622, La direction de la cure).

Nous reprendrons, pour illustrer ce qui va suivre, l'analyse célèbre du rêve dit de la Monographie botanique rapportée par Freud dans Traumdeutung :

"Contenu du rêve : j'ai écrit la monographie d'une plante (d'espèce indéterminée). Le livre est devant moi, je tourne précisément une page où est encarté un tableau en couleur. Chaque exemplaire contient un spécimen de la plante séchée, comme un herbier." (Interprétation des rêves, p. 245).

Il apparaît à l'analyse du rêve (confère l'interprétation p. 245 - 247 de la Traumdeutung) que le mot botanique est un "véritable carrefour d'associations" devant être articulées selon une chaîne de substitutions où viennent figurer le cyclamen, fleur favorite de Madame Freud, la malade de Freud nommée Flora, la florissante jeune femme d'un collègue, le professeur Gartner (gartner signifie en allemand "jardinier"). L'axe d'associations se trace par une série de substitutions par mécanisme de déplacement ou de condensation qui confère au récit une sorte de syntaxe.

On peut en effet tenir le récit pour le support d'une syntaxe selon quoi s'enchaînent ou s'excluent des unités significantes. De ce point de vue on peut considérer les formations de l'inconscient comme des jeux de mots, soit des opérations où la matérialité sonore, figurative, inscrite du signifiant, détermine par ces associations ce qui est signifié.

C'est dans ce rêve, selon une assonance que la patiente de Freud vient à être représentée par l'affect déplacé dont se charge le signifiant, si neutre en apparence, de monographie botanique.

Par cette assonance se réalise une articulation qui substitue un "mot" à un autre, base du procès de refoulement. Cette articulation en vérité recèle le désir qui se signifie dans le rêve. Car telle est la fonction du rêve, que dans cette citation issue de la Traumdeutung, Freud donne sous la forme interrogative.

"Chaque rêve est sans doute l'accomplissement d'un désir".

Mais si le rêve réalise un désir, ce n'est pas en le symbolisant, mais en l'ARTICULANT selon un enchaînement d'unités signifiantes.

A propos de la Traumdeutung, Lacan pose :

"le livre explique des mécanismes dits inconscients, condensation, glissement, etc..., en attestant leur structure commune : soit la relation du désir à cette marque du langage, qui spécifie l'inconscient freudien et décentre notre conception du sujet". (Ecrits, p. 621, La direction de la cure).

On sait l'intérêt que Freud portait aux jeux de mots auxquels il a consacré le livre : "LE MOT D'ESPRIT DANS SES RAPPORTS AVEC L'INCONSCIENT".

On note le privilège qu'il accorde, dans les formations de l'inconscient, aux signifiants verbaux. Par une comparaison significative, Freud évoque le caractère de rébus, voire le caractère hiéroglyphique du rêve. Ce que reprend Lacan dans cette citation :

"Qu'on reprenne donc l'oeuvre de Freud à la Traumdeutung pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois des éléments signifiants, que l'on retrouve aussi bien dans les hiéroglyphes de l'ancienne Egypte que dans les caractères dont la Chine conserve l'usage". (Ecrits, p. 267, Fonction et champ de la parole et du langage).

De ce qu'il vient d'être dit retenons pour l'instant

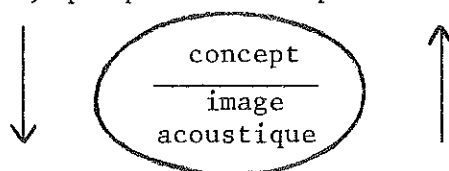
que l'unité signifiante qui apparaît dans le rêve n'est que la substitution d'une autre unité signifiante sous-jacente. Cette articulation d'une part est articulation du désir inconscient, à entendre comme ce qui est signifié par le jeu des unités signifiantes. Ce rapport des unités signifiantes qui donne la signification du rêve n'est pas immédiat, mais offre une résistance.

Il convient avant de progresser au-delà de préciser la conception lacanienne du SIGNIFIANT. Nous emprunterons essentiellement pour ce faire à l'article des Ecrits : L'INSTANCE DE LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT OU LA RAISON DEPUIS FREUD, texte publié en 1957 à la suite d'une conférence à la Sorbonne. C'est dans cette production que se cerne le mieux la conception structurale linguistique de Lacan.

"Si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure, et comme un clocher peut cacher même le soleil, je précise qu'il ne s'agit pas de la signature qu'on rencontre en psychanalyse, mais de Ferdinand, qu'on peut dire le fondateur de la linguistique moderne... Un psychanalyste doit aisément s'y introduire à la distinction fondamentale du signifiant et du signifié." (Ecrits, p. 414, La chose freudienne).

Le chapitre premier du Cours de Linguistique Générale, de Ferdinand de Saussure s'interroge sur la nature du signe linguistique pour y distinguer le SIGNIFIE ET LE SIGNIFIANT.

"Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens... le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces, qui peut être représenté par la figure :



...nous proposons de conserver le mot signe pour désigner le total et de remplacer CONCEPT et IMAGE ACOUSTIQUE respectivement par SIGNIFIE et SIGNIFIANT" (Cours de linguistique générale, p. 98 - 99).

Telles sont les définitions essentielles que propose Saussure. Le signe par l'acte d'union d'un signifiant à un signifié engendre la signification.

L'un des premiers principes retenus par de Saussure est le caractère ARBITRAIRE du signe, (page 100 du Cours de linguistique générale). Le caractère arbitraire du signe ne veut pas dire que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant, il veut dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié avec lequel il n'a aucune attache réelle dans la réalité.

Cette articulation du signifiant et du signifié n'est donc pas l'oeuvre d'une pensée mais l'ordre propre du signe comme donnée préexistante. (Pour mémoire : la question de l'arbitraire du signe est déjà débattue chez Platon, confère le Cratyle).

Une autre notion capitale se dégage, c'est celle de la VALEUR du signe linguistique. Le signe ne se résout pas à une relation d'un signifiant à un signifié, isolé d'un contexte, c'est par opposition aux autres signes que se fait le procès de signification. Les termes de la langue sont solidaires et organisés en un SYSTEME. Chacun des éléments, des unités significatives, tirant sa spécificité de ce qui l'oppose à tous les autres signes. C'est un jeu d'oppositions qui définit les éléments linguistiques. Le terme ne prend son identité que dans une opposition aux autres termes. L'ensemble réalisant une STRUCTURE, soit un système dans lequel chaque élément se définit par rapport aux autres éléments.

Cette valeur du signe se déroule dans deux axes, (Cours de linguistique générale, p. 115) : l'axe des simultanités, axe de la synchronie, axe paradigmatique, et l'axe des successivités, axe de la diachronie, axe syntagmatique.

C'est l'axe de la phrase où il est évident qu'un terme ne prend un sens que de son contexte. Il est à remarquer ici,

en ce qui concerne le signifiant qu'il n'a d'existence que par rapport à un autre signifiant. Dans sa fonction de signification il actualise un manque, manque-à-être des autres signifiants. Et réciproquement, il lui manque pour réaliser l'unité de signification les autres signifiants.

Le langage (entendu comme la langue) est un système, un tout, la découpe en éléments confère à ces derniers une dimension de manque-à-être en tant qu'ils n'ont d'existence et de fonction que dans et par l'opposition aux autres éléments.

Il n'est pas dans notre dessein d'aller au-delà sur les considérations de la linguistique structurale sinon pour bien dégager à partir des travaux de l'Ecole de Prague sous l'impulsion de R. Jakobson, "Essai de linguistique générale" les deux grands axes du langage déjà définis par Ferdinand de Saussure.

Schématiquement, dans les lois d'opérations internes du langage deux fonctions opèrent : la sélection (possibilité de substitution d'un terme à un autre selon la base des similitudes), la combinaison (référence à l'idée de lien, de contexte, de liaison, axe de la phrase).

La métaphore procède de la sélection, la métonymie procède de la combinaison.

A partir de ces données générales sur la linguistique contemporaine nous allons considérer l'exploitation qu'en fait Lacan, essentiellement comme nous l'avons déjà marqué, à partir du texte sur l'Instance de la Lettre, que nous introduirons par cette citation :

"Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous dirons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant : S/s qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étapes. Le signe écrit ainsi, mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas.... La thématique de cette science

est dès lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, COMME D'ORDRES DISTINCTS ET SEPARES INITIALEMENT PAR UNE BARRIERE RESISTANTE A LA SIGNIFICATION. C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié". (Ecrits, p. 497, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

(Algorithme, entendu ici au sens où il désigne un procédé de notation différentielle comme constitutif d'une logique).

Il est à remarquer que Lacan fait subir au signe saussurien un traitement qui le dénature quelque peu.

- Disparition du parallélisme des termes inscrits, qui déjà dénote la suprématie du Signifiant, (ce dernier par rapport à l'écriture de de Saussure passe au-dessus de la barre et s'écrit "S" tandis que le signifié, au-dessous s'écrit "s").

- Disparition de l'ellipse qui dans la figuration de de Saussure entoure l'écriture, symbole de l'unité structurale du signe.

- Substitution à la formule des deux faces de de Saussure, de la désignation de deux étapes de l'algorithme lacanien.

- Enfin accent porté sur la barre qui sépare "S" de "s", avec disparition des flèches, barre qui symbolise une résistance à la signification.

Ce qui devient essentiel, fondamental, dans la conception lacanienne, c'est certes l'autonomisation du signifiant, mais surtout cette barrière résistante à la signification que symbolise la barre qui introduit une véritable coupure entre le signifiant et le signifié, d'où la dénaturation du signe saussurien. Le langage n'est pas à penser à partir du signe mais du signifiant.

"Car cette distinction va bien au-delà du débat concernant l'arbitraire du signe... Ces considérations, si existantes qu'elles soient pour le philosophe, nous détournent du lieu d'où le langage nous interroge sur sa nature. Et l'on échouera à en soutenir la question, tant qu'on ne se sera

pas dépris de l'illusion que le signifiant répond à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : QUE LE SIGNIFIANT AIT A REpondre DE SON EXISTENCE AU TITRE DE QUELQUE SIGNIFICATION QUE CE SOIT." (Ecrits, p. 498, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Cette visée lacanienne indique que l'effet de l'algorithme doit être une réduction du signe allant jusqu'à la destruction de sa fonction représentative classique par rupture de la relation du signifiant au signifié, soit de la signification.

L'algorithme n'est pas le signe, s'il est signe ce n'est pas en tant qu'il signifie selon la représentation du signifié par le signifiant. L'algorithme est le signe ne fonctionnant pas. L'opération porte sur le signifiant. Le signifiant agit séparément de sa signification. Le réseau des signifiants et le réseau des signifiés sont deux ordres distincts.

"Un psychanalyste doit aisément s'y introduire à la distinction fondamentale du signifiant et du signifié, et commencer à s'exercer avec les deux réseaux qu'ils organisent de relations qui ne se recouvrent pas. Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel du langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'être différent des autres ; tel est le principe de répartition qui règle seul la fonction des éléments de la langue à ses différents niveaux, depuis le couple d'opposition phonématique jusqu'aux locutions composées dont c'est la tâche de la plus moderne recherche que de dégager les formes stables.

Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. Ici ce qui domine, c'est l'unité de signification, laquelle s'avère ne jamais se résoudre en une pure indication du réel, mais toujours renvoyer à une autre signification. C'est-à-dire que la signification ne se réalise qu'à partir d'une prise des choses qui est d'ensemble....

Le signifiant seul garantit la cohérence théorique de l'ensemble comme ensemble. Cette suffisance se confirme du développement dernier de la science, comme à la réflexion on la trouve implicite à l'expérience

linguistique primaire. Telles sont les bases qui distinguent le langage du signe. A partir d'elles la dialectique prend un nouveau tranchant." (Ecrits, p. 414 - 415, La chose freudienne).

Le signe saussurien reconsidéré, il convient d'envisager les signifiants dans leur articulation. Lacan utilise les deux axes saussuriens du syntagme et du système.

- Du point de vue des "englobements croissants" (point de vue du système chez Saussure), soit la décomposition en phonèmes dont Lacan souligne leur caractère de couplage différentiel.

- Du point de vue de leurs "empiètements réciproques" (point de vue du syntagme), la composition se fait "selon les lois d'un ordre fermé". Ordre défini comme une combinaison de plans (topologie).

"L'algorithme, en tant qu'il n'est lui-même que pure fonction du signifiant, ne peut révéler qu'une structure de signifiant à ce transfert. Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé. Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiètements réciproques et leurs englobements croissants, sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé. Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les phonèmes... Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux." (Ecrits, p. 501 - 502, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

L'articulation signifiante s'envisage selon les deux axes saussuriens du langage. Cependant s'excluent toutes productions de sens, de significations. En particulier dans la perspective linéaire du discours il n'y a pas accomplissement d'un sens mais perpétuelle anticipation du signifiant sur le sens qui demeure toujours suspendu.

"D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens INSISTE, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne CONSISTE dans la signification dont il est capable au moment même. La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc...". (Ecrits, p. 502, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

(Remarque : il est à noter ici une difficulté. En effet l'on peut concevoir que si la fonction du signifiant ne consiste pas dans telle ou telle signification, et que le signifié de ce fait glisse perpétuellement, il est difficile dès lors de rendre compte de l'effet de sens. Lacan indique alors la "Théorie des points de capiton", correspondant à une interruption ponctuelle du glissement du signifié, sorte de ponctuation signifiante.)

"S'y articule ce que nous avons appelé le point de capiton par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification... Ce point de capiton, trouvez-en la fonction diachronique dans la phrase, pour autant qu'elle ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme, chaque terme étant anticipé dans la construction des autres, et inversement scellant leur sens par son effet rétroactif.

Mais la structure synchronique est plus cachée, et c'est elle qui nous porte à l'origine. C'est la métaphore...". (Ecrits, p. 805, Subversion du sujet et dialectique du désir).

En fait le point de capiton est mythique comme l'indique Laplanche, confère le colloque de Bonneval sur l'inconscient :

"Entre les deux chaînes... celle des signifiants par rapport à tout ce qui circule de signifiés ambulants parce qu'ils sont toujours en train de glisser, l'épinglage dont je parle ou encore le point de capiton est mythique car jamais personne n'a pu épingler une signification à un signifiant ; mais par contre ce qu'on peut faire, c'est épingler un signifiant à un signifiant et voir ce que ça fait. Mais dans ce cas il se produit toujours quelque chose de nouveau... à savoir le surgissement d'une nouvelle signification". (L'inconscient, une étape psychanalytique, Actes du colloque, D. de Brower, p. 118).

Lacan fait le constat de l'insuffisance qu'il y a à entendre le discours selon le seul axe de la linéarité, et à nouveau il fait subir un traitement à cette horizontale pour l'entendre à la façon de la poésie en privilégiant l'axe vertical, axe paradigmatique, jeu des corrélations sémantiques ou lexicales.

"La linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, ... si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante... Il suffit d'écouter la poésie, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition." (Ecrits, p. 503, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

"Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire de ce point." (Ecrits, p. 503, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Remarquons que cet axe est celui privilégié de la métaphore. Cet axe, Lacan l'illustre merveilleusement en cette démonstration qui se donne comme signifiant : Arbre, soit celui-là même qu'utilise F. de Saussure pour illustrer le signe.

"Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le roble et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cervelet, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innombrable nuit cette lente mutation de l'être dans l'Hen Panta du langage :

Non ! dit l'Arbre, il dit : Non dans l'étincellement
De sa tête superbe

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leurs revers :

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe

Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

Comme il se voit dans le commun mode de l'étant où sont choisis l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire "Non !" et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la superbe à l'universellement de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel." (Ecrits, p. 504, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

"Le mot n'est pas signe mais noeud de signification". (Ecrits, p. 166, Propos sur la causalité psychique).

C'est de cette façon, selon ces procédés stylistiques, que peut s'effectuer une indication de sens, sens en définitive à jamais renvoyé, signification impossible, c'est à partir de cela que Lacan élabore le concept de SIGNIFIANCE.

L'algorithme doit fonctionner comme opération signifiante. C'est ce que Lacan nomme la SIGNIFIANCE.

"Cette structure de langage qui rend possible l'opération de la lecture, est au principe de la SIGNIFIANCE DU REVE, de la Traumdeutung." (Ecrits, p. 510, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

La signifiante est l'opération du signifiant lorsqu'il est passé à l'étage du signifié et qu'il vient ainsi à se "charger de signification". (Il ne s'agit pas de la signification classique c'est-à-dire de ce qui d'un signifiant renvoie à un signifié, il s'agit de par l'enchaînement des signifiants, du passage de l'un au rang de signifié par rapport à l'autre).

La signifiante opère ainsi au bord de la signification proprement dite. La production de sens a lieu sans que le signifié apparaisse, tout au plus est-il indiqué dans le rapport d'un

signifiant à un autre, ou l'on passe à la "limite du signifié", sans pour autant franchir cette limite. La barre symbolise cette résistance.

Dans ces articulations, les untiés signifiantes, par opérations internes produisent un effet de sens qui est la SIGNIFIANCE qui permet au langage de signifier tout autre chose que ce qui en apparence se dit.

"Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai de m'en servir pour signifier TOUT AUTRE CHOSE que ce qu'elle dit." (Ecrits, p. 505, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Cette opération signifiante s'effectue selon deux procédés rhétoriques : la METAPHORE et la METONYMIE.

Il convient d'abord d'en poser les définitions linguistiques avant d'en livrer l'acceptation lacanienne.

- La METAPHORE : (du grec métaphora : transport), est définie par Littré ainsi :

"Figure par laquelle on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue".

La définition donnée par la linguistique contemporaine désigne la métaphore par un rapport de substitution de signifiants, présentant entre eux des LIENS DE SIMILARITE, ayant pour effet la création d'un sens nouveau. L'étude des mécanismes de formation de la métaphore précise qu'il ne s'agit pas d'une substitution de sens "mais de la modification du contenu sémantique d'un terme".

En posant que la SYNECDOQUE est la figure qui consiste à prendre la partie pour le tout, on peut définir la métaphore "comme le produit de deux synecdoques". Dans l'exemple "brûler de désir", tous les éléments de signification que couvre "brûler" ne sont pas supprimés pour être remplacés par exemple par ceux couverts par "s'impatienter" (de désir). Certains éléments sont

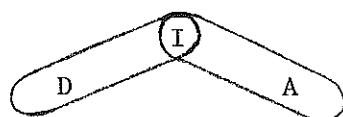
supprimés, d'autres demeurent, auxquels s'ajoutent ceux venant du terme sous-entendu, (les éléments signifiés de "s'impatienter"). La métaphore apparaît plus comme une INTERSECTION, que comme une substitution.

- La METONYMIE : (du grec métonymia : changement de nom), est définie :

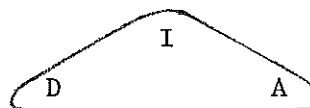
"Comme la figure de rhétorique par laquelle un mot est mis à la place d'un autre dont il fait entendre la signification. On exprime ainsi l'effet pour la cause, le contenu par le contenant, le tout par la partie"

La linguistique moderne définit la métonymie comme une substitution de signifiants ayant entre eux des RAPPORTS DE CONTIGUITE, de connexion contextuelle. Il s'agit plutôt en fait d'une synecdoque.

"Dans la démarche métonymique, le passage du terme de départ (D) au terme d'arrivée (A) s'effectue via un terme intermédiaire (I) qui englobe A et D. Alors que dans la métaphore le terme intermédiaire est englobé, non englobant, dans la métonymie il est englobant."



Métaphore



Métonymie

(Ces considérations sont extraites du livre "Rhétorique générale", Collection "Langue et langage" Larousse 1970).

La théorie lacanienne va reconsidérer ces deux figures de style afin de leur conférer un usage analytique. Lacan va modifier à la fois la rhétorique classique et l'analyse moderne de ces deux tropes.

"Je rappelle l'automatisme des lois par où s'articulent dans la chaîne signifiante :

a) la substitution d'un terme à un autre pour produire l'effet de métaphore ;

b) la combinaison d'un terme à un terme pour produire l'effet de métonymie". (Ecrits, p. 622, La direction de la cure).

- La METONYMIE va être définie à partir du paradigme classique des "trente voiles", (figure classée par Fontanier comme une synecdoque de la partie). Ce que Lacan vise, sous le terme de métonymie c'est la série que Jakobson illustre par ce trope. Série des termes de la combinaison langagière : discours en tant que concaténation d'entités successives, que contexte des rapports IN PRAESENTIA, que prépondérance de la contiguité ; la métonymie s'entend ici comme le trope SYNTAGMATIQUE ou encore la figure du syntagme.

C'est la connexion des signifiants, et non celle des référents qui produit la figure. La métonymie c'est le "MOT A MOT". Lacan propose de poser la formule de la METONYMIE comme suit :

$$f (S...S') S \cong S (-) s$$

Cette formule doit être lue ainsi : la fonction signifiante de connexion des signifiants entre eux équivaut au maintien de la barre qui retient le signifié hors de la prise du signifiant. Il y a en quelque sorte élision du signifié.

Si l'on considère le tour METONYMIQUE : "je bois un verre" qui se traduit par "je bois l'eau contenue dans le verre". Le contenant est substitué au contenu qui subit de ce fait une élision. La signification a lieu ici de façon, en apparence, immédiate à cause du rapport évident des deux signifiants : verre - eau. Il n'y a dans cet exemple aucune ambiguïté, bien que la traduction "mot à mot" soit un non-sens, (on ne peut en effet boire du verre).

Dans cette métonymie le rapport du signifiant au signifié soit l'effet de signification, est donné par une connexion de signifiants, (connexion ici : verre - eau). Dans la contraction qu'effectue le tour métonymique quelque chose est éludé, le sens en fait s'appauvrit. Il est évident que cela n'apparaît pas dans notre exemple frappé par l'évidence.

Reprenons la formule de Lacan et notre exemple. Nous traduirons : la métonymie pose un signifiant S', soit "eau" en rapport de contiguité avec S "verre" (contiguité symbolisée par le pointillé). S remplace S'. Cette opération renvoie à S/s pour exprimer S'/s. La signification est médiatisée par le rapport S à S' qui peut ne pas être aussi évident et par ce fait introduire une RESISTANCE A LA SIGNIFICATION.

C'est ainsi que fonctionnera la métonymie dans les mécanismes de l'inconscient. De plus le "mot à mot" au lieu d'être non-sens peut devenir contre-sens dans le sens précisément où il produit un effet de sens qui masque le véritable sens qui s'exprime dans la phrase. D'où le leurre que peut introduire le tour métonymique.

- La METAPHORE va être posée à partir du vers célèbre de Victor Hugo :

" Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse..."

Référent à Jakobson c'est de l'autre série dont il s'agit. Celle des termes qui marquent le langage en tant que SELECTION : c'est le discours comme concurrence d'entités simultanées, comme substitution sur fond de rapports IN ABSENTIA, comme prépondérance de la similarité. La métaphore est alors le trope paradigmatique ou la figure de l'alternation par laquelle le message prélève dans le code les paradigmes de son occurrence.

La métaphore s'entend dans un jeu de substitutions d'un signifiant à un autre. La METAPHORE c'est "UN MOT POUR UN AUTRE" (à entendre comme un mot à la place de l'autre et un mot en vue d'un autre).

" La métaphore est radicalement l'effet de la substitution d'un signifiant à un autre dans une chaîne, sans que rien de naturel ne le prédestine à cette fonction de phore, sinon qu'il s'agit de deux signifiants, comme tels réductibles à une opposition phonématique". (Ecrits, p. 890, La métaphore du sujet).[●]

Sous forme symbolique Lacan pose la formule de la METAPHORE comme suit :

$$f\left(\frac{S'}{S}\right)S \cong S (+) s$$

Soit : la fonction signifiante de substitution d'un signifiant à un autre signifiant équivaut au franchissement de la barre (signe +) dans la création de la signification. C'est un effet poétique de signification :

"Mais qu'est-ce que la métaphore sinon un effet de sens positif ?" (Ecrits, p. 622, La direction de la cure).

Le premier signifiant tombe au rang de signifié.

La métaphore du vers de Victor Hugo est la substitution du mot "gerbe" à la place du nom Boos qui tombe au rang de signifié.

"Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle où une autre chaîne signifiante peut y être entée". (Ecrits, p. 708, Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones).

Boos devient signifiant latent qui maintient l'intervalle produit dans la chaîne signifiante par le jeu de substitutions. A ce point une autre chaîne signifiante peut s'articuler. Ici celle de Boos → père → fécondité... La signification de Boos comme père dans "sa gerbe" met ici au jour la paternité de toute signification. Elle s'engendre du non-sens, soit hors du signifié, dans le jeu signifiant. (le non-sens ici en ce qu'une gerbe ne peut être ni avare, ni haineuse).

"On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens". (Ecrits, p. 508, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

"L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également

actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne. (Ecrits, p. 507, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Lacan dès lors va s'employer à repérer cette rhétorique dans l'oeuvre de Freud en assimilant le processus METONYMIQUE au DEPLACEMENT et le processus METAPHORIQUE à la CONDENSATION.

"Mais les deux versants de l'incidence du signifiant sur le signifié s'y retrouvent.

La VERDICHTUNG, condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la Dichtung indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La VERSCHIEBUNG ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure.

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes, qui jouent dans le travail du rêve, TRAUMARBEIT, un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? — Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite RÜCKSICHT AUF DARSTELLBARKEIT qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène." (Ecrits, p. 511, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Rappelons ce que dit Freud du déplacement et de la condensation :

"Le déplacement se manifeste par ce fait que tout ce qui, dans les pensées oniriques, se trouvait périphérique et était accessoire, se trouve dans le rêve manifeste, transposé au centre et s'impose vivement aux sens et vice versa... Il faut compter, parmi les déplacements... la substitution à un élément significatif, mais offensant, d'un autre élément indifférent, mais inoffensif." (Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, p. 190).

"Les déplacements... paraissent être des substitutions d'une certaine représentation à une autre qui lui est associée... Il est une autre sorte de déplacement... Il consiste en un échange d'expression verbale entre les pensées." (Science des rêves, p. 303).

"Le matériel des pensées oniriques subit, au cours de l'élaboration du rêve, une compression extrêmement forte, une condensation. Les points d'où part la condensation sont les facteurs communs que recèlent les pensées oniriques, soit par l'effet du hasard, soit en raison de leur propre fond. Puisque ces facteurs communs ne suffisent pas, en général, à produire une condensation suffisante, l'élaboration du rêve crée des analogies nouvelles, artificielles et fugitives et, à cet effet, se plaît même à employer des mots dont le son admette différentes interprétations. Ces nouvelles analogies, destinées à la condensation, entrent, comme éléments représentatifs des pensées oniriques, dans le contenu manifeste du rêve, de sorte qu'un élément du rêve représente pour les pensées oniriques un point d'intersection, un carrefour, et doit, en général, être considéré comme "surdéterminé" par rapport à ces pensées." (Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, p. 190).

Nous avons retranscrit ces lignes de Freud pour montrer que la justification de tels rapprochements, métaphore = condensation et métonymie = déplacement, n'est pas évidente et nécessiterait une longue démonstration. Nous poserons ces assimilations comme acquises. (pour en saisir la difficulté confère le livre de Rifflet-Lemaire, "Lacan", p. 328 à 336).

Ainsi Lacan effectue la traduction du lexique freudien et reconsidérant ainsi l'oeuvre de Freud il repère les formations de l'inconscient comme élaborées par les mécanismes qui sont ceux de la métonymie et de la métaphore.

"Il y a une structure homogène dans les symptômes, les rêves, les actes manqués et les mots d'esprits. Il s'y fait jour les mêmes lois structurales de condensation et de déplacement qui sont les lois de l'inconscient. Ces lois sont les mêmes que celles qui créent le sens dans le langage". (Les formations de l'inconscient, Séminaires années 1956/1957, parus dans le "Bulletin de psychologie 1956/1957).

Cette place, accordée aux lois d'opérations internes du langage comme formatrices des traductions inconscientes, va avoir des incidences dans la considération des symptômes névrotiques que Lacan repère par rapport au procès métaphorique. Déjà dans son article "Intervention sur le transfert" Lacan affirme dans son style particulier :

"Si Freud a pris la responsabilité — contre Hésiode pour qui les maladies envoyées par Zeus s'avancent sur les hommes en silence — de nous montrer qu'il y a des MALADIES QUI PARLENT et de nous faire entendre la vérité de ce qu'elles disent...". (Ecrits, p. 217).

Ce discours tenu par le symptôme est à entendre comme une métaphore.

"Le symptôme psychanalyzable... est soutenu par une structure identique à la structure du langage". (Ecrits, p. 444, La psychanalyse et son enseignement).

"Il est clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée". (Ecrits, p. 269, Fonction et champ de la parole et du langage).

Cette structure langagière du symptôme est celle de la métaphore comme l'indique Lacan dans "L'instance de la lettre" :

" Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, — métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, — la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre." (Ecrits, p. 518).

Ainsi le sujet est soumis à la machination de l'autre-scène qui commande par une figure de style l'inscription du symptôme. L'exemple est fourni par A. VERGOTE, "La psychanalyse de l'homme" - Collection "Psychologie et sciences humaines" Dessart 1964.

"La malade souffrait de douleurs au bas du dos. Au cours des associations libres, elle s'arrête au mot kreuz (croix) et dit que la croix signifie la douleur. En effet kreuz en allemand signifie également sacrum. Freud lui fait remarquer que le mot kreuz sert également à désigner la souffrance morale. Cette interprétation fait disparaître le symptôme".

On retrouve dans ce symptôme un mécanisme métaphorique qui opère deux fois : la souffrance morale (S) est une croix (S') redoublée du "jeu de mots", croix (S') sacrum (S"), qui induit souffrir = porter sa croix = supporter sa douleur sur la croix, soit au niveau du sacrum. Cette douleur "sacrée" substitue un signifiant à un autre. Le symptôme est à prendre, ou à entendre comme un signifiant. Le symptôme est bien un jeu de maux. Il ne renvoie pas à un signifié mais à un autre signifiant. Cette articulation se fait selon les lois de la métaphore, soit selon un rapport de similarité. En ce sens, le symptôme est une figure de style, il est un piètre effet poétique figuré par la chair.

Si la métaphore a quelque chose à voir avec le symptôme, la métonymie, en ce qu'elle est essentiellement la partie pour le tout, aura quelques rapports avec le désir et le manque. C'est de cette façon tout au moins que Lacan la pose dans "L'instance de la lettre" :

"Et les énigmes que propose le désir à toute "philosophie naturelle", sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, — éternellement tendus vers le désir d'autre chose —, de la métonymie." (Ecrits, p. 518, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Soit un signifiant n'est que le substitut du signifié. Ce manque du signifiant se redouble dans le manque-à-être d'un signifiant pour un autre signifiant qui se véhicule le long de la chaîne de signifiant en signifiant.

Ce qui articule les signifiants entre eux c'est le désir. La façon de cette articulation est une métonymie, la fonction de

cette articulation est une vaine tentative de combler le manque du sujet qui s'aliène dans les signifiants. En ce sens, on peut poser que le désir est la métonymie du manque. A dire comme le désir est l'inscription du manque dans la chaîne du discours sous une forme métonymique, c'est-à-dire sous la forme qui articule la chaîne linéaire des signifiants. On peut entendre ainsi la formule lacanienne :

"Le désir est la métonymie du manque-à-être". (Ecrits, p. 623, La direction de la cure).

Il sera nécessaire de reprendre cette perspective à partir de la symbolisation primordiale, que nous allons envisager, puis du concept de demande. La métonymie est par excellence la figure qui connote le manque, ce qui est sensible lorsqu'elle désigne le tout par la partie.

Pour résumer ce qui vient d'être exposé nous dirons que l'inconscient est un lieu (une autre scène) organisé selon des lois analogues à celles du langage.

Les formations de l'inconscient, les rêves ou les symptômes par exemple, sont à lire comme des rébus. Les unités signifiantes s'articulent en une CHAÎNE SIGNIFIANTE. Cette organisation s'établit selon les mécanismes de la métonymie et de la métaphore.

"Il s'agit de retrouver dans les lois qui régissent cette autre scène (eine andere Schauplatz) que Freud à propos des rêves désigne comme étant celle de l'inconscient, les effets qui se découvrent au niveau de la chaîne d'éléments matériellement instables qui constitue le langage : effets déterminés par le double jeu de la combinaison et de la substitution dans le signifiant, selon les deux versants générateurs du signifié que constituent la métonymie et la métaphore ; effets déterminants pour l'institution du sujet." (Ecrits, p. 689, La signification du phallus).

"Les mécanismes décrits par Freud comme ceux du processus primaire, où l'inconscient trouve son régime, recouvrent exactement les fonctions que cette école tient pour déterminer les versants les plus radicaux des effets du langage, nommément la métaphore et la métonymie, autrement dit

les effets de substitution et de combinaison du signifiant dans les dimensions respectivement synchronique et diachronique où ils apparaissent dans le discours". (Ecrits, p. 799 - 800, Subversion du sujet et dialectique du désir).

Lacan affirme la PRIMAUTE DU SIGNIFIANT. La barre de l'algorithme est une "barrière résistant à la signification" marquant non pas un passage mais le fonctionnement propre (le jeu formel) du signifiant. Le signifié n'est qu'évoqué, n'est qu'indiqué dans le jeu des signifiants : c'est la signifiante.

Deux incidences peuvent dès lors être retenues : le symptôme est à repérer comme une métaphore, le désir comme une métonymie.

"C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une métonymie. Car le symptôme EST une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir EST une métonymie, même si l'homme s'en gausse." (Ecrits, p. 528, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

L'Autre est le lieu de la chaîne signifiante organisée selon les lois métaphoriques et métonymiques. Cette structure préexiste, au même titre que l'ordre symbolique de la loi, à l'entrée qu'y fait chaque sujet :

"Le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental". (Ecrits, p. 495, L'instance de la lettre dans l'inconscient).

Le sujet comme locuteur emprunte à la structure du langage le support matériel de son discours ; il se réalise ainsi une double littéralisation du sujet. Cette altérité de l'Autre resterait incomprise si on ne s'en tenait qu'aux stricts processus métaphoriques et métonymiques. On comprend mal en effet pourquoi le psychisme se laisse entraîner par cette fascination de la chaîne signifiante. Ce que l'on pose ici c'est le problème de

l'articulation primordiale de l'être au symbolique. Freud situe la naissance du procès symbolique à partir du jeu enfantin du Fort-Da qu'il rapporte et commente dans son ouvrage "Au-delà du principe du plaisir" (publié en 1920. Traduction in "Essais de psychanalyse" - Payot).

C'est à partir de cette observation que se saisit toute la pregnance du symbolique, pregnance structurante où s'affirme définitivement la primauté du signifiant.

"Ce jeu par où l'enfant s'exerce à faire disparaître de sa vue, pour l'y ramener, puis l'oblitérer à nouveau, un objet, au reste indifférent de sa nature, cependant qu'il module cette alternance de syllabes distinctives, — ce jeu, dirons-nous, manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique". (Ecrits, p. 46, Le séminaire sur la lettre volée).

"... aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique". (Ecrits, p. 285, Fonction et champ de la parole et du langage).

Ce jeu d'enfant Freud le rapporte ainsi dans "Au-delà du principe du plaisir" :

"Un jour je fis une observation qui confirma ma manière de voir. L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de traîner cette bobine derrière lui, c'est-à-dire de jouer avec elle à la voiture ; mais tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux "Da !" ("Voilà"). Tel était le jeu complet, comportant une disparition et une réapparition, mais dont on ne voyait généralement que le premier acte, lequel était répété inlassablement, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurait à l'enfant le plus de plaisir". (Essais de psychanalyse, p. 16).

Freud lui donne la signification d'un renoncement ; le jeu permettant à l'enfant de supporter le vécu pénible des disparitions de la mère et par le déplacement effectué sur la bobine

il assume l'évènement dans un rôle actif lui permettant la domination de ce vécu. Lacan va donner à cette manifestation toute sa dimension par une interprétation originale.

"Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produits à notre regard pour que nous y reconnaissons que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage. Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la provocation anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchronique à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son FORT ! et dans son DA ! les vocables qu'il en reçoit." (Ecrits, p. 318 - 319, Fonction et champ de la parole et du langage).

Dans l'alternance des Fort et Da (ou de façon plus élémentaire o, a) le désir n'est plus le désir de la mère, ni même le désir de la bobine de fil, il ne s'articule plus que dans l'ordre du signifiant "o"- "a" ; le désir n'étant plus que désir de cette répétition pour elle-même. Il faut revenir au désir référé au manque pour cerner ce qui se passe dans cet acte de symbolisation primordiale.

Au premier temps, la mère a pour fonction de représenter l'objet que l'enfant vit comme son complément (ou vice-versa, ce qui est équivalent). C'est le moment nous l'avons dit de l'imaginaire. Cette dialectique du désir et du manque nous l'avons reprise au moment de l'expérience primaire de satisfaction.

Dans le jeu de la bobine, l'enfant se donne un premier représentant de l'objet, la bobine, réalisant un déplacement "archaïque", on sait que cette représentation réactualise le manque en ce que la représentation n'est qu'un substitut métonymique

de l'objet (dans le sens où le "tout" est désigné "partiellement"). La soustraction, objet du désir moins objet bobine, laisse un reste comme ce qui manque d'être dans la bobine pour être l'objet recherché. Le jeu consiste à rejouer l'absence et la présence de la mère sur le mode absence et présence de la bobine. Le deuxième tour du jeu est plus crucial, un nouveau déplacement s'effectue sur un tout autre objet, à savoir un "phonème" ou "signifiant élémentaire". Le signifiant "Fort" traduit l'absence de l'objet, le signifiant "Da" traduit la présence de l'objet. L'un et l'autre, par ce travail de symbolisation, évidemment ne sont pas l'objet mais des représentants originaux en ce que la situation de présence et d'absence s'y redouble.

"Le signe (à entendre comme le signifiant), en tant d'abord qu'il connote la présence OU l'absence, en apportant essentiellement l'ET qui les lie, puisqu'à connoter la présence ou l'absence, il institue la présence sur fonds d'absence, comme il constitue l'absence dans la présence." (Ecrits, p. 594, La direction de la cure).

La présence de "o" n'a de sens que par rapport à "a", "o" signifie l'absence de "a" ; la présence de "a" signifie l'absence de "o".

"o" et "a", comme couple d'opposition, se font mutuellement signe, se signifiant mutuellement, s'appellent l'un l'autre. L'un étant, pourrait-on dire, le manque-à-être de l'autre à la façon dont l'objet et le sujet s'appellent mutuellement dans leur manque-à-être respectif. Or, ce signifiant appartient à un ordre fermé, celui du langage et à s'être articulé par la parole, dans cet ordre, le sujet se condamne par cette littéralisation à ses lois.

Repérons à ce propos que le signifiant est pour ainsi dire le meurtre (par "absentification") du signifié dont il prend la place en le refoulant. Dès lors seule l'opposition phonématique "o"- "a" obsède le sujet et obnubile le désir : tout n'est dès lors plus qu'assujettissement à l'ordre du signifiant, exclusion faite

le sujet au point extrême de lui faire répéter ses sensations douloureuses, marquées du manque angoissant constitutif du désir définitif.

"Car son action (à entendre ici comme celle de l'instance de mort) détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la provocation anticipante de son absence et de sa présence. Elle NEGATIVE ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet." (Ecrits, p. 319, Fonction et champ de la parole et du langage).

C'est pourquoi Lacan ne repère pas seulement dans le jeu du Fort-Da l'assomption symbolique de l'absence de la mère. Le Désir dit-il, dans la citation déjà énoncée, S'ELEVE A LA PUISSANCE SECONDE, il devient désir de désir, car l'absence dont il est question n'est pas le reflet de l'absence de tel ou tel objet, mais l'absence posée par la fonction métonymique et métaphorique de l'ordre du signifiant qui refoule le signifié originaire. Il ne s'agit pas d'une absence subie dans l'ordre du réel, mais d'une absence posée dans l'ORDRE SYMBOLIQUE.

Produire de l'absence, c'est articuler le désir de désir par l'avènement du manque de l'objet définitivement perdu et donc du désir éternellement inassouvi. Ce manque constitutif se localise dans la COUPURE phonématique "o", "a" dont l'opposition articule symboliquement le désir. "o" se signifie par rapport à "a" dans cette chaîne signifiante élémentaire, mais ce qui est perdu, ce qui manque et dont l'absence est due à la fonction symbolique, est l'authentique renvoi au signifié impossible et indicible remplissement du manque-à-être.

Disons dès à présent que l'altérité de l'Autre, ce qu'il y a d'autre dans la chaîne signifiante, c'est précisément la coupure intersignifiante qui redouble la coupure entre la chaîne signifiante "qui ne connaît que son ordre propre" (et asservit le sujet) et le signifié refoulé dans l'inconscient, définitivement perdu. Le sujet dès lors est condamné à la répétition des signifiants qu'ordonne un ordre propre.

"La conception de la chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : Fort ! Da !, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie." (Ecrits, p 575, Du traitement possible de la psychose).

"A vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et surimpose dans la diachronie comme dans la synchronie la détermination du signifiant à celle du signifié." (Ecrits, p. 47, Le séminaire sur la lettre volée).

"Point d'insémination d'un ordre symbolique qui préexiste au sujet infantile et selon lequel il va lui falloir se structurer". (Ecrits, p. 594, La direction de la cure).

Cette problématique du Fort-Da sera à reconsidérer en cette perspective lorsque nous poserons la question du sujet :

"Cette bobine, ce n'est pas la mère réduite à une petite boule par je ne sais quel jeu, digne des Jivaros — c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu". (Lacan, le Séminaire, livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse , p. 60)

L'ordre du signifiant est premier, les signifiants se signifient dans leurs relations aux autres signifiants de la chaîne selon les lois d'articulation métonymiques et métaphoriques. Le signifié n'est opérant qu'en tant qu'il manque, manque que redouble le signifiant dans sa liaison à un autre signifiant.

Ce commandement de l'ordre symbolique nous l'avons déjà souligné, Lacan y insiste tout au long des Ecrits. Ce n'est pas par hasard que Lacan ouvre les Ecrits, par le "SEMINAIRE DE LA LETTRE VOLEE", commentaire psychanalytique et linguistique du conte fantastique d'Edgard Poe, embelli par la traduction de Beaudelaire.

"Nous lui ménageons (au lecteur) un palier dans notre style, en donnant à la LETTRE VOLEE le privilège d'ouvrir leur suite en dépit de la diachronie de celle-ci. (le texte publié est de 1956). Ce "vol de la lettre", on le dira la parodie de notre discours." (Ecrits, p. 9, Ouverture de ce recueil).

Ce texte nous paraît exemplaire pour illustrer la primauté de l'ordre du signifiant. Reprenons en la complétant la citation déjà extraite de ce séminaire.

"Le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets, elle soit ou ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera et ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille." (Ecrits, p. 24, Le séminaire sur "la lettre volée").

La lettre volée est un signifiant (du papier écrit) symbolisant ce qui est autre que lui, absent de sa propre matérialité signifiante : le sens de la lettre. Le signifié est ce qu'il y a de compromettant pour l'honneur et la sécurité de la reine. (Il faut noter que la chaîne du signifié est elle-même transie de l'ordre symbolique de la loi (alliance, interdit)).

Le destin et les actes de la reine, du roi, du chef de la police et du ministre sont non seulement rejetés par cet ordre symbolique, mais leur destin et leurs actes vont aussi se régler sur l'intégration du signifiant "lettre volée" dans ses divers contextes signifiants.

Cette "lettre" qui met en jeu le sort de chacun, placée sur la table du ministre n'attire l'attention de personne. Insérée dans le champ signifiant des objets quotidiens, la lettre ne signifie plus la lettre volée, cachée, convoitée, mais la lettre sans importance parmi d'autres. Le signifiant ne signifie plus le signifié, mais ne connaît que l'ordre propre de son contexte. Parce que le signifiant symbolise une absence, parce qu'il ne recèle pas en lui ce qu'il symbolise, il peut signifier tout autre chose. C'est cette possibilité de l'Autre qui asservit

les sujets dans leur intersubjectivité. Un objet est ou n'est pas quelque part ; mais un signifiant est ou n'est pas là où il est car selon qu'il aille dans un champ signifiant ou dans un autre, il recevra de ce champ des sens différents. (La lettre volée n'est pas où elle est quand elle est étalée sur le bureau du ministre). Si quelqu'un est sensé par les autres l'avoir et ne l'a pas, le signifiant lettre volée peut être où il n'est pas.

Le conte de la lettre volée est en quelque sorte la parabole de l'Autre lacanien. Dans le discours du névrosé le signifiant essentiel se répète au grand jour, mais personne, surtout pas le sujet n'y fait attention tant il apparaît signifier autre chose dans son champ sémantique, tel le cyclamen de la Traumdeutung. Pourtant ce signifiant noue la destinée du sujet.

"Telle est la réponse du signifiant au-delà de toutes les significations : "Tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi ceux-ci croissent-ils en forces et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de ton enfance déchirée"" (Ecrits, p. 40, Le séminaire sur la lettre volée).

L'Autre est le lieu de la chaîne des signifiants, entendu comme l'inconscient, "l'inconscient est une chaîne de signifiants". Cet Autre n'est pas constitué par le sujet mais constituant ; l'accès de l'homme au symbolique est ce par quoi s'origine le désir. Dans cette perspective il y a pour Lacan un lieu transcendantal, mais il est "autre" que l'ego cogito cartésien ou le sujet kantien : il est en effet, confère la parabole de "la lettre volée", asservissement du sujet :

"Le sujet a à surgir de la donnée des signifiants qui le recouvrent dans un Autre qui est leur lieu transcendantal : par quoi il se constitue dans une existence où est possible le vecteur manifestement constituant du champ freudien de l'expérience : à savoir ce qui s'appelle le désir." (Ecrits, p. 655 - 656, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache).

Il est difficile de repérer de telles affirmations hors du contexte de la philosophie, c'est pourquoi nous nous référerons

à ce champ pour développer cette transcendance de l'Autre. L'ego transcendantal kantien avait pour fonctions de structurer la diversité des phénomènes dans la plus pure tradition philosophique de la quête d'une unité. L'identité du sujet kantien était la projection à priori unifiante du monde. L'Autre transcendantal lacanien, lieu de la chaîne signifiante très structurée dans et par les processus linguistiques, a en quelque sorte la même fonction de "mise en ordre".

"C'est le monde des mots qui crée le monde des choses". (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

Mais l'origine de cette structuration n'est plus la raison pure de l'analytique transcendantale, mais une instance qui précède et structure le sujet lui-même : l'ordre du signifiant. L'Autre transcendantal lacanien semble bien avoir la même fonction que l'ego transcendantal kantien. Le contexte de la citation précédente est éclairant à ce sujet :

"Ce n'est pas encore assez de dire que le concept est la chose même, (point évidemment récusé par le noumène kantien), ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'hic et nunc du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence". (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

Avant l'avènement du logos, tout est chaos et en devenir, c'est le logos qui va y mettre bon ordre en découpant le monde des choses qui ne sont choses que par le pouvoir symbolique de la dénomination. Dénommer c'est fixer, délimiter et ne donner forme que par les relations de chaque signifiant à l'ensemble des autres signifiants : ainsi le chaos est toujours "quelque" chose. Cette conception de l'Autre semble tout-à-fait originale loin d'engendrer l'altération de ce qu'il aborde, l'Autre "site préalable du pur sujet du signifiant". (Ecrits, p. 807) est instauration d'ordre.

En fait cette apparence n'est que superficielle. Lacan qui a sans doute lu Heidegger, il y fait référence lorsqu'il

parle de la chose, connaît la distinction dans la conscience du prédicatif, de l'antéprédicatif, qui correspondent chez Heidegger dans l'étant à celle de l'ontique et de l'ontologique ou encore celle du monde-terre.

Dans sa conférence sur le tableau de Van Gogh représentant une vieille paire de chaussures, Heidegger montre que l'apparaître pur de la "terre" advient dans le silence de toutes significations, dans la visée de l'objet pour lui-même qui est l'intentionnalité même de l'acte de peindre. Au contraire, la paire de chaussures en tant qu'elle est nommée s'intègre en tant que chose au monde humain, au monde du projet des significations et utilités humaines : l'être dans son apparaître pur est donc voilé par la conscience prédicative. Lacan, bien que ne reprenant pas exactement les concepts heideggeriens, en reprend le schéma et peut ainsi assumer ce que Heidegger dit dans son Essai sur la Chose :

"Ce sont les hommes, comme mortels qui tout d'abord obtiennent le monde en y habitant. Ce qui petitement naît du monde et par lui cela seul devient un jour une chose".

A partir du réel et dans le pouvoir de la symbolisation advient la chose : celle-ci dans la forme que lui donne la dénomination, recèle l'investissement du désir. L'Autre, en structurant le réel, le nie par la fonction symbolique. Le réel n'est pas l'Autre comme l'histoire de la philosophie l'a souvent pensé en cherchant à le réduire, le réel est le domaine qui subsiste hors le symbolique. L'Autre c'est la fonction symbolique elle-même qui introduit dans le monde le manque, la différence et la négation. Se retrouve ici la constitution du désir dans le manque posé par la fonction symbolique. L'ordre symbolique structure le monde, il y introduit la discontinuité de ses formes dénominatives et ainsi la négation. Le REEL était la continuité (informe) du hic et nunc en devenir. Il n'y avait aucune différence et même pas la différence temporelle du ne plus être et du ne pas être encore : l'ordre du signifiant, dans l'intervalle relationnel

des signifiants entre eux, intervalle dans lequel ces signifiants se signifiant, introduit le manque. Chaque chose est quelque chose qui manque à être les autres choses. Dans le "sein" du monde le sujet se désigne lui-même (ne serait-ce que par son corps) comme un "quelque chose" qui dans la différence qui l'identifie (en le frustrant du reste) le fonde comme manque-à-être radical. L'ordre du signifiant, l'Autre est donc bien instance d'altérité, position de coupure dans le morcellement du monde en choses et ainsi avènement du désir.

Si le monde des mots crée le monde des choses, l'Autre est le monde des choses lui-même qui (par le manque et la différence qu'institue l'ordre du signifiant) se révèle toujours autre que mon désir qui pourtant s'y investit et annonce ainsi la mort constitutive du désir définitif. Mais l'Autre est aussi le lieu du sujet qui n'est à l'autorité de lui-même qu'en advenant au lieu de l'ordre du signifiant qui le préconstitue, tel est son aspect transcendantal.

Dire comme Lacan que l'inconscient est structuré comme un langage ne signifie pas que l'inconscient est un langage (un ça-parle, comme on le dit trop facilement), ni même seulement que tout s'y structure par le langage. Cela signifie plus fondamentalement que tout est formé comme nous venons de l'étudier selon les lois du signifiant.

"Notre doctrine du signifiant est d'abord discipline, où se rompent ceux que nous formons, aux modes d'effet du signifiant. Elle se fonde dans le fait que l'inconscient ait la structure radicale du langage, qu'un matériel y joue selon des lois, qui sont celles que découvre l'étude des langues positives, des langues qui sont ou furent effectivement parlées". (Ecrits, p. 594, La direction de la cure).

Cette digression de nature philosophique sera pour nous la transition désignée pour poser, à ce point de notre propos, la question du STATUT DU SUJET dans la conception lacanienne.

"La structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient, quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir ?". (Ecrits, p. 800, La subversion du sujet et dialectique du désir).

Deux articles des Ecrits sont particulièrement consacrés à déterminer la nature du sujet qui opère dans l'analyse. Le premier "LA SUBVERSION DU SUJET ET DIALECTIQUE DU DESIR DANS L'INCONSCIENT FREUDIEN" est une communication faite en 1960 à un congrès réuni à Royaumont sous l'égide des "Colloques philosophiques internationaux". Le second : "POSITION DE L'INCONSCIENT" date aussi de 1960, c'est une publication faite au congrès de Bonneval ayant pour thème : "L'inconscient".

Cette subversion du sujet par l'ordre signifiant pose la question de ce qu'il y a de signifiant dans ou plutôt entre les signifiants, c'est-à-dire de l'INTERVALLE intersignifiants, intervalle qui déploie ses deux fonctions essentielles : fonction de SEPARATION et fonction de LIAISON. Cet espace est séparant et liant à la fois, posant ainsi les signifiants comme unités distinctes et articulables entre elles. C'est le concept fondamental de toute structure.

L'Altérité y prend tout son sens : les signifiants ne sont pas chaque fois UN, monade sans fenêtre de Leibniz ; l'altérité de l'ordre symbolique ne se caractérise pas par un isolement des éléments ayant chacun des caractères propres et indépendants. Mais la valeur, l'être même du signifiant, son unité lui vient non de son isolement, mais de la DIFFERENCE, de l'ECART d'avec les autres signifiants. Il s'y implique une RELATION DIFFERENCIANTE. Un signifiant ne-se-fait-signé, ne se signi-fie que dans sa différence, son opposition à un autre signifiant. Poser un signifiant c'est poser un système, une structure de signifiants dans laquelle chaque signifiant est dans son essence et dans son existence MANQUE-A-ETRE les autres signifiants du système. UN signifiant se spécifie dans la relation à un AUTRE signifiant, aux autres signifiants.

La structure ordonnée de la chaîne signifiante implique la compossibilité, la co-existence, la simultanéité de l'unité de la structure et de la diversité des éléments qui s'y signifient. Cette compossibilité n'est pas sans évoquer la compossibilité de l'un et du multiple chez Platon. L'ordre symbolique, système des signifiants forme une STRUCTURE COMPLETE, son découpage qui préexiste à l'entrée du sujet, détermine tout le champ de la signification, c'est pourquoi il se pose au sujet comme AUTRE, comme VERITE. S'il y a représentation, ce ne peut être nécessairement que POUR, pour un sujet.

Ce sujet quel va être son statut ? Qu'en est-il du sujet qui parle et qui est parlé par cet ordre signifiant ?

Le sujet dont il est question ici c'est le sujet de l'inconscient. Il ne s'agit pas bien sûr du sujet de la psychologie traditionnelle tel qu'il advient dans le cogito cartésien. Ce sujet sera promptement subverti, relégué au rang de fantoche. Le sujet de l'ordre signifiant ne sera pas le sujet de la subjectivité maîtresse de sens. Le sujet n'apparaîtra pas comme étant l'organisateur des signifiants dans l'intention de signification, au contraire le sujet va être subordonné au signifiant, ASSUJETTI.

A l'autre pôle, il ne sera pas non plus le sujet biologique, organique, sujet énergétique que serait le sujet pulsionnel, force naturelle aveugle qui précisément vacille de n'avoir pas d'identité. Le sujet de l'inconscient est un sujet AU-DELA, un sujet TRANSCENDANT qui ne le partage en rien cependant avec le sujet kantien qui ne fait que décentrer la place du sujet, alors que nous le verrons, le sujet lacanien se pose de son EXcentration. C'est ainsi que Lacan introduit la question du sujet :

"Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ... le sujet va bien au-delà de ce que l'individu éprouve subjectivement, aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre". (Ecrits, p. 372, Introduction au commentaire de Jean Hyppolite).

Il s'agit du sujet de l'analyse, celui dont Freud a posé la question en révélant le champ de l'inconscient dès la Traumdeutung.

"Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient, ça parle : un sujet dans le sujet, transcendant au sujet, pose au philosophe depuis la science des rêves sa question". (Ecrits, p. 437, La psychanalyse et son enseignement).

"Nous retrouvons ici le sujet du signifiant... véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension." (Ecrits, p. 875, La science et la vérité).

Si, bien évidemment le sujet vrai n'est pas celui de la tradition quel est-il ?

"Quel est donc celui, au-delà de moi, qui cherche à se faire entendre". (Ecrits techniques de Freud, p. 62).

Le sujet de l'inconscient ne sera pas un plus, un "autre sujet" que celui de la conscience, un personnage du "vouloir-dire" ou du "vouloir-cacher". Un tel sujet de l'inconscient n'est qu'une représentation imaginaire du sujet, une figuration. Le sujet de l'inconscient n'est pas le sujet "masqué" ou refoulé. Il n'apparaît pas non plus dans le discours sous une forme privilégiée, entendons par là sous la forme du JE de l'ENONCE. Ce n'est pas le sujet linguistique. Même dans l'extension des espèces linguistiques du sujet aux EMBRAYEURS ou SHIFTERS définis par JAKOBSON, (on les désigne dans la linguistique contemporaine sous le vocable "déictiques". Il s'agit d'expressions dont le référent ne peut être déterminé que par rapport aux interlocuteurs. C'est le cas des pronoms personnels, des noms propres). S'ils désignent le sujet de l'énonciation, ils ne le signifient pas.

"C'est dire qu'il désigne le sujet de l'énonciation, mais qu'il ne

le signifie pas. Comme il est évident au fait que tout signifiant du sujet de l'énonciation peut manquer dans l'énoncé, outre qu'il y en a qui diffèrent du Je, et pas seulement ce qu'on appelle insuffisamment les cas de la première personne du singulier, y adjoignît-on son logement dans l'invocation plurielle, voire dans le Soi de l'auto-suggestion." (Ecrits, p. 800, Subversion du sujet et dialectique du désir).

Et Lacan de poursuivre sa démonstration en repérant le sujet de l'énonciation, par exemple dans le NE, dit par les grammairiens le "ne" explétif, "mais je crains qu'il N'en vienne à me honnir".

De même, si le concept d'embrayeur ne résout pas la question du sujet de l'inconscient, de même la distinction entre SUJET DE L'ENONCE et SUJET DE L'ENONCIATION, si elle indique la voie à suivre pour repérer le sujet de l'inconscient, ne suffit pas à définir le statut du sujet de l'inconscient.

Une première approche du STATUT DU SUJET LACANIEN sera faite en forme de commentaire à partir des pages 839 à 844 des Ecrits, à l'article "POSITION DE L'INCONSCIENT" où Lacan indique les deux opérations fondamentales où il convient de formuler la CAUSATION DU SUJET. (Causation est ici à entendre dans une perspective heidegérienne de chosification).

LA PREMIERE OPERATION, Lacan la désigne comme ALIENATION pour indiquer que "l'aliénation réside dans la division du sujet". Elle indique le premier temps de l'accès au symbolique, de l'articulation du pré-sujet dans l'ordre du signifiant, tel que par exemple l'illustre le "jeu" du Fort-Da. "Ce qu'il y avait là de prêt-à-parler, disparaît de n'être plus qu'un signifiant". C'est ici qu'il faut repérer la SPALTUNG, la FENTE originelle du sujet dans sa prise au signifiant. Cette division d'abord se traduit sur le même mode que celle qui advient dès lors que se déroule la fonction de re-présentation.

A être représenté par un signifiant, le ce-qu'il-y-avait-là-de-prêt-à-parler disparaît, s'absente, S'ECLIPSE, c'est le

FADING du sujet. L'articulation de "l'être" au langage, à l'Autre, opère un CLIVAGE.

"Si ça parle dans l'Autre... c'est que c'est là que le sujet, par une antériorité logique à tout éveil du signifié, trouve sa place signifiante. La découverte de ce qu'il articule à cette place, c'est-à-dire dans l'inconscient, nous permet de saisir au prix de quelle division (Spaltung) il s'est ainsi constitué." (Ecrits, p. 689, La signification du phallus).

"Le moment de fading ou éclipse du sujet, étroitement lié à la Spaltung ou refente qu'il subit de sa subordination au signifiant." (Ecrits, p. 816, Subversion du sujet et dialectique du désir).

"Effet de langage en ce qu'il naît de cette refente originelle, le sujet traduit une synchronie signifiante en cette primordiale pulsation temporelle qui est le fading constituant de son identification." (Ecrits, p. 835, Position de l'inconscient).

"Ici s'inscrit cette Spaltung dernière par où le sujet s'articule au Logos". (Ecrits, p. 642, La direction de la cure).

Articulé à l'Autre le sujet ne peut être que par un signifiant, c'est-à-dire représenté. Ce sujet, que toute parole représente, disparaît en même temps de n'être autrement que représenté. Ce que le prêt-à-parler articule dans le signifiant c'est son manque-à-être, c'est comme MANQUE que l'être trouve à se prendre dans le signifiant, et c'est dans le signifiant que l'être ré-actualise ce manque et appelle un deuxième signifiant. Ce deuxième signifiant est nous l'avons vu, le manque du premier, et ainsi de suite le long de la chaîne. Ce que présente un signifiant à un autre signifiant est un manque, ce manque recèle le sujet, c'est pourquoi dès lors le sujet se déroule le long de la chaîne signifiante à chaque articulation. C'est ainsi qu'il faut entendre la phrase énigmatique de Lacan : "Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant".

"Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit, de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi

celle qui explique la division originaire du sujet". (Ecrits, p. 840, Position de l'inconscient).

Ainsi par et dans le signifiant advient le sujet, ainsi s'entend cette citation de Lacan : "Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire".

Dans le texte qui nous occupe, "Position de l'inconscient", réduisant la batterie des signifiants à un système binaire, Lacan remarque que cette structure est celle d'un "VEL" (soit celle d'un ou bien... ou bien. L'alternative où l'un exclut l'autre). Le signifiant se pose comme la métaphore du sujet.

La SECONDE OPERATION, où se ferme la causation du sujet, Lacan la nomme SEPARATION, il y repère ce que Freud désigne par ICHSPALTUNG ou REFENTE DU SUJET. Ce que Lacan indique ici c'est que le sujet se constitue dès lors comme une PART, se réalise dans une PERTE. "Il faut en prendre son parti... c'est de sa partition que le sujet procède à sa parturition". Cette partition est constitutive d'un RESTE.

Ainsi le "vel" (le ou bien) fait retour en "velle" (en désir). Telle est la fin de l'opération. Cette partie du texte ne peut s'entendre qu'en référence à l'objet. Si le sujet est divisé dans son articulation aliénante au champ de l'autre, l'objet lui se trouve "refendu", et la chose exclue de la chaîne. L'objet, à être articulé dans le signifiant, laisse la chose en souffrance, comme en doublure de toute représentation. Cette perte est ce qui sous le nom de désir va mouvoir le sujet dans une fuite sans fin d'un signifiant à l'autre.

Ces deux opérations de causation du sujet se déroulent dans le même temps. A s'articuler dans le signifiant, l'être s'éclipse et par là le sujet s'excentre, tandis que l'objet s'exclut DU sujet. Division du sujet, refente de l'objet sont les deux pôles de l'accès au symbolique, selon que le regard se porte vers l'un comme séparation, manque, ou vers l'autre comme liaison, désir.

Métaphore du sujet, le signifiant est métonymie de l'objet.

"Separare, se parare : pour se parer du signifiant sous lequel il succombe, le sujet attaque la chaîne, que nous avons réduite au plus juste d'une binarité, en son point d'intervalle. L'intervalle qui se répète, structure la plus radicale de la chaîne signifiante, est le lieu que hante la métonymie, véhicule du désir". (Ecrits, p. 843, Position de l'inconscient).

Pour progresser dans notre compréhension du concept de sujet dans l'oeuvre de Lacan un détour s'impose, l'article de Jacques Alain Miller : "LA SUTURE (éléments de la logique du signifiant)" en sera le prétexte. C'est une étude comparée des fondements de l'arithmétique de Frège et de la logique du signifiant de Lacan. Nous la résumerons comme suit.

Les cinq propositions de l'axiomatique de Péano semblent se suffire à elles-mêmes pour définir la suite des entiers naturels. En fait les équivocités de zéro, de nombre et de successeur y font question. Frège au contraire s'est attaché à préciser l'axiomatique des nombres cardinaux. Miller écrit, page 55, "dans l'ordre du nombre, en plus il y a le zéro et 0 compte pour 1. Le déplacement d'un nombre, de la fonction de réserve à celle de terme, implique sommation du 0; ce qui dans le réel est absence pure et simple va se trouver par l'effet du nombre noté 0 et posé pour 1".

Or c'est le rapport 0-1 qui est matrice de toute cette axiomatique. Chez Lacan ce qui est noté 0 est posé pour 1. C'est le sujet dans son rapport à l'Autre de la chaîne signifiante, "en effet écrit Miller, p 57, le rapport dit, dans l'algèbre lacanienne, du sujet au champ de l'Autre (comme lieu de la vérité) s'identifie à celui que le zéro entretient avec l'identité de l'unique (le 1) comme support de la vérité".

Articuler un sujet par rapport à l'ordre du signifiant n'est pas en effet évident. L'Autre forme un système COMPLET par définition. La seule solution pour y articuler le sujet consiste donc à le DECOMPTER, c'est-à-dire à le faire figurer dans le

de l'unité distinctive, du 1, du trait unaire, du signifiant. Cependant l'intervalle intersignifiants est aussi le lieu d'une articulation, d'une liaison : cette coupure qui "lie" les signifiants c'est le DESIR. La différence est pour un signifiant le manque-à-être les autres, le manque-à-être est désir, comme le désir est manque-à-être. Le manque, nous le savons, étant le lieu où s'institue le désir.

De ces considérations il apparaît ici que l'Autre est l'ordre du signifiant qui fonctionne selon ses propres lois, asservissant le sujet ; vis-à-vis duquel le sujet est hors-je hors-jeu. D'autre part, l'Autre est intervalle intersignifiants des signifiants, manque d'où s'institue le désir, lieu et dynamique du sujet.

Pour résumer ce qui vient d'être exposé, nous dirons :

Que le SUJET est en position d'énonciation (excentré par rapport au sujet de l'énoncé). Il ne s'articule à l'ordre complet des signifiants que comme manque. A ce sujet, décalé par rapport à l'énoncé, et représenté manquant dans l'ordre du signifiant, conviendra le sigle § qui le dit divisé.

Que l'OBJET (l'objet du désir) c'est-à-dire ce vers quoi le discours se porte, se trouve EXCLU par rapport à l'objet de l'énoncé (l'objet de la demande). Il s'agit d'un "objet perdu". La chaîne signifiante articulant les signifiants va le poursuivre tout au long de son parcours dans le même temps où elle l'exclue. Son altérité sera représentée par le sigle "a". Il sera désigné comme objet (a). La division du sujet par l'intervention du signifiant apparaît comme laissant un reste qui sera précisément l'objet (a).

* * *

Une question ouvrira la conclusion de ce chapitre : si un signifiant ne se signifie que dans son rapport aux autres signifiants qu'il manque à être, qu'en est-il alors du rapport signifiant-signifié ?

En effet le primat de la chaîne signifiante sur la référence au signifié pose le problème suivant : que signifie l'ensemble de l'ordre du signifiant si chaque signifiant n'a pour signifié qu'un autre signifiant auquel il renvoie ? Quel ancrage y-a-t-il du logos ? Comment définir la vérité si elle n'est plus l'adéquation du logos et du cosmos, ou au moins du logos et de l'éidos, du signifiant et du signifié ?

Le logos théorique de la psychanalyse ne devient-il pas lui-même un mythe sans référent, un cercle de signifiants fermé sur lui-même ? Tout langage n'est-il qu'une sorte d'axiomatique dont le critère semble être plus la cohérence immanente du système, que la conformité à un ordre qui transcenderait ce système ? Le Grand Autre de Lacan ne trouve-t-il pas la radicalité de son altérité dans cette autre scène qui se joue dans son huis-clos ?

Cette question se pose d'autant qu'un passage des Ecrits affirme :

"Ce n'est pas assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'hic et nunc du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours". (Ecrits, p. 277, Fonction et champ de la parole et du langage).

S'il y a un ordre de référence, ce n'est pas le monde des choses, c'est le monde des mots auquel s'ordonne le monde des choses.

Certes Lacan pose trois dimensions dans la saisie de

l'être, l'imaginaire, le symbolique, le réel. Mais pour Lacan, le réel est un "cas limite", le réel est toujours à la limite de son expérience. Le réel est ce lieu qui subsiste hors de la symbolisation et à partir duquel, par la symbolisation, advient la chose. La chose n'est peut-être pas le symbole lui-même, mais le symbole est ce par quoi la chose est chose par son insertion dans un ordre signifiant.

Lacan en appelle alors à la théorie des "points de Capiton", des signifiants clefs qui nouent les "rets du signifiant" et évitent le glissement à l'infini des signifiants qui sans cette ponctuation pourraient tout ou rien signifier faute de référence. Parmi ces signifiants, le signifiant essentiel, le "signifiant du signifiant", c'est le phallus, qui apparaît comme l'ancrage des signifiants.

En quoi le phallus peut-il être l'ancrage des signifiants ? en ce qu'il est au principe de la différence.

Le signifiant, nous l'avons vu, est caractérisé par l'écart, la différence, le manque-à-être intersignifiants qui signifie les signifiants. Or l'archétype de toute différence est le phallus. Il apparaît d'emblée comme le pivot de l'opposition capitale jouissance - non jouissance. Mais plus fondamentalement il creuse son manque de la castration. Le phallus, signifiant de l'objet du désir de la mère, et interdit par le Nom-du-père, devient l'objet à jamais perdu, toujours recherché inconsciemment dans l'Autre de la chaîne signifiante par les articulations métaphoriques et métonymiques. La différence entre les signifiants, différence qui fonde la signifiante du signifiant, est dans l'Autre le phallus manquant. L'actualité de la castration phallique pose le manque intersignifiants des signifiants. Le phallus apparaît ainsi comme :

"le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant". (Ecrits, p. 715, Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones).

(Evidemment la castration n'est pas pour Lacan un évènement réel qui servirait de support au signifié du signifiant phallus. La castration est l'avènement de la fonction symbolique, et non l'inverse. Ce n'est pas la castration qui pose le manque dont s'instituerait l'ordre signifiant, c'est l'ordre du signifiant qui, fondé sur le manque-à-être intersignifiants, posera la castration symbolique en posant le "Je" dans sa différence signifiante au sein du triangle œdipien, (je ne suis pas toi).)

N'y a-t-il donc point de signifiés en dehors de la chaîne signifiante ? Une citation de Lacan nous éclaire à ce sujet :

"Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant." (Ecrits, p. 690, La signification du phallus).

Il est bien question ici de désignation du signifié. Mais il s'agit des effets du signifié, effets que le signifiant conditionne par son rôle même de signifiant : "c'est le monde des mots qui crée le monde des choses". Ici le signifié "pénis châtré" du signifiant "phallus" est conditionné par le signifiant et non conditionnant du signifiant.

Il apparaît qu'avec le phallus, Lacan repère un point d'ancrage du signifiant, mais le problème de la référence à un signifié y reste entier. La seule référence stable, irréductible, asservissante et structurante n'est pas le monde des choses, c'est la structure de la fonction symbolique.

"L'homme parle donc, mais c'est le symbole qui le fait homme". (Ecrits, p. 276, Fonction et champ de la parole et du langage).

La fonction symbolique est l'avènement de l'Autre, du manque. Dans le "Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", Lacan écrit :

"... Et tout ce que j'ai enseigné ces dernières années tendait à faire virer cette exigence de UN fermé —virage auquel s'attache la référence au psychisme d'enveloppe, sorte de double de l'organisme où résiderait cette fausse unité. Vous m'accorderez que le UN qui est introduit par l'expérience de l'inconscient, c'est le UN de la fente, du trait, de la rupture."

Si tant est qu'il y ait quelque part de l'unité, ce ne peut être que dans l'organique, mais le symbolique est la dimension de la rupture, de la coupure, de la brisure, bref du manque-à-être intersignifiants. Et le phallus est le signifiant de cette perte définitive, le signifiant perdu mais qui est partout puisqu'il est la perte d'où se signifient les signifiants dans leur différence. Il est le manque qui fonde le sujet "je" et les autres signifiants dans leur coupure différenciante. Il est le morcellement du signifiant. Ce que Lacan appelle le trait unaire, en empruntant le terme au vocabulaire mathématique des ensembles, est le trait distinctif par excellence. Ce trait distinctif d'un signifiant est, quel que soit le signifiant, la différence, l'écart, le manque, la coupure avec les autres signifiants. Le phallus, signifiant de la castration symbolique est ce manque, si bien que tout trait unaire est phallique.

Dans son article "Psychanalyse et structuralisme", Jean Deschamps écrit ce qui justifie cette interprétation :

"Des signifiants isolés commencent à capter les pulsions avant que tout le système ne s'organise autour de la différence plus ou moins phallus. Mais ce signifiant peut être légitimement qualifié de premier en ce qu'il est la clé de l'ensemble, et que même s'il paraît relativement tard, il suscite, par la place privilégié qu'il occupe, une réinterprétation phallique de tout ce qui précédemment a pu être pensé à travers d'autres symboles. On peut dire que la représentation phallique, si elle n'est pas la première chronologiquement, est pourtant la représentation principale d'un inconscient constitué : elle est la première structurellement".

L'existence du manque est signifiée par la castration phallique symbolique, mais aussi l'essence du signifiant en tant que chaque signifiant est frappé du signe moins "phallus" qui organise les signifiants.

*
* *

CONCLUSION

Le symbolique s'offre à l'homme comme Altérité ; il est avant toute naissance. Il est constituant et non constitué par le sujet. Ce champ nouveau de l'Altérité est la préoccupation du mouvement structuraliste. La principale acceptation de l'altérité dans le champ lacanien sera celle du symbolique. Altérité d'où se pose l'altérité. Autre par où l'autre advient, même si l'autre est le dépositaire, le messager de l'Autre. Cette Altérité a un lieu, c'est l'inconscient où s'inscrit l'ordre de la chaîne signifiante et de la loi.

La question de l'homme et du langage est essentielle dans la perspective lacanienne en ce qu'elle recèle la question du symbolique posé comme ordre nouveau qui définit le champ des sciences humaines. Rien de l'homme ne sera désormais appréhendé qui ne passera par cette question.

Quant à l'histoire qui va suivre, elle est à entendre comme un conte, un mythe ; elle se donne comme une métaphore.

En ce temps là était l'unité, le un, peut-être le multiple, le chaos, qu'importe puisque du point de vue du sujet c'était le rien, la mort. Le nirvana foetal hypothétique pourrait en être la métaphore ; la naissance se pose alors comme celle de la rupture primordiale originelle, brisure de l'être, du un qui se spécifie d'être "un-quelque-chose-à-qui-il-manque-quelque-chose". La nostalgie, l'attente du retour, le désir de la retrouvaille, animent l'étant de l'infans humain. Le projet de l'être est de mettre fin au manque qui l'habite ; le morceau qui choit se donne pour mission de retrouver l'unité perdue. Que le sein pare pour un temps à cette faille, nul ne doute ; à défaut, l'imaginaire, fonction particulière de la chose séparée pourvoit au défaut originel par l'apparition hallucinatoire de l'objet manquant. Satisfaction temporaire d'une illusoire retrouvaille, car déjà perce l'amère déception de vivre l'objet halluciné comme inadéquat et laissant un reste qui connote en lui la présence du manque qui s'y redouble.

Au moment de cette aventure la présence du sujet n'a pas plus de sens du côté bouche que du côté sein, pas plus de sens du côté de l'hallucinant que du côté de l'halluciné, pas plus du côté main que du côté bobine. Le cri peut-être témoigne déjà que le sujet n'advient que dans l'espace vide que constitue la séparation, il advient comme un entre-deux. Le reste de l'espace est occupé au gré de la nécessité : pourquoi pas ci ? pourquoi pas là ? partout et nulle part.

Le stade du miroir est dans cette histoire un moment privilégié, le premier temps de la structuration par un effet de capture imaginaire. Séduit, fasciné par le un de l'image du corps, l'infans s'identifie à cette gestalt. Il s'épanche ainsi en un lieu imaginaire où il s'aliène. L'identification spéculaire est altérante, elle pourvoit le sujet d'une unité factice mais fonctionnelle. Le narcissisme est ce moment où l'image du corps advient au lieu du manque. Comme pour l'objet halluciné, quelque chose cependant ne se spécularise pas, précisément le ce qui manque à l'image pour coïncider parfaitement avec l'être du sujet. Toujours un reste. En cette surface de réflexion apparaît l'altérité imaginaire. Ce registre est celui d'un jeu de miroir, fait de dédoublements, de projections renversées. Le sujet s'identifie à l'autre. Ce procédé d'identification conduit à son extrême limite amène le sujet à s'écraser, à se fondre, se confondre, se perdre dans l'image. C'est la dimension mortifère de l'identification imaginaire. Le temps du miroir est celui où s'organise la matrice du moi édifiée sur la base d'une primordiale méconnaissance ayant partie liée avec l'image du corps.

Dans cette même dimension du registre imaginaire, le manque incline le sujet à s'identifier à l'objet du désir de la mère par une sorte d'inversion où il se vit comme le complément de l'autre, le ce-qu'il-manque-à-l'autre pour qu'ils ne fassent qu'un.

L'imaginaire se compte deux, mais l'un et l'autre,

l'ipséité et l'altérité ne se distinguent pas et sont réciproques.

C'est l'accès à un ordre tiers, je compte trois, qui va briser la fascination imaginaire et poser le sujet comme tel. Au temps de l'Œdipe le Nom-du-Père sera le signifiant déterminant qui opérera comme signifiant de l'interdit signifié à l'infans d'être l'objet du désir de la mère, soit le phallus. La loi pose le manque radical comme définitif, faisant de l'objet un objet irrémédiablement perdu parce que à jamais exclu. L'accès à ce signifiant se fait sur le mode de la métaphore selon les lois mêmes du langage. Du manque définitif procède le désir. Le Nom-du-Père participe de l'ordre du signifiant. Cet ordre, qui est celui du langage, est une structure, c'est-à-dire un ensemble que définit l'intervalle des unités élémentaires.

La coupure entre les unités de la chaîne signifiante est fondamentalement originale en ce qu'elle est à la fois séparante et liante. Ainsi chaque unité est le manque-à-être les autres. Cet intervalle intersignifiants spécifique de la structure symbolique, est le lieu où s'inscrit le manque. Cet intervalle sera la case vide où s'assujetti le sujet ; l'être s'identifiant à son manque, s'articule comme tel à l'ordre du signifiant.

Parce qu'il sépare d'abord, parce qu'il morcelle, l'ordre du signifiant opère une castration symbolique qui divise le sujet et exclut l'objet ; parce qu'il articule en même temps il recèle le désir. C'est en ce sens que le désir est le désir de l'autre, entendu comme ordre de la chaîne signifiante.

Ce qui constitue le sujet est l'accès à l'Altérité de l'ordre symbolique. "Je advient en devenant Autre". Tel est le message lacanien qui annonce la castration ou l'altération comme nécessaire à l'apparition du sujet. L'Altérité est structurante.

L'altération subversive produite par l'Autre, soit la castration symbolique, est la condition de l'authenticité du "qui suis-je".

L'Autre, l'Altérité est la médiation par laquelle le sujet peut advenir au désir qu'il est, du lieu même du manque radical que pose définitivement le symbolique.

L'Autre est altérité radicale qui introduit la rupture, la castration symbolique, soit le manque-à-être authentique d'où s'institue le désir.

L'objet, à la fin de l'histoire du Verbe, est définitivement perdu, le sujet est définitivement morcelé par l'ordre du signifiant, si bien que le sujet s'identifie définitivement au manque. Le désir, par la loi de l'ordre du signifiant, ne peut plus être comblé, il ne se désire plus que lui-même dans l'exigence d'être reconnu comme tel par autrui. Ainsi le désir de l'Autre n'est-il ni le besoin, ni la demande consciente de quelque chose, mais le désir de reconnaissance qui commande la relation à autrui. x

*
* *

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE JACQUES LACAN

ECRITS.

Collection le champ freudien
Editions du Seuil - 1966

LE SEMINAIRE Livre XI - LES QUATRE CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHANALYSE.
Editions du Seuil - 1973

LE SEMINAIRE Livre I - LES ECRITS TECHNIQUES DE FREUD.
Editions du Seuil - 1975

LE SEMINAIRE Livre XX - ENCORE.
Editions du Seuil - 1975

TELEVISION.

Editions du Seuil - 1975

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT.

Séminaires de l'année 1956-1957
Bulletin de psychologie 1956-1957

PRINCIPAUX TEXTES DES ECRITS

L'AGRESSIVITE EN PSYCHANALYSE

Rapport théorique présenté au XIe Congrès des psychanalystes de langue française réuni à Bruxelles à la mi-mai 1948. Paru dans la "Revue française de psychanalyse", n° 3, juillet-septembre 1948, p. 367 à 388.

LE STADE DU MIROIR COMME FORMATEUR DE LA FONCTION DU JE.

Communication faite au XVIe Congrès international de psychanalyse à Zurich le 17 juillet 1949. Paru dans la "Revue française de psychanalyse", n° 4, octobre-décembre 1949, p. 449 à 455.

INTRODUCTION THEORIQUE AUX FONCTIONS DE LA PSYCHANALYSE EN CRIMINOLOGIE.

Communication pour la XIIIe Conférence des psychanalystes de langue française le 29 mai 1950, en collaboration avec Michel Cénac. Paru dans la "Revue française de psychanalyse", tome IV, n° 1, janvier-mars 1951, p. 7 à 29.

PROPOS SUR LA CAUSALITE PSYCHIQUE.

Prononcé le 28 septembre 1946 aux Journées psychiatriques à Bonneval. Publié dans "Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses", par Lucien Bonnafé, Henri Ey, Sven Follin, Jacques Lacan et Julien Rouart, Desclée de Brouwer, 1950, p. 123 à 165.

INTERVENTION SUR LE TRANSFERT.

Prononcé au Congrès dit des psychanalystes de langue romane de 1951. Paru dans la "Revue française de psychanalyse", tome XVI, n° 1-2, janvier-juin 1952, p. 154 à 163.

FONCTION ET CHAMP DE LA PAROLE ET DU LANGAGE EN PSYCHANALYSE.

Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953. Publié dans "La psychanalyse", P. U. F., vol. 1, 1956, p. 81 à 166.

INTRODUCTION AU COMMENTAIRE DE JEAN HYPOLITE SUR LA "VERNEINUNG" DE FREUD.

REPOSE AU COMMENTAIRE DE JEAN HYPOLITE SUR LA "VERNEINUNG" DE FREUD.

Séminaire de technique freudienne du 10 février 1954, tenu à la clinique de la Faculté de l'hôpital Sainte-Anne et consacré pendant l'année 1953-54 aux "Ecrits techniques" de Freud. Paru dans "La psychanalyse", P. U. F., vol. 1, 1956, p. 17 à 28 et 41 à 49.

VARIANTES DE LA CURE-TYPE.

Rédigé à Pâques 1955. Paru dans l'"Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie", tome III, 2-1955, fascicule 37 812-010. Supprimé en 1960.

LE SEMINAIRE SUR "LA LETTRE VOLEE".

Prononcé le 26 avril 1955. Ecrit (et daté de Guitrancourt-San Casciano) mi-mai, mi-août 1956. Paru dans "La psychanalyse", P. U. F., vol. 2, 1957, p. 1 à 44.

LA CHOSE FREUDIENNE OU SENS DU RETOUR A FREUD EN PSYCHANALYSE.

Amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne, le 7 novembre 1955. Paru dans l'"Evolution psychiatrique", n° 1, 1956, p. 225 à 252.

SITUATION DE LA PSYCHANALYSE ET FORMATION DU PSYCHANALYSTE EN 1956.

La seconde version est parue dans les "Etudes philosophiques", n° spécial d'octobre-décembre 1956 pour la commémoration du centenaire de la naissance de Freud. La première version n'existe qu'en tiré-à-part.

LA PSYCHANALYSE ET SON ENSEIGNEMENT.

Communication présentée à la Société française de philosophie en sa séance du 23 février 1957. Paru dans le "Bulletin de la Société française de philosophie", tome XLIX, 1957, p. 65 à 85.

L'INSTANCE DE LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT OU LA RAISON DEPUIS FREUD.

Prononcé le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne, sur la demande du Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès Lettres. Rédaction datée des 14-16 mai 1957. Publié dans le volume 3 de "La psychanalyse" (sur le thème Psychanalyse et Sciences de l'homme), P. U. F., 1957, p. 47 à 81.

D'UNE QUESTION PRELIMINAIRE A TOUT TRAITEMENT POSSIBLE DE LA PSYCHOSE.

Renvoi au séminaire des deux premiers semestres de l'année 1955-56. Rédaction : décembre 1957-janvier 1958. Paru dans "La psychanalyse", P. U. F., vol. 4, 1959, p. 1 à 50.

LA SIGNIFICATION DU PHALLUS (DIE BEDEUTUNG DES PHALLUS).

Conférence prononcée en allemand le 9 mai 1958 à l'Institut Max-Planck de Munich sur invitation du professeur Paul Matussek.

LA DIRECTION DE LA CURE ET LES PRINCIPES DE SON POUVOIR.

Premier rapport du Colloque international de Royaumont, réuni du 10 au 13 juillet 1958 à l'invitation de la Société française de psychanalyse. Paru dans "La psychanalyse", vol. 6, P. U. F., 1961, p. 149 à 206.

REMARQUE SUR LE RAPPORT DE DANIEL LAGACHE : "PSYCHANALYSE ET STRUCTURE DE LA PERSONNALITE".

Rapport au Colloque de Royaumont, 10-13 juillet 1958. Rédaction définitive : Pâques 1960. Publié dans "La psychanalyse", vol. 6, P. U. F., 1961, p. 111 à 147.

A LA MEMOIRE D'ERNEST JONES : SUR SA THEORIE DU SYMBOLISME.

Guitrancourt, janvier-mars 1959. Paru dans "La psychanalyse", vol. 5, P. U. F., 1960, p. 1 à 20.

SUBVERSION DU SUJET ET DIALECTIQUE DU DESIR DANS L'INCONSCIENT FREUDIEN.

Communication à un congrès réuni à Royaumont par les soins des "Colloques philosophiques internationaux" sous le titre "La dialectique", sur invitation de Jean Wahl, du 19 au 23 septembre 1960.

POSITION DE L'INCONSCIENT.

Congrès réuni à l'hôpital de Bonneval sur le thème de l'inconscient freudien du 30 octobre au 2 novembre 1960. Interventions condensées en mars 1964 à la demande d'Henri Ey pour le livre sur ce congrès, "L'Inconscient", paru chez Desclée de Brouwer en 1966.

KANT AVEC SADE.

Devait servir de préface à la "Philosophie dans le boudoir" (Editions du Cercle du livre précieux, 1963, 15 vol.). R. G. septembre 1962. Paru dans la revue "Critique", n° 191, avril 1963.

DU "TRIEB" DE FREUD ET DU DESIR DU PSYCHANALYSTE.

Résumé des interventions à un colloque convoqué par le professeur Enrico Castelli sous le titre "Technique et Casuistique" du 7 au 12 janvier 1964 à l'Université de Rome. Publié dans "Atti des colloquio internazionale su "Tecnica et casistica", Rome, 1964.

LA SCIENCE ET LA VERITE.

Sténographie de la leçon d'ouverture du séminaire tenu l'année 1965-66 à l'Ecole normale supérieure (rue d'Ulm) sur l'"Objet de la psychanalyse", au titre de chargé de conférences de l'Ecole pratique des hautes études (VIe section), le 1er décembre 1965. Paru dans le premier N° des "Cahiers pour l'analyse" publiés par le Cercle d'épistémologie de l'Ecole normale supérieure en janvier 1966.

*

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

O E U V R E S D E F R E U D

LA SCIENCE DES REVES.

Traducteur Meyerson

P. U. F. - 1950

ESSAIS DE PSYCHANALYSE.

Editions Payot - Petite Bibliothèque - N° 44

TOTEM ET TABOU.

Editions Payot - Petite Bibliothèque - N° 77

PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE.

Editions Payot - Petite Bibliothèque - N° 97

LE MOT D'ESPRIT ET SES RAPPORTS AVEC L'INCONSCIENT.

Traducteurs Marie Bonaparte et Docteur Nathan

Editions Gallimard - 1930

MA VIE ET LA PSYCHANALYSE.

Editions Gallimard - 1938

INHIBITION - SYMPTOME - ANGOISSE.

P. U. F. - 1965

CINQ PSYCHANALYSES.

P. U. F. - 1954

PSYCHANALYSE

AULAGNIER - SPAIRANI P.

DU DESIR DE SAVOIR DANS SES RAPPORTS A LA TRANSGRESSION.

P. U. F. - L'Inconscient n° 1 - 1967

DUROUX Y.

PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE.

Les Cahiers pour l'Analyse 1 : La Vérité

GREEN A.

L'OBJET (a) DE J. LACAN, SA LOGIQUE ET LA THEORIE FREUDIENNE.

Les Cahiers pour l'Analyse 3

LAFON R.

VOCABULAIRE DE PSYCHOPEDAGOGIE DE L'ENFANT.

P. U. F. - 1973

LAPLANCHE - PONTALIS

VOCABULAIRE DE PSYCHANALYSE.

P. U. F. - 1967

LAPLANCHE J.

L'INCONSCIENT.

Temps modernes n° 183 - Juillet 1961

LECLAIRE S.

DEMASQUER LE REEL.

Editions du Seuil - 1968

LECLAIRE S.

L'INCONSCIENT, UNE ETUDE PSYCHANALYTIQUE.

L'Inconscient - Desclée de Brouwer - 1966

LECLAIRE S.

PSYCHANALYSER

Editions du Seuil - 1958

LE GUEN C.

L'OEDIPE ORIGINAIRE.
Editions Payot - 1974

MANNONI M.

CLEFS POUR L'IMAGINAIRE.
Editions du Seuil - Collection Champ freudien

MILLER J.A.

LA SUTURE (Eléments de la logique du signifiant).
Les Cahiers pour l'Analyse 1 : La Vérité

ROSOLATO G.

LE SYMBOLIQUE.
La psychanalyse n° 5

SAFOUAN M.

LE STRUCTURALISME EN PSYCHANALYSE.
Editions du Seuil - Collection Points - 1968

SAFOUAN M.

ETUDES SUR L'OEDIPE.
Editions du Seuil - 1974

VERGOTE A. - PIRON H. - HUBER W.

LA PSYCHANALYSE - SCIENCE DE L'HOMME.
Editions Dessart - Collection Psychologie et sciences humaines

L I N G U I S T I Q U E

BENVENISTE E.

PROBLEMES DE LINGUISTIQUE GENERALE.
Editions Gallimard - N. R. F. - 1966

CHOMSKY N.

LE LANGAGE ET LA PENSÉE
Editions Payot - Petite Bibliothèque

DUCROT O.

STRUCTURALISME EN LINGUISTIQUE.
Editions du Seuil - Collection Points - 1968

DUCROT O. - TODOROV T.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DES SCIENCES DU LANGAGE.
Editions du Seuil - 1972

JAKOBSON R.

ESSAIS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE.
Editions de Minuit - Collection Points - 1963

LAROUSSE

RHÉTORIQUE GÉNÉRALE.
1970

MARTINET A.

ÉLÉMENTS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE.
Editions Collin - 1967

ORTIGUES E.

LE DISCOURS ET LE SYMBOLE.
Editions Aubier

SAUSSURE F. de

COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE.
Editions Payot

TROUBETZKOY N.S.

PRINCIPES DE PHONOLOGIE.
Paris - 1957

E T H N O L O G I E

LEVI-STRAUSS C.

ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE.

Editions Plon - 1958

LEVI-STRAUSS C.

INTRODUCTION A L'OEUVRE DE MARCEL MAUSS.

P. U. F.

LEVI-STRAUSS C.

LA PENSEE SAUVAGE

Editions Plon - 1962

LEVI-STRAUSS C.

STRUCTURES ELEMENTAIRES DE LA PARENTE.

P. U. F. - 1947

SPERBER D.

LE STRUCTURALISME EN ANTHROPOLOGIE.

Editions du Seuil - Collection Points - 1968

P H I L O S O P H I E

DELEUZE G.

LE STRUCTURALISME.

in HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE : LE XXe SIECLE

Editions Hachette - 1973

FOUCAULT M.

LES MOTS ET LES CHOSES.

Editions Gallimard - N. R. F. - 1966

HEGEL

PHENOMENOLOGIE DE L'ESPRIT.

Traducteur J. Hyppolite - Tomes I et II - Editions Aubier

HEIDEGGER M.

BATIR - HABITER - PENSER.

Essais et conférences

Editions Gallimard - 1954

HEIDEGGER M.

L'ETRE ET LE TEMPS.

Editions Gallimard - N. R. F. - 1972

KOJEVE A.

INTRODUCTION A LA LECTURE DE HEGEL.

Editions Gallimard - N. R. F. - 1947

MERLEAU-PONTY M.

LE VISIBLE ET L'INVISIBLE.

Editions Gallimard - 1964

MERLEAU-PONTY M.

SIGNES.

Editions Gallimard - 1960

PLATON

LE BANQUET.

Editions Flammarion

RICOEUR P.

DE L'INTERPRETATION - ESSAI SUR FREUD.

Editions du Seuil - 1966

D I V E R S

CORVEZ M.

LA PHILOSOPHIE DE HEIDEGGER.

P. U. F. - 1966

PAGES J.B.

COMPRENDRE LACAN.

Editions Privat - 1971

GEORGIN R.

LE TEMPS FREUDIEN OU VERBE.

Editions l'Age de l'homme - 1973

GRIMALDI N.

LE DESIR ET LE TEMPS.

P. U. F. - 1967

NANCY J. L. - LACOUÉ-LABARTHE Ph.

LE TITRE DE LA LETTRE.

Editions Galilée - 1973

NIETZSCHE

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA.

Collection 10-18

PALMIER J. M.

LACAN.

Editions Universitaires - 1970

RESNIK S.

PERSONNE ET PSYCHOSE.

Editions Payot - 1973

REVUE

NARCISSES.

Nouvelle Revue de Psychanalyse

Editions Gallimard - 1976

RIFFLET-LEMAIRE A.

JACQUES LACAN.

Editions Dessart - 1970

WAELEHENS A. de

LA PSYCHOSE.

Collection Pathei Mathos

Editions Nawelaerts - 1972

WAHL F.

PHILOSOPHIE - QU'EST-CE QUE LE STRUCTURALISME.

Editions du Seuil - Collection Points - 1973

*
* *

PLAN

PLAN GENERAL

- PREFACE

- INTRODUCTION

- CHAPITRE I : L'IMAGINAIRE

L'altérité caractéristique de l'identification aliénante.

- CHAPITRE II : LE SYMBOLIQUE

L'Altérité comme l'ordre symbolique de la loi.

- CHAPITRE III : LE SYMBOLIQUE

L'Altérité comme l'ordre du signifiant.

- CONCLUSION

- BIBLIOGRAPHIE

S O M M A I R E

L'ALTERITE CARACTERISTIQUE DE L'IDENTIFICATION ALIENANTE

- INTRODUCTION.....	p 11
- IDENTIFICATION ALIENANTE	
L'identification spéculaire.....	p 13
La prématuration.....	p 14
L'imgo et la gestalt.....	p 15
La naissance comme rupture existentielle.....	p 16
La mise en place de l'instance du Moi.....	p 18
L'identité aliénante.....	p 19
La méconnaissance primordiale.....	p 21
Le Moi, lieu des identifications imaginaires..	p 24
Le narcissisme.....	p 25
L'agressivité corrélative de l'identification spéculaire.....	p 27
L'instinct de mort.....	p 30
Les fantasmes de morcellement du corps.....	p 31
Le couple imaginaire.....	p 33
Le Moi-Idéal.....	p 34
Le transitivity.....	p 35
La relation au semblable.....	p 36
La projection et l'aliénation.....	p 38
L'aliénation à l'objet du désir de l'autre....	p 39
La figuration optique de l'imaginaire.....	p 39
La présence de l'autre au miroir, le regard...	p 44
- CONCLUSION.....	p 45

L'ALTERITE COMME L'ORDRE SYMBOLIQUE DE LA LOI

- INTRODUCTION

L'expérience de satisfaction et la question
du désir ou le manque constitutif du désir.... p 48

- L'OEDIPE , ACCES A L'ORDRE SYMBOLIQUE DE LA LOI

Le Nom-du-Père, la Loi, l'interdit..... p 53

La castration symbolique, le phallus..... p 55

La loi constitutive du désir..... p 56

Le Père-Mort..... p 58

Le désir, le manque, la mort..... p 59

Les trois actes de l'Oedipe..... p 61

Le schéma R..... p 62

- L'AUTRE COMME L'ORDRE SYMBOLIQUE DE LA LOI

La préexistence du symbolique..... p 63

Le structuralisme anthropologique..... p 64

La détermination du sujet par le symbolique... p 65

La thèse freudienne de la horde primitive..... p 66

Le sujet assujetti à l'ordre symbolique..... p 67

- L'AUTRE COMME L'INCONSCIENT

Ce que l'inconscient n'est pas..... p 69

L'inconscient comme lieu de la loi..... p 70

L'accès du sujet à la métaphore paternelle
ou la genèse de l'inconscient..... p 71

L'Autre, comme altérité radicale
ou l'altération de l'étant..... p 72

La conscience déchue..... p 73

- CONCLUSION..... p 74

L'ALTERITE COMME L'ORDRE DU SIGNIFIANT

- INTRODUCTION.....	p 76
- L'ORDRE DU SIGNIFIANT	
Le rêve a la structure d'une phrase.....	p 81
Distinction saussurienne du signifiant et du signifié.....	p 83
L'arbitraire, la valeur, le système.....	p 84
Les deux axes du langage de Jakobson.....	p 85
La primauté du signifiant.....	p 86
L'articulation des signifiants.....	p 88
Question du sens et de la signification.....	p 89
L'axe vertical, paradigmatique.....	p 90
La signifiante.....	p 91
La métaphore en linguistique.....	p 92
La métonymie en linguistique.....	p 93
Définition lacanienne de la métonymie.....	p 94
Définition lacanienne de la métaphore.....	p 95
Métonymie, déplacement ; métaphore, condensat°	p 97
Le symptôme comme métaphore.....	p 99
Le désir comme métonymie.....	p 100
L'inconscient comme lieu de la chaîne signifiante.....	p 101
L'accès à l'ordre signifiant : le Fort Da.....	p 103
La castration symbolique par le signifiant....	p 105
La pulsion de mort.....	p 107
La lettre volée ou la parabole de l'Autre lacanien.....	p 109
L'Autre lieu de la chaîne comme l'inconscient.	p 111
La transcendance de l'Autre.....	p 112
Le Réel, la symbolisation de la chose.....	p 113
La subversion du sujet.....	p 115
Ce que n'est pas le sujet lacanien.....	p 116

S E R M E N T

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine.

Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la thèse ayant pour titre :

L'ALTERITE DANS LE CHAMP LACANIEN

Je pense que la Faculté peut en permettre
l'impression.

Montpellier, le 20 avril 1977

Le Professeur MACABIES

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Montpellier, le Mai 1977

Le Doyen,

J. MIROUZE

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

Nous remercions Mademoiselle Bernadette PEDUZZI qui a assuré le travail de secrétariat. Sa compétence professionnelle s'y démontre. Nous lui sommes sincèrement reconnaissant de son dévouement et de sa patience.

Nous remercions Monsieur CALVAIRAC Louis et Monsieur BERGON Michel, Infirmiers psychiatriques d'ergothérapie, qui ont effectué le travail d'imprimerie à l'atelier du Service Universitaire de Psychiatrie d'Adultes. La qualité de cette impression témoigne de leur grande conscience professionnelle.